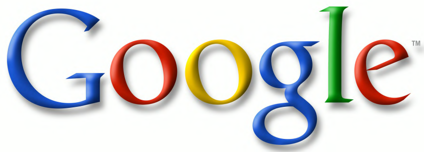
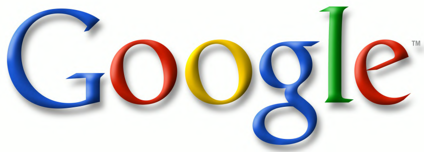







DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.


3025763205

A LA

RECHERCHE DU BONHEUR

DU MÊME AUTEUR :

KATIA. Traduction de M. le comte d'Hauterive.
5e édition, 1 volume in-18, prix.......... 3 fr.

COMTE LÉON TOLSTOÏ

A LA RECHERCHE DU BONHEUR

TRADUIT

ET

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

PAR

M. E. HALPÉRINE



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1886



PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Sous ce titre général : *A la recherche du bonheur*, j'ai réuni la plupart de ces contes populaires où le grand romancier, tout en nous familiarisant, dans un style d'une simplicité merveilleuse, avec sa morale, nous initie en même temps, d'une manière attrayante et dramatique, à la vie et aux mœurs si curieuses des paysans russes.

On sait que les derniers écrits du comte Léon Tolstoï ont soulevé de nombreuses discussions aussi bien en Russie qu'en France, où l'on ne connaissait, jusqu'à présent, les idées philosophiques de l'écrivain russe que d'après son livre didactique : *Ma religion*.

Ce sont les graves questions de l'essence de la vie, du parfait bonheur, de la vérité, tous ces problèmes qui passionnèrent et passionneront encore longtemps l'humanité, que le comte Tolstoï essaie de résoudre par sa morale. Cette morale, il cherche à la propager tantôt par des articles arides, tantôt aussi, heureusement pour les lettres, à l'aide de ces admirables récits dont je donne, dans ce volume, au public français, une traduction aussi rigoureusement littérale que possible.

En écrivant ces pages d'une grandeur biblique, l'auteur de *La Guerre et la Paix* avait encore un autre but; il l'expliqua dans une conversation qu'il eut tout dernièrement avec l'écrivain russe Danilevsky :

«... Les millions de Russes qui savent
» lire, disait le comte Tolstoï, demeurent
» devant nous bouche bée, comme de

» jeunes choucas, et nous disent : — Mes-
» sieurs nos écrivains, jetez-nous dans la
» bouche de la nourriture intellectuelle,
» digne de vous et de nous ; écrivez aussi
» pour nous autres, les altérés d'une pa-
» role vivante et littéraire, débarrassez-
» nous de ces *Erouslan Lazarevitch*, de ces
» *Mylord George* et autre nourriture de
» foire !

» Le simple et honnête peuple russe
» vaut bien que nous répondions à l'appel
» de son âme bonne et juste. J'y ai beau-
» coup pensé, et je me suis décidé à ten-
» ter quelque chose en ce sens dans la
» mesure de mes forces. »

Je dois ajouter que la tentative du comte Tolstoï a pleinement réussi. La presse russe a en effet annoncé que ces contes, déjà goûtés par l'élite, sont compris et accueillis, avec plus de faveur encore, par la masse non cultivée.

Quant à la traduction, j'ai essayé, comme je l'ai déjà dit, de suivre autant que possible le texte original, malgré toutes les difficultés que présentait un pareil travail. Car jamais encore, ni dans mes traductions précédentes, ni dans celles des autres traducteurs, on n'avait eu à rendre à la fois et ce style biblique que l'auteur emploie à dessein, et cette couleur locale dont il imprègne ses scènes familières de la vie des moujiks.

Et si on veut bien trouver que cette tentative hardie a été couronnée de quelque succès, je tiens à déclarer ici qu'une part en revient à mon ami Ernest Jaubert, qui a bien voulu joindre ses efforts aux miens pour initier les lecteurs français à ces petits chefs-d'œuvre jugés intraduisibles par bon nombre de mes compatriotes.

E. HALPÉRINE.

Juillet 1886.

A LA
RECHERCHE DU BONHEUR

D'OU VIENT LE MAL

Un ermite vivait dans la forêt, sans avoir peur des bêtes fauves. L'ermite et les bêtes fauves conversaient ensemble et ils se comprenaient.

Un jour, l'ermite s'était étendu sous un arbre; là s'étaient aussi réunis, pour passer la nuit, un corbeau, un pigeon, un cerf et un serpent. Ces animaux se mirent à disserter sur l'origine du mal dans le monde.

Le corbeau disait :

— C'est de la faim que vient le mal. Quand tu manges à ta faim, perché sur une branche et croassant, tout te semble riant, bon et joyeux ; mais reste seulement deux journées à jeun, et tu n'auras même plus le cœur de regarder la nature; tu te sens agité, tu ne peux demeurer en place, tu n'as pas un moment de repos ; qu'un morceau de viande se présente à ta vue, c'est encore pis, tu te jettes dessus sans réfléchir. On a beau te donner des coups de bâton, te lancer des pierres ; chiens et loups ont beau te happer, tu ne lâches pas. Combien la faim en tue ainsi parmi nous ! Tout le mal vient de la faim.

Le pigeon disait :

— Et pour moi, ce n'est pas de la faim que vient le mal ; tout le mal vient de l'amour. Si nous vivions isolés, nous n'aurions pas tant à

souffrir; du moins nous serions seuls à souffrir : tandis que nous vivons toujours par couples ; et tu aimes tant ta compagne, que tu n'as plus de repos, tu ne penses qu'à elle : A-t-elle mangé ? A-t-elle assez chaud ? Et quand elle s'éloigne un peu de son ami, alors tu te sens tout à fait perdu ; tu es hanté par la pensée qu'un autour l'a emportée, ou qu'elle a été prise par les hommes. Et tu te mets à sa recherche, et tu tombes toi-même dans la peine, soit dans les serres d'un autour, soit dans les mailles d'un filet. Et si ta compagne est perdue, tu ne manges plus, tu ne bois plus, tu ne fais plus que chercher et pleurer. Combien il en meurt ainsi parmi nous ! Tout le mal vient, non pas de la faim, mais de l'amour.

Le serpent disait :

— Non, le mal ne vient ni de la faim, ni de

l'amour, mais de la méchanceté. Si nous vivions tranquilles, si nous ne nous cherchions pas noise, alors tout irait bien : tandis que, si une chose se fait contre ton gré, tu t'emportes, et tout t'offusque ; tu ne songes qu'à décharger ta colère sur quelqu'un ; et alors, comme affolé, tu ne fais que siffler et te tordre, et chercher à mordre quelqu'un. Et tu n'as plus de pitié pour personne ; tu mordrais père et mère ; tu te mangerais toi-même ; et ta fureur finit par te perdre. Tout le mal vient de la méchanceté.

Le cerf disait :

— Non, ce n'est ni de la méchanceté, ni de l'amour, ni de la faim que vient tout le mal, mais de la peur. Si on pouvait ne pas avoir peur, tout irait bien. Nos pieds sont légers à la course, et nous sommes vigoureux. D'un petit animal, nous pouvons nous défendre à

coups d'andouillers ; un grand, nous pouvons le fuir : mais on ne peut pas ne pas avoir peur. Qu'une branche craque dans la forêt, qu'une feuille remue, et tu trembles tout à coup de frayeur ; ton cœur commence à battre, comme s'il allait sauter hors de ta poitrine ; et tu te mets à voler comme une flèche. D'autres fois, c'est un lièvre qui passe, un oiseau qui agite ses ailes, ou une brindille qui tombe ; tu te vois déjà poursuivi par une bête fauve, et c'est vers le danger que tu cours. Tantôt, pour éviter un chien, tu tombes sur un chasseur, tantôt, pris de peur, tu cours sans savoir où, tu fais un bond, et tu roules dans un précipice où tu trouves la mort. Tu ne dors que d'un œil, toujours sur le qui-vive, toujours épouvanté. Pas de paix ; tout le mal vient de la peur.

Alors l'ermite dit :

— Ce n'est ni de la faim, ni de l'amour, ni

de la méchanceté, ni de la peur que viennent tous nos malheurs : c'est de notre propre nature que vient le mal ; car c'est elle qui engendre et la faim, et l'amour, et la méchanceté, et la peur.

LE FILLEUL

LÉGENDE POPULAIRE

> Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, et dent pour dent.
> Mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal...
> *(S. Mathieu, ch. V, versets 38 et 39.)*
>
> C'est à Moi qu'appartient la vengeance ;
> Je le rendrai, dit le Seigneur.
> *(Ep. de St Paul apôtre aux Hébreux, ch. X, verset 30.)*

I

Il est né chez un pauvre moujik un fils ; le moujik s'en réjouit, il va chez son voisin pour le prier d'être parrain. Le voisin s'y refuse : on n'aime pas aller chez un pauvre

moujik comme parrain. Il va, le pauvre moujik, chez un autre, et l'autre refuse aussi.

Il a fait le tour du village, mais personne ne veut accepter d'être parrain. Le moujik va dans un autre village; il rencontre sur la route un passant.

Le passant s'arrêta.

— Bonjour, dit le moujik, où Dieu te porte-t-il ?... Dieu, reprend le moujik, m'a donné un enfant, pour le soigner dans son enfance: lui consolera ma vieillesse et priera pour mon âme après ma mort. A cause de ma pauvreté, personne de notre village n'a voulu accepter d'être parrain. Je vais chercher un parrain.

Et le passant dit:

— Prends-moi pour parrain.

Le moujik se réjouit, remercia le passant et dit:

— Qui faut-il maintenant prendre pour marraine?..

— ...Et pour marraine, dit le passant, appelle la fille du marchand. Va dans la ville : sur la place il y a une maison avec des magasins ; à l'entrée de la maison demande au marchand de laisser venir sa fille comme marraine.

Le moujik hésitait.

— Comment, dit-il, mon compère, demander cela à un marchand, à un riche ? Il ne voudra pas ; il ne laissera pas venir sa fille.

— Ce n'est pas ton affaire. Va et demande. Demain matin, tiens-toi prêt : je viendrai pour le baptême.

Le pauvre moujik s'en retourna à la maison, attela, et se rendit à la ville chez le marchand. Il laissa le cheval dans la cour. Le marchand vint lui-même au-devant de lui :

— Que veux-tu ? dit-il.

— Mais voilà, Monsieur le marchand ! Dieu m'a donné un enfant pour le soigner dans son

enfance : lui consolera ma vieillesse et priera pour mon âme après ma mort. Sois bon, laisse ta fille venir comme marraine.

— Et quand le baptême?

— Demain matin.

— C'est bien. Va avec Dieu. Demain, à la messe du matin, elle viendra.

Le lendemain, la marraine arriva, le parrain arriva aussi, et on baptisa l'enfant.

Aussitôt que le baptême fut terminé, le parrain sortit, sans qu'on eût pu savoir qui il était. Et depuis, on ne le revit plus.

II

L'enfant grandit, et il grandit pour la joie de ses parents : il était fort, et travailleur, et intelligent, et docile. Le garçon touchait déjà à ses dix ans, quand ses parents le mirent à l'école.

Ce que les autres apprennent en cinq ans, le garçon l'apprit en un an : — il n'y avait plus rien à lui apprendre.

Vient la semaine sainte. Le garçon va chez sa marraine pour les souhaits habituels[1]. Il retourne ensuite chez lui et demande :

— Petit père et petite mère, où demeure mon parrain ? Je voudrais bien aller chez lui pour lui souhaiter la fête.

Et le père avec la mère lui disent :

— Nous ne savons pas, notre cher petit fils, où demeure ton parrain. Nous en sommes nous-mêmes très chagrinés. Nous ne l'avons pas vu depuis qu'il t'a baptisé. Et nous n'avons pas entendu parler de lui, et nous ne savons pas où il demeure, ni s'il est encore vivant.

1. Tolstoï fait ici allusion aux paroles sacramentelles qu'échangent les Russes en s'embrassant sur la bouche, le jour de Pâques :

— Christ est ressuscité !

— Oui, vraiment ressuscité !

L'enfant salue son père et sa mère.

— Laissez-moi, dit-il, mon petit père et ma petite mère, chercher mon parrain. Je veux le trouver, lui souhaiter la fête.

Le père et la mère laissèrent partir leur fils. Et le garçon se mit à la recherche de son parrain.

III

Le garçon sortit de la maison et s'en alla sur la route. Il marcha une demi-journée et rencontra un passant.

Il arrêta le passant.

— Bonjour, dit le petit garçon, où Dieu te porte-t-il?... Je suis allé, continua le garçon, chez ma petite marraine pour lui souhaiter la fête; et de retour à ma maison, j'ai demandé à mes parents : « Où demeure mon parrain?

Je voudrais lui souhaiter la fête. » Et mes parents m'ont dit : « Nous ne savons pas, petit fils, où demeure ton parrain. Dès qu'il t'a baptisé, il a pris congé de nous, et nous ne savons rien de lui, et nous ignorons s'il vit encore. » Et voilà, je vais le chercher.

Et le passant dit :

— Je suis ton parrain.

Le garçon se réjouit, il lui souhaita la fête et ils s'embrassèrent.

— Où vas-tu [1] donc, maintenant, mon parrain ? dit le garçon. Si c'est de notre côté, viens dans notre maison, et si tu vas chez toi, je t'accompagnerai.

Et le parrain dit :

— Je n'ai pas le temps maintenant d'aller dans ta maison ; j'ai affaire dans les villages;

1. Mot à mot : où *tiens-tu la rue ?*

mais je rentrerai chez moi demain. Alors tu viendras chez moi.

— Mais comment donc, mon parrain, te trouverai-je?

— Eh bien ! tu marcheras du côté où le soleil se lève, toujours tout droit ; tu arriveras dans une forêt, tu trouveras, au milieu de la forêt, une clairière. Assieds-toi dans cette clairière, repose-toi, et regarde ce qui arrivera. Remarque bien ce que tu verras, et va plus loin. Marche toujours tout droit. Tu sortiras de la forêt, tu trouveras un jardin, et dans le jardin un palais, avec un toit en or. C'est ma maison. Approche-toi vers la grande porte ; j'irai moi-même à ta rencontre.

Cela dit, le parrain disparut aux yeux du filleul.

IV

Le garçon marcha comme lui avait ordonné son parrain. Il marcha, marcha, et arriva dans la forêt. Le garçon trouva une clairière et, au milieu de la clairière, un pin. Il s'assit, le petit garçon, et se mit à regarder. Il vit, attachée à une haute branche, une corde, et attaché à la corde, un gros morceau de bois de trois pouds[1], et, sous ce morceau de bois, un baquet avec du miel. Le petit garçon n'avait pas encore eu le temps de se demander pourquoi le miel se trouvait là, ainsi que ce morceau de bois attaché, lorsqu'il entendit du bruit dans la forêt; et il vit arriver des ours. En avant, l'ourse; après elle, un guide d'un an,

1. C'est-à-dire, d'un poids de quarante-cinq kilos environ.

et, derrière, encore trois petits oursons. L'ourse flaira la brise, et alla vers le baquet; les petits oursons la suivirent. L'ourse introduisit son museau dans le miel, appela les oursons qui accoururent et se mirent à manger. Le morceau de bois s'écarta un peu, puis revint à sa première position. L'ourse s'en aperçut, et repoussa le bois avec sa patte. Le bois s'écarta encore davantage, revint et frappa les oursons qui dans le dos, qui sur la tête. Les oursons se mirent à crier, et s'éloignèrent. La mère poussa un grondement, saisit de ses deux pattes le morceau de bois au-dessus de sa tête, et le repoussa avec force loin d'elle; bien haut s'envolait le morceau de bois; le guide revint vers le baquet, introduisit son museau dans le miel et mangea. Les autres commençaient aussi à se rapprocher; ils n'avaient pas encore eu le temps d'arriver que le morceau de bois retomba sur le guide,

l'atteignit à la tête, et le *tua jusqu'à la mort* [1].

L'ourse se mit à gronder plus fort qu'auparavant, et repoussa le bois de toutes ses forces. Il monta plus haut que la branche; même la corde s'infléchit. Vers le baquet arriva l'ourse et les petits oursons avec elle. En haut volait, volait le petit bois ; puis il s'arrêta, et commença à revenir. Plus il descendait, plus vite il allait. Il arriva d'une telle vitesse, qu'en venant sur l'ourse, et la frappant à la tête, il lui fracassa le crâne. L'ourse tomba en tournoyant sur elle-même, étendit ses pattes, et mourut. Les petits oursons s'enfuirent.

1. C'est-à-dire : l'étendit raide-mort.

V

Le petit garçon tout surpris poursuivit sa route. Il arriva à un grand jardin, et dans le jardin il y avait un grand château avec un toit d'or. Et à la grande porte se tenait le parrain souriant.

Le parrain souhaite la bienvenue à son filleul, l'introduit, et tous deux marchent dans le jardin. Et dans un rêve jamais le petit garçon n'a vu splendeurs pareilles à celles de ce jardin. Le parrain fait entrer le garçon dans son palais. Le palais est encore plus merveilleux.

Le parrain conduit le garçon par toutes les pièces toutes plus belles, toutes plus gaies les unes que les autres, et l'amène jusqu'à une porte scellée.

— Vois-tu, dit-il, cette porte ? Elle n'a pas de

serrure, elle est scellée seulement. On peut l'ouvrir, mais tu ne dois pas y entrer. Demeure ici tant que tu veux, et promène-toi tant que tu veux et comme tu veux. Jouis de toutes les joies ; il t'est seulement défendu de franchir cette porte ; et si tu la franchis, rappelle-toi alors ce que tu as vu dans la forêt.

Cela dit, le parrain prit congé de son filleul. Le filleul resta dans le palais et y vécut. Et il y trouvait tant de joie et de charme, qu'au bout de trente ans il pensait y avoir passé seulement trois heures. Et quand ces trente ans se furent ainsi passés, le filleul s'approcha de la porte scellée et pensa :

— Pourquoi le parrain m'a-t-il défendu d'entrer dans cette chambre ? Je vais aller voir ce qu'il y a dedans.

Il poussa la porte, les scellés se brisèrent, et la porte s'ouvrit sans peine. Le filleul franchit le seuil, et vit un salon plus grand, plus

magnifique que tous les autres, et, au milieu du salon, un trône en or. Il marcha, le filleul, à travers le salon; il s'approcha du trône, en gravit les marches et s'y assit. Il s'assit et vit auprès du trône un sceptre qu'il prit entre ses mains. Tout à coup les quatre murs du salon tombèrent. Le filleul, regardant autour de lui, vit le monde entier, et tout ce que les humains font dans le monde. Et il pensa :

— Je vais regarder ce qui se passe chez nous.

Il regarde tout droit; il voit la mer : les bateaux marchent. Il regarde à droite, et voit des peuples hérétiques. Il regarde du côté gauche : ce sont des chrétiens, mais non des Russes. Il regarde derrière lui : ce sont nos Russes.

— Je vais maintenant voir si le blé a bien poussé chez nous.

Il regarde son champ, et voit les gerbes qui ne sont pas encore toutes mises en meules. Il

se met à compter les meules pour voir s'il y a beaucoup de blé, et il voit une charrette qui passe dans le champ, et un moujik dedans. Le filleul croit que c'est son père, qui vient pendant la nuit enlever son blé. Il reconnaît que c'est Wassili Koudriaschev, le voleur, qui roule dans la charrette. Le voleur s'approche des meules, et se met à charger sa charrette. Le filleul est pris de colère, et il s'écrie :

— Mon petit père, on vole les gerbes de ton champ !

Le père s'éveille en sursaut.

— J'ai vu en rêve, dit-il, qu'on vole les gerbes : je vais aller y voir.

Il monte à cheval et part. Il arrive à son champ et aperçoit Wassili. Il appelle les moujiks. On bat Wassili, on le lie, et on le mène en prison.

Le filleul regarde encore la ville où demeurait sa marraine. Il la voit mariée à un marchand. Il

la voit dormir, et son mari se lever, et courir chez une maîtresse. Le filleul crie à la femme du marchand :

— Lève-toi, ton mari fait de mauvaises choses.

La marraine se lève à la hâte, s'habille, trouve la maison où était son mari, l'accable d'injures, bat la maîtresse et renvoie son mari de chez elle.

Il regarde encore sa mère, le filleul, et il la voit couchée dans l'isba. Un brigand entre dans l'isba, et se met à briser les coffres.

La mère s'éveille et pousse un cri. Le brigand saisit alors une hache, la lève au-dessus de la mère : il va la tuer.

Le filleul ne peut se retenir, et lance le sceptre sur le brigand; il l'atteint juste à la tempe et le tue du coup.

VI

Aussitôt que le filleul a tué le brigand, les murs se dressent de nouveau, et le salon reprend son aspect ordinaire. La porte s'ouvre et le parrain entre. Il s'approche de son filleul, le prend par la main, le fait descendre du trône, et dit :

— Tu n'as pas obéi à mes ordres : la première mauvaise chose que tu as faite, — c'est d'avoir ouvert la porte défendue ; la deuxième mauvaise chose que tu as faite, — c'est d'être monté sur le trône et d'avoir pris mon sceptre dans ta main ; la troisième mauvaise chose que tu as faite, — c'est de t'être mis à juger les gens. L'ourse a une fois repoussé le morceau de bois, — elle a dérangé ses oursons. Elle l'a repoussé une autre fois, — elle a tué le guide. Une troisième fois elle l'a repoussé, — elle s'est

tuée elle-même. C'est ce que tu as fait aussi.

Et le parrain fit monter le filleul sur le trône, et prit le sceptre entre ses mains. Et de nouveau les murs tombèrent, et de nouveau l'on vit.

Et il dit, le parrain :

— Regarde maintenant ce que tu as fait à ton père.

Voilà que Wassili a passé un an en prison. Il y a appris tout le mal, et il est devenu tout à fait enragé. Regarde, voilà qu'il vole des chevaux chez ton père, et, tu le vois, il met le feu à l'isba. Voilà ce que tu as fait à ton père.

Dès que le filleul eut vu mettre le feu à la maison de son père, le parrain lui voila ce spectacle, et lui ordonna de regarder un autre endroit.

— Voilà, dit-il, le mari de ta marraine. Depuis un an qu'il a quitté sa femme, il s'amuse avec d'autres, tandis qu'elle, après avoir lutté,

lutté, a fini par prendre un amant. Et la maîtresse s'est perdue tout à fait. Voilà ce que tu as fait à ta marraine.

Le parrain voila aussi ce spectacle, et montra au filleul la maison des siens. Et il aperçut sa mère : elle pleurait sur ses péchés, et se repentait, et disait : « Il valait mieux que le brigand me tuât alors : je n'aurais pas fait tant de péchés. »

— Voilà ce que tu as fait à ta mère.

Le parrain voila aussi ce spectacle, et lui dit de regarder en bas. Et le filleul aperçut le brigand : le brigand était tenu par deux gardes devant la prison.

Et il dit, le parrain :

— Cet homme a tué neuf âmes. Il devait lui-même racheter ses péchés. Mais tu l'as tué, et tu t'es chargé de tous ses péchés : c'est maintenant à toi d'en répondre. Voilà ce que tu t'es fait à toi-même... Je te donne un délai

de trente ans : va dans le monde, rachète les péchés du brigand. Si tu les rachètes, vous serez libres tous les deux ; mais si tu ne les rachètes pas, c'est toi qui iras à sa place.

Et le filleul dit :

— Mais comment racheter ses péchés ?

Et le parrain lui répondit :

— Quand tu auras détruit dans le monde autant de mal que tu en as fait, alors tu rachèteras tes péchés et ceux du brigand.

Et le filleul demanda :

— Mais comment détruire le mal ?

— Marche tout droit du côté où le soleil se lève, dit le parrain. Tu trouveras un champ, et dans le champ, des gens. Observe ce que font les gens, et apprends-leur ce que tu sais. Puis, marche plus loin, remarque tout ce que tu verras. Le quatrième jour tu arriveras dans une forêt ; dans la forêt, tu trouveras un ermitage ; dans l'ermitage demeure un

vieillard. Raconte-lui tout ce qui est arrivé. Il t'enseignera. Quand tu auras fait tout ce que le vieillard t'aura ordonné, alors tu rachèteras tes péchés et ceux du brigand.

Ainsi dit le parrain. Il reconduisit le filleul hors du palais et ferma la porte.

VII

Le filleul partit. Et en marchant il pensait:

— Comment me faut-il détruire le mal dans le monde? Détruit-on le mal dans le monde en déportant les gens, en les emprisonnant, en leur ôtant la vie? Comment me faut-il faire pour ne pas prendre le mal sur moi, et ne pas me charger des péchés des autres?

Il réfléchissait, réfléchissait, le filleul, sans pouvoir résoudre la question.

Il marcha, il marcha; il arriva dans un

champ. Sur ce champ avait poussé du bon blé dru; et c'était le temps de la moisson. Le filleul vit que dans ce blé un veau s'était aventuré. Les moissonneurs s'en aperçurent; ils montèrent à cheval et poursuivirent le veau à travers le blé, dans tous les sens. Dès que le veau voulait sortir du blé, arrivait un cavalier, et le veau, prenant peur, entrait de nouveau dans le blé; et de nouveau on le poursuivait. La *baba* [1] était là qui pleurait:

— Ils vont éreinter mon veau! disait-elle.

Et le filleul se mit à dire aux moujiks:

— Pourquoi vous y prenez-vous ainsi? Vous ne le ferez jamais sortir de cette façon. Sortez tous du blé.

Les moujiks obéirent. La *baba* s'approcha du champ de blé et se mit à appeler : « Tprusi! « Tprusi! Bourenotchka ! Tprusi ! Tprusi ! »

1. C'est le nom qu'on donne en Russie aux femmes de moujik.

Le veau tendit l'oreille, écouta, et courut vers la *baba;* il alla tout droit à elle, et frotta si fort son museau contre elle, qu'elle en faillit tomber. Et les moujiks furent contents, et la *baba* et le veau furent contents.

Le filleul marcha plus loin, et pensa :

— Je vois maintenant que le mal se multiplie par le mal. Plus les gens poursuivent le mal, plus ils l'accroissent. On ne doit donc pas détruire le mal par le mal. Et comment le détruire? Je ne sais. C'est bien que le veau ait écouté sa maîtresse : mais s'il ne l'avait pas écoutée, comment le faire venir?

Il réfléchissait, réfléchissait, le filleul, sans pouvoir trouver de solution. Il marcha plus loin.

VIII

Il marcha, il marcha et arriva dans un village. Il demanda à la patronne d'une isba de le laisser coucher dans sa maison. Elle y consentit. Il n'y avait personne dans l'isba, que la patronne en train de nettoyer.

Le filleul entra, monta sur le poêle [1], et se mit à regarder ce que faisait la patronne. Il vit qu'elle lavait toutes les tables et tous les bancs avec des serviettes sales. Elle essuyait la table, et la serviette sale tachait la table. Elle essuyait les taches, et en faisait de nouvelles en essuyant. Elle laissa là la table et se mit à essuyer le banc. La même chose se produisit. Elle salissait tout avec les serviettes

1. Les poêles russes sont en briques, assez larges et d'une chaleur assez tempérée pour qu'on puisse s'étendre dessus commodément.

sales. Une tache essuyée, une autre apparaissait.

Le filleul regarda, regarda, et dit :

— Qu'est-ce que tu fais donc, patronne?

— Tu ne vois donc pas que je lave pour la fête? Mais je ne puis pas y arriver. Tout est sale. Je suis exténuée.

— Mais tu devrais d'abord laver la serviette, et alors tu essuierais.

La patronne obéit, et lava ensuite les tables, les bancs : tout devint propre.

Le lendemain matin, le filleul dit adieu à la patronne et poursuivit sa route. Il marcha, il marcha, et arriva dans une forêt. Il vit des moujiks occupés à façonner des jantes. Le filleul s'approcha, et vit les moujiks tourner; et la jante ne se façonnait pas

— Que Dieu vous aide! dit-il.

— Que le Christ te sauve! dirent-ils.

Le filleul regarda, et vit que le support,

n'étant pas assujetti, tournait avec la jante. Le filleul regarda et dit :

— Que faites-vous donc, frères ?

— Mais voilà : nous ployons des jantes. Et nous les avons déjà deux fois passées à l'eau bouillante ; nous sommes exténués, et le bois ne veut pas ployer.

— Mais vous devriez, frères, assujettir le support : car il tourne en même temps que vous.

Les moujiks obéirent, assujettirent le support, et tout marcha bien.

Le filleul passa une nuit chez eux, et continua sa route. Il marcha toute la journée et toute la nuit. A l'aube, il rencontra des bergers. Il se coucha auprès d'eux, et vit qu'ils étaient en train de faire du feu. Ils prenaient des brindilles sèches, les allumaient, et sans leur donner le temps de prendre, mettaient par-dessus de la broussaille humide. La

broussaille se mit à siffler en fumant, et éteignit le feu. Les bergers prirent de nouveau du bois sec, l'allumèrent, et remirent de la broussaille humide; et le feu s'éteignit de nouveau. Longtemps les bergers se démenèrent ainsi, sans pouvoir allumer le feu. Et le filleul dit :

— Ne vous hâtez pas de mettre de la broussaille, mais allumez d'abord bien le feu, donnez-lui le temps de prendre; quand il sera bien enflammé, alors mettez de la broussaille.

Ainsi firent les bergers. Ils laissèrent le feu prendre tout à fait, et mirent ensuite de la broussaille. Le bois flamba et pétilla.

Le filleul resta quelque temps avec eux, et poursuivit sa route. Il se demandait pourquoi il avait vu ces trois choses, il n'y pouvait rien comprendre.

IX

Le filleul marcha, marcha; une journée passa. Il arriva dans une forêt; dans la forêt, un ermitage. Le filleul s'approcha et frappa. Une voix de l'intérieur demanda :

— Qui est là?

— Un grand pécheur. Je vais racheter les péchés d'autrui.

Le vieillard sortit et demanda :

— Quels sont ces péchés d'autrui que tu as sur toi?

Le filleul lui raconte tout: et l'ourse avec ses oursons, et le trône dans le salon scellé, et ce que son parrain lui a ordonné, et ce qu'il a vu dans les champs, les moujiks poursuivant le veau et fouillant le blé, et comment le veau est allé de lui-même vers sa maîtresse.

— J'ai compris, dit-il, qu'on ne peut pas

détruire le mal par le mal : mais je ne peux pas comprendre comment il faut le détruire. Apprends-le moi.

Et le vieillard dit:

— Mais dis-moi, qu'as-tu vu encore sur la route ?

Le filleul lui parle de la *baba* de l'isba, comment elle nettoyait; des moujiks, comment ils ployaient la jante ; et des bergers, comment ils faisaient du feu.

Le vieillard écoutait. Il retourna dans son ermitage, et en rapporta une hachette ébréchée.

— Viens, dit-il.

Le vieillard s'avança vers une petite clairière, devant l'ermitage, et, montrant un arbre :

— Abats-le, dit-il.

Le filleul abattit l'arbre, qui tomba.

— Fends-le en trois, maintenant.

Le filleul le fendit en trois.

Le vieillard entra de nouveau dans l'ermitage et en rapporta du feu.

— Brûle, dit-il, ces trois morceaux de bois. Le filleul fit un feu, et les brûla. Il en restait trois charbons.

— Enfouis maintenant les trois charbons dans la terre. Comme cela.

Le filleul enfouit.

— Vois-tu la rivière au pied de la montagne ? Vas-y puiser de l'eau dans ta bouche, et arrose. Ce charbon, arrose-le ainsi que tu as appris à la *baba ;* celui-ci, arrose-le ainsi que tu as appris aux charrons, et celui-là, arrose-le comme tu as appris aux bergers. Quand tous les trois pousseront, et que de ces charbons sortiront trois pommiers, alors tu sauras comment il faut détruire le mal.

Cela dit, le vieillard rentra dans son ermitage. Le filleul réfléchissait, réfléchissait; il ne pouvait comprendre ce que lui disait le vieil-

lard. Et il se mit à faire comme il lui était ordonné.

X

Le filleul s'approcha de la rivière, puisa de l'eau plein sa bouche, arrosa le premier charbon et marcha encore et encore; il fit cent voyages avant que la terre fût assez mouillée autour d'un charbon. Il recommença alors à arroser les deux autres. Le filleul se fatigua; et il avait faim. Il se rendit chez le vieillard pour lui demander à manger. Il ouvrit la porte : le vieillard était mort sur un banc.

Il regarda autour de lui, aperçut des croûtons et mangea. Il trouva une pioche, et se mit à creuser une fosse pour le vieillard. La nuit, il portait l'eau pour arroser, et, dans la journée, il creusait la fosse. Ce ne fut que le troisième jour qu'il acheva la fosse.

Il allait l'enterrer quand arrivèrent du village des gens qui apportaient à manger au vieillard. Ils apprirent que le vieillard était mort après avoir béni le filleul. Ils aidèrent le filleul à enterrer le vieillard, laissèrent du pain, promirent d'en apporter encore : puis ils partirent.

Il resta, le filleul, à vivre à la place du vieillard ; il y vécut, se nourrissant de ce que les gens lui apportaient ; et il continuait à exécuter les prescriptions du vieillard, puisant de l'eau à la rivière, et arrosant les charbons. Le filleul vécut ainsi une année. Beaucoup de gens commençaient à le visiter. Le bruit se répandit que dans la forêt demeurait un saint homme qui faisait son salut et arrosait avec sa bouche des morceaux de bois brûlé. On se mit à le visiter, lui demander des conseils et des avis. De riches marchands venaient aussi chez lui et lui apportaient des cadeaux. Le filleul ne

prenait rien pour lui, sauf ce dont il avait besoin; et ce qu'on lui donnait, il le distribuait aux pauvres.

Et le filleul passait bien son temps : la moitié du jour, il portait dans sa bouche de l'eau pour arroser les charbons, et, l'autre moitié, il se reposait et recevait les visiteurs. Et le filleul se mit à croire que c'était ainsi qu'il devait vivre, ainsi qu'il détruirait le mal et rachèterait le péché.

Le filleul vécut de la sorte une seconde année, et il ne passait pas un seul jour sans arroser, et pourtant pas un seul charbon ne poussait. Un jour, étant dans son ermitage, il entendit un cavalier passer en chantant des chansons. Le filleul sortit voir qui était cet homme; il vit un homme jeune et fort. Ses habits étaient beaux, beaux le cheval et la selle. Le filleul l'arrêta et lui demanda qui il était, et où il allait.

L'homme s'arrêta.

— Je suis un brigand, dit-il, je vais par les chemins, je tue les gens. Plus je tue, plus gaies sont mes chansons.

Le filleul effrayé pensa :

— Comment chasser le mal de cet homme? Il est facile de parler à ceux qui viennent chez moi se repentir d'eux-mêmes. Mais celui-ci se vante de ses péchés.

Le filleul voulait s'en aller, mais il pensa :

— Comment faire? Ce brigand va maintenant passer par ici, il effrayera le monde; les gens cesseront de venir chez moi, et je ne pourrai ni leur être utile, ni vivre moi-même.

Et le filleul s'arrêta, et il se mit à dire au brigand :

— Il vient ici chez moi, dit-il, des pécheurs, non pas se vanter de leurs péchés, mais se repentir et se purifier. Repens-toi aussi, si tu crains Dieu; et si tu ne veux pas te repentir,

va-t en alors d'ici, et ne viens jamais ; ne me trouble pas, et n'effraye pas ceux qui viennent. Et si tu ne m'écoutes pas, Dieu te punira.

Le brigand se mit à rire.

— Je ne crains pas Dieu, dit-il, et toi, je ne t'obéis pas. Tu n'es pas mon maître. Toi, dit-il, tu te nourris de ta piété, et moi, je me nourris de brigandage. Tout le monde doit se nourrir. Enseigne aux *babas* qui viennent chez toi ; moi, je n'ai pas besoin d'être enseigné. Et puisque tu m'as rappelé Dieu, je tuerai demain deux hommes de plus ; je te tuerais aussi tout de suite, mais je ne veux pas me salir les mains ; et dorénavant ne te trouve pas sur mon chemin.

Ayant ainsi menacé, le brigand s'en alla.

Depuis, le filleul craignait le brigand. Mais le brigand ne passait plus, et le filleul vivait tranquillement.

XI

Le filleul passa ainsi encore huit ans ; il commençait à s'ennuyer. Une nuit, il arrosa ses charbons, revint dans son ermitage, il déjeuna et se mit à regarder les sentiers par lesquels devait venir le monde. Et ce jour-là, personne ne vint. Le filleul resta seul jusqu'au soir, et se mit à réfléchir sur sa vie. Il se rappela comment le brigand lui avait reproché de ne se nourrir que de sa piété, et qu'il avait promis de tuer deux hommes en plus, pour lui avoir rappelé Dieu. Le filleul resta songeur, et se rémémora sa vie passée.

— Ce n'est pas de cette façon, pensa-t-il, que le vieillard m'avait ordonné de vivre. Le vieillard m'a donné une pénitence, et moi j'en retire du pain et de la gloire. Et cela me plait tant, que je m'ennuie quand le monde ne vient

pas chez moi. Et quand les gens viennent, je n'ai qu'une joie : c'est qu'ils vantent ma sainteté. Ce n'est pas ainsi qu'il faut vivre. Je me suis laissé enivrer par les éloges. Je n'ai pas racheté des péchés, mais j'en ai endossé de nouveaux. Je m'en irai dans la forêt, dans un autre endroit, pour que le monde ne me trouve point. Je vivrai seul, à racheter les vieux péchés ; et je n'en endosserai pas de nouveaux.

Ainsi pensa le filleul ; il prit un petit sac de croûtons, une pioche, et s'en alla de l'ermitage, pour se creuser un réduit dans un endroit désert.

Le filleul marcha avec le petit sac et la pioche et rencontra le brigand. Le filleul prit peur, voulut s'en aller, mais le brigand le rejoignit.

— Où vas-tu ? dit-il.

Le filleul lui dit son projet.

Le brigand s'étonna.

— Mais de quoi vas-tu vivre maintenant, dit-il, quand les gens ne te visiteront plus?

Le filleul n'y avait pas songé auparavant. Mais, quand le brigand l'interrogea, il y songea.

— Mais de ce que Dieu m'enverra, dit-il.

Le brigand ne répondit rien et s'en alla.

— Pourquoi donc, pensait le filleul, ne lui ai-je rien dit de son genre de vie? Peut-être se repentira-t-il maintenant; il semble être plus doux et ne menace pas de me tuer.

Le filleul cria de loin au brigand :

— Et tu dois tout de même te repentir, tu n'éviteras pas la vengeance de Dieu.

Le brigand fit faire volte-face à son cheval, tira un couteau de sa ceinture et le leva sur le filleul. Le filleul prit peur et se cacha dans la forêt.

Le brigand ne voulut pas le poursuivre : il l'injuria et partit.

Le filleul s'établit dans un autre endroit. Il

alla le soir arroser les charbons, et il vit qu'un d'eux s'était mis à pousser, et qu'un pommier en était sorti.

XII

Le filleul évita les gens, et se mit à vivre seul. Les croûtons s'épuisèrent.

— Eh bien ! pensa-t-il, je vais chercher des racines.

Comme il allait les chercher, le filleul remarqua sur une branche un petit sac avec des croûtons. Le filleul le prit et se mit à s'en nourrir. Aussitôt que les croûtons s'épuisaient, de nouveau il trouvait un autre petit sac sur la même branche.

Et ainsi vécut bien le filleul.

Il vécut de la sorte encore dix ans. Un pommier poussait, et les deux charbons étaient restés

ce qu'ils étaient, des charbons. Un jour le filleul se leva de bonne heure et alla vers la rivière. Il remplit sa bouche d'eau, arrosa le charbon, y retourna une fois, y retourna cent fois, arrosa la terre autour du charbon, se fatigua et s'assit pour se reposer. Il était assis à se reposer, quand tout à coup il entendit le brigand passer en jurant.

Le filleul l'entendit et pensa :

— Il faut se cacher derrière l'arbre, car autrement il me tuera pour un rien, et je n'aurai même pas le temps de racheter mes péchés.

Comme il commençait à passer derrière l'arbre, voilà qu'il pensa :

— Sauf de Dieu, ni le mal ni le bien ne me viendront de personne. Et où pourrais-je me cacher de Lui?

Le filleul sortit de derrière l'arbre, et ne se cacha point. Il vit passer le brigand, non pas seul, mais portant avec lui en croupe un

homme, les mains liées, la bouche bâillonnée. L'homme gémissait et le brigand jurait. Le filleul s'approcha du brigand et se mit devant le cheval. Le brigand dit :

— Tu es encore vivant ! Peut-être désires-tu la mort ?

Et le filleul dit :

— Où mènes-tu cet homme ?

— Mais je l'emmène dans la forêt. C'est le fils d'un marchand. Il ne veut pas me dire où est caché l'argent de son père. Je veux le tourmenter jusqu'à ce qu'il me le dise.

Et le brigand voulait poursuivre son chemin. Le filleul saisit le cheval par la bride, ne le lâche pas, et demande la délivrance du fils du marchand. Le brigand se fâche contre le filleul, et lève la main sur lui.

— Laisse, dit-il, autrement tu en auras autant. Ta sainteté ne m'en impose pas.

Le filleul ne s'effraie pas.

— Je ne te crains pas, dit-il, je ne crains que Dieu. Et Dieu ne m'ordonne pas de lâcher. Je ne lâcherai pas.

Le brigand fronça les sourcils, sortit son couteau, coupa les cordes et délivra le fils du marchand.

— Allez-vous-en tous deux, dit-il, et ne vous trouvez pas une autre fois sur mon chemin.

Le fils du marchand sauta à terre et s'enfuit. Le brigand voulut passer, mais le filleul l'arrêta encore et se mit à lui demander d'abandonner sa mauvaise vie. Le brigand resta immobile, écouta tout, ne répondit rien et partit.

Le lendemain matin, le filleul alla arroser ses charbons. Voici qu'un autre avait poussé : c'était aussi un pommier.

XIII

Encore dix ans se passèrent. Un jour le filleul était assis sans rien désirer, sans rien craindre, et le cœur plein de joie. Et il pensait, le filleul :

— Quelle joie, dit-il, ont les hommes ?.. Et ils se tourmentent pour rien. Ils devraient vivre et vivre pour la joie !

Et il se rappelait tout le mal des hommes, comme ils se tourmentent parce qu'ils ne connaissent pas Dieu. Et il se mit à les plaindre.

— Je passe mon temps inutilement, pensait-il. Il faudrait aller chez les gens et leur enseigner ce que je sais.

Comme il pensait cela, il entendit venir le brigand. Il le laissa passer. Il pensait :

— A celui-là, il n'y a rien à enseigner : il

ne comprendra pas. Mais il faut lui parler tout de même. C'est un homme aussi.

Il pensa ainsi, et alla à sa rencontre. Aussitôt qu'il aperçut le brigand, il eut pitié de lui. Il courut à lui, saisit son cheval par la bride et l'arrêta.

— Cher frère, dit-il, aie pitié de ton âme! Tu as en toi l'âme de Dieu! Tu te tourmentes, et tu tourmentes les autres, et tu seras tourmenté encore plus. Et Dieu t'aime tant! Quelles joies il t'a réservées! Ne sois pas ton propre bourreau. Change ta vie.

Le brigand s'assombrit.

— Laisse, dit-il.

Le filleul ne laisse pas, et les larmes lui coulent en abondance. Il pleure.

— Frère, dit-il, aie pitié de toi.

Le brigand lève les yeux sur le filleul. Il le regarde, il le regarde, descend de cheval, tombe

à genoux devant le filleul et se met aussi à pleurer.

— Tu m'as vaincu, dit-il, vieillard. Vingt ans j'ai lutté contre toi. Tu as pris le dessus sur moi. Maintenant je ne suis plus maître de moi. Fais de moi ce que tu veux. Quand tu m'adjuras pour la première fois, je n'en devins que plus méchant. Je me mis à réfléchir sur tes discours seulement alors que je t'ai vu toi-même te passer du monde. Et depuis, je suspendis à la branche des croûtons pour toi.

Et il se souvient, le filleul, que la *baba* nettoya la table seulement alors qu'elle eût lavé la serviette; —lui, ce fut quand il cessa d'avoir soin de lui-même, quand il purifia son cœur, ce fut alors qu'il put purifier le cœur des autres.

Et le brigand dit :

— Et mon cœur a changé seulement alors

que tu as supplié pour le fils du marchand, et que tu n'as pas craint la mort.

Et il se rappelle, le filleul, que les charrons ployèrent la jante seulement alors que le support eût été assujetti; — lui, il cessa de craindre la mort, il assujettit sa vie en Dieu, et son cœur insoumis se soumit.

Et le brigand dit :

— Et mon cœur s'est fondu tout à fait en moi seulement alors que tu as eu pitié de moi, et que tu as pleuré sur moi.

Le filleul se réjouit, emmène avec lui le brigand à l'endroit où se trouvaient les deux pommiers et un charbon. Ils s'approchent : plus de charbon, et un troisième pommier avait poussé.

Et il se rappelle, le filleul, que le bois humide s'alluma chez les bergers seulement alors qu'ils eurent allumé un grand feu; — lui, son

cœur s'enflamma en lui, et alluma un autre cœur.

Et le filleul se réjouit d'avoir racheté maintenant tous ses péchés.

Il dit tout cela au brigand, et mourut. Le brigand l'enterra, se mit à vivre comme lui ordonna le filleul, et à son tour il enseignait les gens.

LES DEUX VIEILLARDS

La femme lui dit : Seigneur, je vois que tu es prophète.
Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous autres, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem.
Jésus lui dit : Femme, crois-moi, le le temps vient que vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem.
Vous adorez ce que vous ne connaissez point; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons ; car le salut vient des Juifs.
Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car le Père demande de tels adorateurs.

(Ev. selon St Jean, ch. IV, versets 19-23.)

I

Deux vieillards avaient fait vœu d'aller à Jérusalem en pèlerinage. L'un d'eux était un

riche moujik : il s'appelait Efim Tarassitch Schevelev; l'autre, Elysée Bodrov, n'était pas riche.

Efim était un moujik rangé. Il ne buvait pas de *vodka*, ne fumait pas de tabac et ne prisait pas ; il ne jurait jamais : c'était un homme grave et rigide. Il avait déjà été deux fois staroste [1]. Il avait une nombreuse famille : deux fils et un petit-fils mariés, et tous demeuraient ensemble. C'était un moujik vigoureux, droit, barbu : à soixante-dix ans, sa barbe commençait à peine à blanchir.

Elysée était un petit vieillard, ni riche ni pauvre. Il s'occupait jadis de charpenterie; depuis que l'âge était venu, il restait chez lui et élevait des abeilles. Un de ses fils travaillait au dehors, l'autre à la maison. C'était un bon homme jovial : il prenait de la vodka, prisait du

1. Maire de village élu par les moujiks.

tabac, aimait à chanter des chansons; mais il était débonnaire, et vivait en bons termes avec les siens et les voisins. C'était un petit moujik, pas plus haut que ça, un peu bistré, avec une barbiche frisée, et, comme son patron le prophète Elysée, il avait toute la tête chauve.

Voilà bien longtemps que les deux vieillards s'étaient entendus pour partir ensemble. Mais Efim différait toujours, ses affaires le retenaient : une terminée, une autre aussitôt s'engageait. Tantôt c'était le petit-fils qu'il fallait marier, tantôt le fils cadet dont il voulait attendre le retour de l'armée, tantôt une nouvelle isba qu'il était en train de construire.

Un jour de fête, les deux vieillards se rencontrèrent; ils s'assirent sur des poutres.

— Eh! bien, compère, dit Elysée, à quand l'accomplissement de notre vœu?

Efim se sentit embarrassé.

— Mais il faut attendre encore un peu : cette

année est justement des plus chargées pour moi. J'ai commencé à construire cette isba. Je comptais y mettre une centaine de roubles, et voilà déjà que la troisième centaine est entamée. Et je n'ai pas fini ! — Remettons la chose à l'été; vers l'été, si Dieu le permet, nous partirons sans faute.

— A mon avis, répondit Elysée, il ne convient pas de tarder davantage : il faut y aller maintenant. C'est le bon moment : voici le printemps.

— C'est le moment, oui, c'est le moment. Mais une entreprise commencée, comment l'abandonner ?

— N'as-tu donc personne ? Ton fils te suppléera.

— Mais comment fera-t-il ? Je n'ai pas trop de confiance en mon aîné : je suis sûr qu'il gâtera tout.

— Nous mourrons, compère, et ils devront

vivre sans nous. Il faut bien que tes fils s'habituent.

— Oui, c'est vrai. Mais je voudrais que tout se fît sous mes yeux.

— Eh! cher ami, tu ne saurais tout faire en tout et pour tout. Ainsi, hier, mes *babas* nettoyaient pour la fête. C'était tantôt une chose, tantôt une autre. Je n'aurais jamais pu tout faire. L'aînée de mes brus, une baba intelligente, disait: « C'est bien que la fête vienne à jour fixe, sans nous attendre; car autrement, dit-elle, malgré tous nos efforts, nous n'aurions certainement jamais fini. »

Efim resta rêveur.

— J'ai dépensé, dit-il, beaucoup d'argent à cette construction, et, pour aller de l'avant, il ne faut pas non plus partir avec les mains vides : ce n'est pas peu que cent roubles.

Elysée se mit à rire.

— Ne péche pas, compère, dit-il. Ton avoir est dix fois supérieur au mien, et c'est toi qui t'arrêtes à la question d'argent. Donne seulement le signal du départ, moi qui n'en ai pas, j'en saurai bien trouver.

Efim sourit aussi.

— Voyez-moi ce richard ! dit-il. Mais où en prendras-tu ?

— Je fouillerai à la maison ; je ramasserai quelque chose, et pour compléter la somme, je vendrai une dizaine de ruches au voisin qui m'en demande depuis longtemps.

— Mais l'essaimage sera bon pourtant ; et tu auras des regrets.

— Des regrets ! mon compère. Je n'ai rien regretté de ma vie, excepté mes péchés. Il n'y a rien de plus précieux que l'âme.

— C'est vrai ; mais ce n'est pas bien, quand il y a du désordre dans la maison.

— C'est pis encore, quand il y a du désordre

dans l'âme. Et puisque nous avons promis, eh! bien, partons!

II

Et Elysée persuada son ami. Efim réfléchit, réfléchit, et, le lendemain matin, il vint chez Elysée.

— Eh! bien, soit, partons! dit-il. Tu as dit la vérité. Dieu est le maître de notre vie et de notre mort. Puisque nous sommes encore vivants, et que nous avons des forces, il faut aller.

Dans la semaine qui suivit, les vieillards firent leurs préparatifs. Efim avait de l'argent chez lui. Il prit pour lui cent quatre-vingt-dix roubles, et en donna deux cents à sa « vieille ».

Elysée, lui, vendit à son voisin dix ruches

avec la propriété des essaims à naître. Il en tira soixante-dix roubles. Les trente qui manquaient, il se les procura par petites sommes chez tous les siens. Sa « vieille » lui donna ses derniers écus, qu'elle conservait pour l'enterrement. Sa bru lui donna les siens.

Efim Tarassitch a tracé d'avance à son fils aîné tout ce qu'il devra faire : où il faudra semer, où mettre le fumier, comment finir l'isba et la couvrir. Il a songé à tout, il a tout réglé d'avance.

Elysée a dit seulement à sa « vieille » de mettre à part, pour les donner au voisin loyalement, les jeunes abeilles des ruches vendues. Quant aux choses de la maison, il n'en a pas parlé : « Chaque affaire apporte avec « elle sa solution. Vous êtes assez grands ; « vous saurez faire pour le mieux. »

Les vieillards étaient prêts. On leur fit des galettes, on leur cousit des sacs, on leur

coupa de nouvelles *onoutchi*[1]; ils mirent des chaussures neuves, prirent avec eux une paire de *lapti*[2] de rechange, et partirent.

Les leurs les reconduisirent jusqu'à la sortie du village, leur firent leurs adieux ; et les vieillards se mirent en route. Elysée avait gardé sa bonne humeur : à peine hors de son village, il oublia toutes ses affaires.

Il n'a qu'une pensée : être agréable à son compagnon, ne pas aventurer un mot qui le blesse, aller en paix et en bonne union jusqu'au but du voyage et revenir à la maison. Tout en marchant, il murmure quelque prière ou ce qu'il se rappelle de la vie des saints. S'il encontre un passant sur la route, ou quand il arrive quelque part pour la nuit, il tâche toujours d'être aimable avec tout le monde, et

1. Pièces d'étoffe dont les moujiks s'enveloppent les pieds en guise de chaussettes.

2. Fortes pantoufles en corde tressée.

de dire à chacun un mot qui fasse plaisir. Il marche et se réjouit. Une seule chose n'a pu lui réussir : il voulait cesser de priser du tabac ; il a même laissé chez lui sa tabatière ; mais cela l'ennuyait ; chemin faisant, un homme lui en offre. Il lutte, il lutte, mais tout à coup il s'arrête, laisse passer son compagnon pour ne pas lui donner l'exemple du péché, et prise.

Efim Tarassitch marche d'un pas ferme, ne fait pas de mal, ne dit pas de paroles inutiles ; mais il ne se sent pas le cœur dispos ; les affaires de sa maison ne lui sortent pas de la tête. Il songe sans cesse à ce qui se passe chez lui : n'a-t-il pas oublié de dire quelque chose à son fils ? Fera-t-il, son fils, ainsi qu'il lui a été ordonné ?

Il voit sur sa route planter des pommes de terre, ou transporter du fumier, et il pense :

— Fait-il comme je lui ai dit, le fils ?

Il retournerait bien pour lui montrer lui-même.

III

Les vieillards marchèrent pendant cinq semaines. Les lapti dont ils s'étaient munis s'étaient usées ; ils commençaient à en acheter d'autres. Ils arrivèrent chez les Khokhli [1]. Depuis leur départ, ils payaient pour le vivre et le couvert : une fois chez les Khokhli, ce fut à qui les inviterait le premier. On leur donnait à manger et à coucher, sans vouloir accepter de l'argent, on remplissait leurs sacs de pain ou de galettes. Ils firent ainsi sept cents verstes.

Après avoir traversé un autre gouvernement, ils arrivèrent dans un pays infertile. Là, on les

1. Nom des habitants de l'Ukraine.

couchait encore pour rien, mais on ne leur offrait plus à manger. On ne leur donnait pas même un morceau de pain partout : parfois ils n'en pouvaient trouver pour de l'argent.

— L'année d'avant, leur disait-on, rien n'avait poussé : ceux qui étaient riches s'étaient ruinés, avaient tout vendu ; ceux qui avaient assez étaient devenus pauvres, et les pauvres avaient émigré, ou mendiaient, ou dépérissaient à la maison. Et pendant l'hiver, ils mangeaient du son et des grains de nielle.

Dans un village où ils passèrent la nuit, les vieillards achetèrent une quinzaine de livres de pain ; puis ils partirent le lendemain à l'aube, pour marcher assez longtemps avant la chaleur. Ils firent une dizaine de verstes, et s'approchèrent d'une petite rivière. Là ils s'assirent, puisèrent de l'eau dans leurs tasses, y trempèrent leur pain, mangèrent et changèrent de souliers.

Ils restèrent ainsi quelques instants à se reposer. Elysée prit sa tabatière de corne. Efim Tarassitch hocha la tête :

— Comment, dit-il, ne te défais-tu point d'une si vilaine habitude ?

Elysée eut un geste de résignation.

— Le péché a eu raison de moi. Qu'y puis-je faire ?

Ils se levèrent et continuèrent leur route. Ils firent encore une dizaine de verstes et dépassèrent un grand bourg. Il faisait chaud ; Elysée se sentit fatigué : il voulut se reposer et boire un peu ; mais Efim ne s'arrêta pas. Il était meilleur marcheur que son camarade, qui le suivait avec peine.

— Je voudrais boire, dit Elysée.

— Eh ! bien, fit l'autre, bois ; moi je n'ai pas soif.

Elysée s'arrêta.

— Ne m'attends pas, dit-il, je vais courir à

cette petite isba, je boirai un coup et je te rattraperai bientôt.

— C'est bien.

Et Efim Tarassitch s'en alla seul sur la route, tandis qu'Elysée se dirigeait vers l'isba.

Elysée s'approcha de l'isba. Elle était petite, en argile peinte, le bas en noir, le haut en blanc. L'argile s'effritait par endroits ; il y avait évidemment longtemps qu'on ne l'avait repeinte, et le toit était crevé d'un côté. L'entrée de l'isba donnait sur la cour.

Elysée entra dans la cour : il vit, étendu le long du remblai, un homme sans barbe, maigre, la chemise dans son pantalon, à la manière des khokhli [1]. L'homme s'était certainement couché à l'ombre, mais le soleil venait maintenant sur lui. Il était étendu, et il ne dormait

1. Les Russes laissent habituellement flotter hors du pantalon, comme une blouse, la chemise maintenue seulement par une ceinture.

pas. Elysée l'appela, lui demanda à boire. L'autre ne répondit pas.

— Il doit être malade, ou très peu affable, pensa Elysée.

Et il se dirigea vers la porte. Il entendit deux voix d'enfants pleurer dans l'isba. Il frappa avec l'anneau.

— Eh ! Chrétiens !

On ne bougea pas.

— Serviteurs de Dieu !

Pas de réponse. Elysée allait se retirer, lorsqu'il entendit derrière la porte un gémissement.

— Il y a peut-être un malheur, là-derrière ; il faut voir.

Et Elysée revint vers l'isba.

IV

Il tourna l'anneau, ouvrit la porte et pénétra dans le vestibule. La porte de la chambre était ouverte. A gauche se trouvait le poêle; en face, le coin principal, où se trouvait l'étagère des icônes, — la table, — derrière la table, un banc, — sur le banc, une vieille femme vêtue seulement d'une chemise, les cheveux dénoués, la tête appuyée sur la table. Près d'elle, un petit garçon maigre, comme en cire, le ventre enflé. Il tirait la vieille par la manche en poussant de grands cris; il lui demandait quelque chose.

Elysée entra dans la chambre. De mauvaises odeurs s'en exhalaient. Derrière le poêle, dans la soupente, il aperçut une femme couchée. Elle était étendue sur le ventre, et ne regardait rien, et râlait. Des convulsions écartaient et

ramenaient ses jambes tour à tour, et la secouaient tout entière. Elle sentait mauvais; on voyait qu'elle avait fait sous elle. Et personne pour la nettoyer.

La vieille leva la tête. Elle vit l'homme.

— De quoi as-tu besoin ? Que veux-tu ? Il n'y a rien ici ! dit-elle dans son langage de l'Ukraine.

Elysée comprit, et s'approchant d'elle :

— Je suis entré, dit-il, servante de Dieu, pour demander à boire.

— Il n'y a personne pour apporter à boire. Et il n'y a rien à prendre ici. Va-t-en.

— Mais quoi ! demanda Elysée, vous n'avez donc personne qui ne soit pas malade chez vous pour nettoyer cette femme ?

— Personne. Mon homme se meurt dans la cour, et nous ici.

Le petit garçon s'était tû à la vue d'un étran-

ger. Mais quand la vieille se mit à parler, il la tira de nouveau par la manche.

— Du pain, petite grand'mère, donne-moi du pain !

Et il se remit à pleurer.

Elysée avait à peine eu le temps d'interroger la vieille, lorsque le moujik vint s'affaisser dans la pièce. Il se traîna le long des murs, et voulut s'asseoir sur le banc; mais il ne réussit pas et tomba par terre. Et, sans se relever, il essaya de parler. Il articulait ses mots, comme arrachés un par un, en reprenant haleine à chaque fois.

— La faim nous a envahis. Voilà. Il meurt de faim ! dit le moujik en montrant d'un signe de tête le petit garçon.

Et il pleura.

Elysée secoua son sac derrière l'épaule, l'ôta, le posa par terre, puis le leva sur le banc, et se hâta de dénouer. Il le dénoua,

prit le pain, un couteau, coupa un morceau et le tendit au moujik. Le moujik ne le prit point, et montra le petit garçon et la petite fille comme pour dire : « Donne-le leur à eux. » Elysée le donna au garçon.

Le petit garçon, en sentant le pain, le saisit de ses menottes, et *y entra avec son nez*. Une petite fille sortit de derrière le poêle, et fixa ses yeux sur le pain. Elysée lui en donna aussi. Il coupa encore un morceau et le tendit à la vieille. La vieille le prit et se mit à mâcher.

— Il faudrait apporter de l'eau, dit Elysée. Ils ont tous la bouche sèche.

— Je voulais, dit-elle, hier ou aujourd'hui — je ne m'en souviens plus déjà — je voulais apporter de l'eau. Pour la tirer, je l'ai tirée ; mais je n'ai pas eu la force de l'apporter ; je l'ai renversée et je suis tombée moi-même. C'est à peine si j'ai pu me traîner jusqu'à la

maison. Et le seau est resté là-bas, si on ne l'a pas pris.

Elysée demanda où était le puits, et la vieille le lui indiqua. Il sortit, trouva le seau, apporta de l'eau et fit boire tout le monde. Les enfants mangèrent encore du pain avec de l'eau, et la vieille mangea aussi ; mais le moujik ne mangea pas.

— Je ne le peux pas, disait-il.

Quant à la baba, loin de pouvoir se lever, elle ne revenait pas à elle et ne faisait que s'agiter dans son lit.

Elysée se rendit dans le village, chez l'épicier, acheta du gruau, du sel, de la farine, du beurre, et trouva une petite hache. Il coupa du bois et alluma le poêle. La petite fille l'aidait. Il fit une espèce de potage et une *kascha* [1], et donna à manger à tout ce monde.

1. Plat de gruau cuit servi en guise de légume.

V

Le moujik put manger un peu, ainsi que la vieille; le petit garçon et la petite fille léchèrent tout le plat, puis s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

Le moujik avec la vieille racontèrent leur histoire.

— Nous vivions auparavant, dirent-ils, pas très riches non plus. Et voilà que justement rien ne poussa. Vers l'automne, nous avions déjà tout mangé. Après avoir mangé tout, nous avons demandé aux voisins, puis aux personnes charitables. D'abord on nous a donné; puis on nous a refusé. Il y en avait qui auraient bien donné, mais qui ne le pouvaient pas. D'ailleurs nous commencions à avoir honte de demander toujours. Nous devons

à tout le monde et de l'argent, et de la farine, et du pain.

— J'ai cherché, dit le moujik, du travail : pas de travail. On ne travaille que pour manger. Pour une journée de travail, deux perdues à en chercher. Alors la vieille et la petite fille sont allées mendier. L'aumône était mince, personne n'avait de pain. Pourtant on mangeait tout de même. Nous comptions nous traîner ainsi jusqu'à la moisson prochaine. Mais, depuis le printemps, on n'a plus rien donné! Et voilà que la maladie s'en est mêlée.

Tout allait de mal en pis. Un jour, nous mangions, et deux non. Nous nous sommes tous mis à manger de l'herbe. Mais soit à cause de l'herbe, ou autrement, la maladie prit la baba. La baba s'alita ; et chez moi, dit le moujik, plus de forces. Et je ne sais comment me tirer de là.

— Je suis restée seule, dit la vieille. J'ai fait

ce que j'ai pu, mais, ne mangeant pas, je me suis épuisée. Et la petite fille dépérit et devint peureuse; nous l'envoyions chez le voisin, et elle refusait d'y aller. Elle se tenait blottie dans un coin et n'en bougeait pas. Avant-hier, la voisine entra, mais en nous voyant affamés et malades, elle a tourné les talons et détalé. Son mari lui-même est parti, n'ayant pas de quoi donner à manger à ses petits enfants. Eh! bien, c'est dans cet état que nous nous étions couchés en attendant la mort.

Elysée, ayant écouté leurs discours, résolut de ne pas rejoindre son compagnon le même jour, et il coucha dans l'isba. Le lendemain matin il se leva et s'occupa de tout dans la maison, comme s'il en eût été le patron. Il fit avec la vieille la pâte pour le pain et alluma le poêle. Il alla avec la petite fille chez le voisin chercher ce qu'il fallait. Mais quoi qu'il demandât, pour le ménage, pour le vêtement, il n'y avait

rien, tout était mangé. Alors Elysée, achetant ceci, fabriquant cela, se procura tout ce qui lui manquait. Il demeura ainsi une journée, une autre, puis une troisième. Le petit garçon se rétablit; il marchait sur le banc, et venait avec tendresse se frotter contre Elysée. La petite fille, devenue tout à fait gaie, l'aidait en tout, toujours à courir derrière lui en criant : « Petit grand-père ! Petit grand-père ! » La vieille se remit aussi et alla chez sa voisine. Le moujik commençait à longer les murs. Seule la baba gardait encore le lit; mais le troisième jour, elle aussi revint à elle et demanda à manger.

— Eh ! bien, pensait Elysée, je ne croyais pas rester ici aussi longtemps. Maintenant il est temps de partir.

VI

Le quatrième jour commençaient les fêtes de Pâques.

— Je vais leur acheter de quoi se régaler, je festoierai avec eux, et le soir je partirai, pensa Elysée.

Il retourna au village acheter du lait, de la farine bien blanche, de la graisse. Il cuisina, pâtissa avec la vieille ; le matin il alla à la messe, et, à son retour, on fit bombance. Ce jour-là, la baba commença à marcher. Le moujik se rasa, mit une chemise propre que lui avait lavée la vieille, et se rendit dans le village chez un riche propriétaire auquel il avait engagé sa prairie et son champ. Il allait le prier de lui rendre ses terres avant les travaux. Le moujik rentra dans la soirée, bien triste, et se mit

à pleurer. Le riche propriétaire avait refusé. Il demandait l'argent d'abord.

Elysée se prit à réfléchir de nouveau.

— Comment vont-ils vivre maintenant? Les autres s'en iront faucher, eux, non : leur pré est engagé. Quand le seigle sera mûr, les autres s'en iront moissonner, eux, non : leurs déciatines sont engagées. Si je pars, ils redeviendront ce qu'ils étaient.

Elysée résolut de ne pas s'en aller ce soir-là, et remit son départ au lendemain matin. Il alla se coucher dans la cour; il fit sa prière, s'étendit, mais ne put s'endormir.

— Il me faut partir, il me reste si peu d'argent, si peu de temps! Et pourtant, c'est pitié, ces pauvres gens... Mais peut-on secourir tout le monde? Je ne voulais que leur apporter de l'eau et leur donner un peu de pain à chacun, et voilà jusqu'où les choses en sont venues! Il y a déjà le pré et le champ à déga-

ger. Le champ dégagé, il faudra acheter une vache aux enfants, puis un cheval au moujik pour transporter les gerbes... Tu es allé un peu trop loin, mon frère Elysée Bodrov! Tu as perdu ta boussole et tu ne peux plus t'orienter !

Elysée se leva, retira son caftan de derrière sa tête, ouvrit sa tabatière de corne, prisa, et chercha à voir clair dans ses pensées. Mais non, il méditait, méditait sans pouvoir rien trouver. Il lui faut partir; mais laisser ces pauvres gens, quelle pitié ! Et il ne savait à quoi se résoudre. Il ramassa de nouveau son caftan, le mit sous sa tête et se recoucha. Il resta ainsi longtemps : déjà les coqs avaient chanté lorsqu'il commença à s'endormir.

Tout à coup il se sent comme réveillé. Il se voit déjà habillé, avec son sac et son bâton; et il a à franchir la porte d'entrée. Elle est à peine assez entrebâillée pour laisser passer un seul

homme. Il marche vers la porte, mais il est accroché d'un côté par son sac, et, en voulant se décrocher, il est pris d'un autre côté par son soulier; le soulier se défait. A peine dégagé, voilà qu'il se sent retenu de nouveau, non par la haie, mais par la petite fille qui le tient en criant :

— Petit grand-père! Petit grand-père ! du pain !

Il regarde son pied, et c'est le petit garçon qui lui tient l'onoutcha; et de la fenêtre, la vieille et le moujik le regardent.

Elysée se réveilla.

— Je vais acheter, se dit-il, et le champ et le pré, plus un cheval pour l'homme et une vache pour les enfants. Car autrement je m'en irais chercher le Christ par delà les mers et je le perdrais en moi-même. Il faut être secourable.

Il s'endormit jusqu'au matin, se leva de

bonne heure, se rendit chez le riche moujik, et racheta les semailles et le pré. Il racheta aussi la faux, car elle avait été aussi vendue, et l'apporta au logis. Il envoya le moujik faucher, et lui-même s'en alla chez le cabaretier pour y trouver un cheval avec une charrette à vendre. Il marchanda, acheta, et partit ensuite acheter une vache. Comme il marchait dans la rue, Elysée vit devant lui deux femmes Khokhli. Les deux babas cheminaient en bavardant entre elles, et Elysée les entendit parler de lui.

— D'abord, disait l'une des babas, on ne savait quel était cet homme. On le croyait tout simplement un pèlerin... Il entra, dit-on, pour demander à boire, et puis il est resté à vivre là. Il leur a acheté tout, dit-on. Moi-même je l'ai vu aujourd'hui acheter chez le cabaretier un cheval avec une charrette. Il en existe donc, de telles gens ! Il faut aller voir.

Elysée entendit cela, et comprit qu'on le louait. Alors il n'alla pas acheter la vache. Il revint chez le cabaretier, lui paya le cheval, attela et prit le chemin de l'isba. Arrivé à la porte d'entrée, il s'arrêta et descendit de la charrette. Les habitants de l'isba aperçurent le cheval, et s'en étonnèrent. Ils pensaient bien que le cheval avait été acheté pour eux, mais ils n'osaient pas le dire. Le patron vint ouvrir la porte.

— Où t'es-tu procuré cette bête, dit-il, mon petit vieillard?

— Mais je l'ai achetée, répondit Elysée. C'est une occasion. Fauche-lui un peu d'herbe pour la nuit.

Le moujik dételа le cheval, lui faucha de l'herbe et en remplit la crèche. On se mit au lit. Elysée coucha dans la cour, où il avait, dès le soir, transporté son sac. Quand tous furent endormis, Elysée se leva, fit son paquet,

se chaussa, passa son caftan et s'en alla à la recherche d'Efim.

VII

Elysée fit cinq verstes. Le jour commençait à poindre. Il s'arrêta sous un arbre, défit son paquet et compta son argent. Il lui restait dix-sept roubles et vingt kopeks.

— Eh bien ! pensa-t-il, avec cela, impossible de passer la mer ; et mendier pour mon voyage au nom du Christ, serait peut-être un péché de plus. Le compère Efim saura bien aller tout seul, et sans doute il mettra aussi un cierge pour moi. Et moi, mon vœu sera non avenu jusqu'à ma mort. Le Maître est miséricordieux ; il m'en relèvera.

Elysée se leva, secoua son sac derrière ses épaules, et fit volte-face. Seulement il con-

tourna le village pour n'être pas vu. Et bientôt il arriva chez lui. Au départ, il lui avait semblé difficile et même pénible de se traîner derrière Efim. Au retour, Dieu lui donnait de marcher sans fatigue. Il marchait sans y prendre garde, en jouant avec son bâton, et faisait soixante-dix verstes dans une journée.

Quand il arriva chez lui, les travaux des champs s'étaient heureusement faits. Les siens se réjouirent fort de revoir leur vieillard. On commença par lui demander comment et pourquoi il avait perdu son compagnon, pourquoi il était revenu au logis au lieu d'aller jusqu'au bout.

— C'est que Dieu ne l'a pas voulu, répondit-il. J'ai dépensé l'argent en route et j'ai laissé mon compagnon me dépasser. Et voilà : je n'y suis pas allé. Pardonnez-moi pour la gloire du Christ.

Et il rendit le reste de l'argent à sa « vieille ».

Elysée s'enquit des affaires de la maison. Elles s'étaient arrangées pour le mieux, tout allait bien; le ménage ne manquait de rien, et tout le monde vivait en paix et en bon accord.

Les Efimov, ayant appris dans la journée le retour d'Elysée, vinrent demander des nouvelles de leur vieillard, et Elysée leur dit la même chose.

— Votre « vieillard », dit-il, allait très bien. Nous nous sommes quittés trois jours avant la Saint-Pierre. J'ai voulu le rattraper, mais il m'est alors survenu force événements; et je n'ai plus eu de quoi poursuivre ma route. Et voilà : je m'en suis retourné.

On s'étonna qu'un homme aussi avisé eût fait une telle sottise. « Il est parti, il n'a pas atteint le but, il a pour rien dépensé son argent. » On s'étonnait et on riait.

Et Elysée finit par oublier tout cela. Il reprit ses occupations, coupa avec ses fils du bois

pour l'hiver, battit le blé avec les babas, couvrit le hangar et soigna ses ruches. Il se mit en mesure de livrer au voisin les dix essaims de jeunes abeilles. Sa « vieille » eût voulu lui cacher le compte des nouvelles abeilles; mais Elysée savait bien lesquelles étaient pleines, lesquelles ne l'étaient pas : et il donna à son voisin dix-sept essaims au lieu de dix.

Elysée régla toutes ses affaires, envoya ses fils travailler au-dehors et se mit lui même à tresser des lapti et à tailler des sabots pour la mauvaise saison.

VIII

Toute cette première journée qu'Elysée passa dans l'isba des gens malades, Efim attendit son compagnon. Il fit halte tout près du village, attendit, attendit, dormit un peu, se ré-

veilla, demeura assis encore un peu et ne vit rien venir. Il se fatiguait les yeux à regarder. Le soleil se couchait déjà derrière l'arbre, et Elysée ne paraissait pas.

— Peut-être a-t-il passé, pensait-il, et comme je dormais, il ne m'aura pas remarqué. Mais non, il ne pouvait pas ne pas me voir : on voit loin dans la steppe... Je vais revenir sur mes pas, pensait-il; mais nous pourrions nous manquer, ce serait pis... Je vais m'en aller en avant, nous nous rencontrerons à la première couchée.

Il arriva dans un village et pria le garde champêtre, s'il venait un petit vieillard de telle et telle manière, de l'amener dans l'isba où il était. Elysée ne vint pas à la couchée.

Efim s'en alla plus loin, demandant à chacun s'il n'avait pas vu un petit vieillard tout chauve : personne ne l'avait vu. Efim continua seul son chemin.

— Nous nous rencontrerons, pensait-il, quelque part à Odessa ou sur le bateau.

Et il n'y songea plus.

En route il rencontra un pèlerin. Ce pèlerin, en robe de bure avec de longs cheveux, était allé au mont Athos, et faisait déjà pour la seconde fois le voyage de Jérusalem. Ils se rencontrèrent dans une auberge, lièrent conversation et firent route ensemble.

Ils arrivèrent sans encombre à Odessa. Là, ils attendirent le bateau pendant trois jours, en compagnie d'une multitude de pèlerins; il en venait de tous les côtés. De nouveau, Efim s'enquit d'Elysée, mais personne ne l'avait vu.

Le pèlerin apprit à Efim le moyen de faire la traversée sans bourse délier; mais Efim ne l'écouta point.

— Moi, dit-il, je préfère payer ma place. C'est pour cela que j'ai pris de l'argent.

Il donna quarante roubles pour l'aller et le

retour, et s'acheta du pain avec des harengs pour la route. Le bateau chargé, les fidèles embarqués, Efim monta à bord avec le pèlerin. On leva l'ancre et on partit. La journée fut bonne; mais, vers le soir, un grand vent se mit à souffler; la pluie tombait, les vagues balayaient, inondaient le bateau. Les babas pleuraient, les hommes s'affolaient; quelques passagers couraient çà et là en quête d'un abri. Efim sentit, lui aussi, que la peur lui venait; mais il n'en laissa rien voir, et se tint immobile à sa place, auprès des vieillards de Tanbov, toute la nuit et toute la journée du lendemain. Le troisième jour la mer s'apaisa; le cinquième on arriva devant Constantinople. Quelques-uns débarquèrent, et visitèrent l'église de Sainte-Sophie-la-Sage, où sont maintenant les Turcs. Efim ne descendit pas à terre. Après une escale de vingt-quatre heures, le bateau reprit la mer, toucha à Smyrne-la-

Ville, puis à Alexandrie, et atteignit sans accident Jaffa-la-Ville. C'est à Jaffa que tous les pèlerins devaient débarquer : il n'y a que soixante-dix verstes pour se rendre à pied de là à Jérusalem. Pendant le débarquement, les fidèles eurent un moment de peur. Le navire était haut; on jetait les passagers dans des barques, tout en bas, et, les barques oscillant, on risquait de tomber, non dedans, mais à coté. Deux se mouillèrent quelque peu. Mais, au bout du compte, tous débarquèrent sains et saufs.

On se mit en route aussitôt, et le quatrième jour on atteignit Jérusalem. Efim s'arrêta hors de la ville, à l'auberge russe, fit viser son passeport, dîna et s'en alla avec les pèlerins visiter les Lieux Saints. Au Saint-Sépulcre, on ne laissait pas encore entrer. Il se rendit d'abord à la messe, dans le monastère du Patriarche, pria, brûla des cierges, examina le

temple de la Résurrection, où se trouve le Saint-Sépulcre. Tant de bâtiments le masquent, qu'on ne le voit presque pas. La première journée, il ne put visiter que la cellule où Marie l'Égyptienne avait fait son salut. Il brûla des cierges et chanta la messe. Il voulut voir l'office du soir au Saint-Sépulcre; mais il arriva trop tard. Il alla visiter le monastère d'Abraham, y vit le jardin de Savek, où Abraham voulut sacrifier son fils à Dieu. Il vit ensuite l'endroit où le Christ apparut à Marie-Magdelaine, et l'église de Jacob, le frère du Seigneur. Le pèlerin lui montrait tout, et partout lui disait où et combien il fallait donner, où il fallait brûler des cierges. Ils s'en revinrent de nouveau à l'auberge.

Au moment de se coucher, le pèlerin se plaignit tout à coup en fouillant ses poches.

— On m'a volé, dit-il, mon porte-monnaie avec l'argent ; il y avait vingt-trois roubles,

disait-il, deux billets de dix roubles chacun, et trois roubles de monnaie. Il se plaignait, il se plaignait, le pèlerin, mais que faire? et il se coucha.

IX

Une fois au lit, Efim fut tenté d'une mauvaise pensée.

— On n'a point volé son argent au pèlerin, pensait-il; je crois qu'il n'en avait pas. Il ne donnait nulle part. Il me disait bien de donner, mais lui-même ne donnait rien. Il m'a même emprunté un rouble.

Ainsi pensait Efim. Puis il se fit des reproches :

— Pourquoi porter des jugements téméraires sur un homme? C'est un péché que je ne veux plus commettre.

Mais, dès qu'il s'assoupissait, il se rappelait de nouveau que le pèlerin regardait l'argent d'un certain air sournois, et combien il paraissait peu sincère en disant qu'on l'avait volé.

— Il n'avait pas d'argent sur lui : c'est une invention.

Le lendemain, levés de bonne heure, ils se rendirent à l'office du matin, dans le grand temple de la Résurrection, au Saint-Sépulcre. Le pèlerin ne lâchait pas Efim et le suivait partout.

Il y avait au temple quantité de pèlerins, et des Russes, et des Grecs, et des Turcs, et des Syriens, à ne pouvoir les dénombrer. Efim parvint avec la foule jusqu'à la Sainte-Porte, et passa à travers la garde turque, à l'endroit où le Christ fut descendu de la croix, où on l'oignit d'huile; là, brûlaient neuf grands chandeliers. Efim y déposa son cierge. Puis le pèlerin le mena à droite, en haut, par l'esca-

lier, sur le Golgotha, là où fut la croix. Efim y fit sa prière; puis on lui montra la fissure qui déchira la terre jusqu'à l'enfer. On lui montra ensuite l'endroit où furent cloués à la croix les mains et les pieds du Christ, puis le sépulcre d'Adam, dont les os furent humectés par le sang du Christ. Puis, ce fut la pierre où s'assit le Christ quand on mit sur Lui la couronne d'épines, et le poteau auquel on lia le Christ pour Le flageller, et les deux creux laissés dans le roc par les genoux du Christ. Efim eût vu d'autres choses encore, mais il se fit une poussée dans la foule : tous se hâtaient vers la Grotte du Saint-Sépulcre. A une messe non-orthodoxe un office orthodoxe allait succéder. Efim suivit la foule à la Grotte.

Il voulait se défaire du pèlerin, contre lequel il péchait toujours en pensée; mais l'autre s'attachait à lui, et le suivit à l'office de la Grotte du Saint-Sépulcre. Il eût voulu se mettre

plus près, mais ils étaient venus trop tard. La presse était si forte qu'on ne pouvait ni avancer ni reculer. Efim resta donc sur place, regardant devant lui et faisant ses prières. Par moments, il tâtait s'il avait encore son porte-monnaie. Et ses pensées se succédaient :

— Le pèlerin me trompe assurément... Si pourtant il ne m'avait pas trompé, si on lui avait en effet volé son porte-monnaie !... Mais alors, pourvu que pareille chose ne m'arrive pas aussi !

Efim, ainsi immobile et priant, jette devant lui ses regards vers la chapelle où se trouve le Saint-Sépulcre, devant lequel sont suspendues trente-six lampes. Il regarde par-dessus les têtes, et voici que juste au-dessous des lampes, en avant de la foule, il aperçoit, ô miracle ! un petit vieillard en caftan de bure, dont la tête, entièrement chauve, luisait comme celle d'Élysée Bodrov.

— Il ressemble à Élysée, pense-t-il, mais ce ne doit pas être lui. Il n'a pu être ici avant moi : l'autre bateau est parti huit jours avant nous, il est impossible qu'il ait pu me devancer ; quant à notre bateau, il n'y était point ; j'ai bien examiné tous les fidèles.

Comme il songeait ainsi, le petit vieillard priait et faisait trois saluts : le premier, devant lui, à Dieu ; les autres, aux fidèles des deux côtés. Quand le petit vieillard tourna la tête à droite, Efim le reconnut aussitôt.

— C'est bien lui, Bodrov ; voilà bien sa barbe noirâtre, frisée, et ses poils blancs sur les joues, et ses sourcils, et ses yeux, et son nez, et tout son visage enfin : c'est lui, c'est bien Élysée Bodrov.

Efim se réjouit fort d'avoir retrouvé son compagnon, et s'étonna qu'il eût pu arriver avant lui.

— Eh ! eh ! Bodrov, pensa-t-il, comment

a-t-il pu se glisser en avant des fidèles ? Il aura sans doute fait la connaissance de quelqu'un qui l'a mené là. Je le trouverai à la sortie, et m'en irai avec lui, après avoir planté là mon pèlerin. Peut-être saura-t-il me conduire, moi aussi, à la première place.

Et Efim regardait toujours pour ne point perdre Élysée de vue. L'office terminé, la foule s'ébranla. On se poussait pour aller s'agenouiller. La presse refoula Efim dans un coin.

De nouveau la peur le prit qu'on ne lui volât sa bourse. Il y porta la main, et chercha à se frayer un chemin pour gagner un endroit libre. Il se dégagea, il marcha, il chercha partout Élysée, et sortit du temple sans avoir pu le joindre. Après l'office, Efim courut d'auberge en auberge en quête d'Élysée : nulle part il ne le rencontra. Cette soirée-là le pèlerin ne vint pas non plus ; il avait disparu sans lui rendre son rouble. Efim resta seul.

Le lendemain, il retourna au Saint-Sépulcre, avec un vieillard de Tanbov venu sur le même bateau. Il voulut se porter en avant, mais il fut refoulé de nouveau et il resta près d'un pilier à prier. Il regarda devant lui comme la veille, et, comme la veille, sous les lampes, tout près du Saint-Sépulcre, se tenait Élysée, les mains étendues comme un prêtre à l'autel; et sa tête chauve luisait.

— Eh bien! pensa Efim, cette fois je saurai bien le joindre. Il se faufila jusqu'au premier rang : pas d'Elysée. Il avait dû sortir sans doute.

Le troisième jour, il se rendit encore à la messe, et il regarda encore. Et il aperçut, sur la place sainte, Élysée tout à fait en vue, les mains étendues, les yeux en haut, comme s'il contemplait quelque chose au-dessus de lui; et sa tête chauve luisait.

— Eh bien! pensa Efim, cette fois-ci je ne

le manquerai plus. Je me tiendrai à la porte de sortie et je le trouverai sûrement.

Il sortit et attendit, attendit. Toute la foule s'écoula : pas d'Élysée.

Efim passa de la sorte six semaines à Jérusalem, visitant les lieux consacrés, et Bethléem, et Béthanie et le Jourdain. Il fit mettre le sceau du Saint-Sépulcre sur une chemise neuve destinée à l'ensevelir ; il prit de l'eau du Jourdain dans un petit flacon, et de la terre, et des cierges dans le lieu saint. Quand il eut dépensé tout son argent, qu'il ne lui resta plus que l'argent du retour, Efim se mit en route pour revenir au logis.

Il gagna Jaffa-la-Ville, prit le bateau, arriva à Odessa et s'en alla à pied chez lui.

X

Efim revint par le même chemin. A mesure qu'il se rapprochait de sa maison, ses soucis le reprenaient : Comment vivait-on chez lui, sans lui ?

— En une année, pensait-il, il passe beaucoup d'eau sous le pont. Une maison, œuvre d'un siècle, un seul moment peut la détruire... Comment mon fils a-t-il mené les affaires? comment le printemps a-t-il commencé ? Comment le bétail a-t-il passé l'hiver? A-t-on terminé heureusement l'isba ?

Efim atteignit le lieu où, l'année dernière, il s'était séparé d'Élysée. Impossible de reconnaître les habitants du pays. Là où, l'autre an, ils étaient misérables, ils vivaient aujourd'hui à leur aise. Les récoltes avaient été excellentes,

et les paysans, oubliant leurs misères, s'étaient relevés. Le soir, Efim arriva au village où Élysée l'avait quitté. Il venait à peine d'y entrer, qu'une petite fille en chemise blanche sortit d'une isba et courut vers lui.

— Petit vieillard! petit vieillard! Viens chez nous!

Efim voulut passer outre, mais la fillette revint à la charge, le saisit par la manche et l'entraîna en riant vers l'isba.

La baba et le petit garçon parurent sur le seuil et l'invitèrent de la main.

— Viens, petit vieillard, viens souper et passer la nuit.

Efim se rendit à cette invitation.

— A propos, pensa-t-il, je m'informerai d'Élysée. Je crois que voilà justement l'isba où il est allé, l'an passé, demander à boire.

Efim entra. La baba le débarrassa de son sac, le mena se débarbouiller et le fit asseoir

à table. On lui donna du lait, des *vareniki*[1], de la kascha. Efim remercia les gens de l'isba, et les loua de leur hospitalité envers les pèlerins.

La baba hocha la tête.

— Comment ne leur ferions-nous pas bon accueil? dit-elle : c'est à un pèlerin que nous devons de vivre encore. Nous buvions, nous avions oublié Dieu, et Dieu nous punit, et nous attendions la mort. Oui, au printemps dernier, nous étions tous couchés, sans rien à manger, malades. Et nous serions morts si Dieu ne nous eût envoyé un petit vieillard comme toi. Il entra au milieu de la journée pour boire. En voyant notre état, il fut pris de pitié et resta avec nous. Il nous donna à boire, il nous donna à manger, nous remit sur pied, et nous acheta un cheval avec une charrette qu'il nous a laissés.

1. Gâteaux au fromage bouillis dans l'eau.

La vieille entra et interrompit le discours de la baba.

— Était-ce un homme? Était-ce un ange de Dieu? nous l'ignorons nous-mêmes. Il aimait tout le monde, plaignait tout le monde, et il partit sans le dire à personne. Nous ne savons même pas pour qui prier Dieu. Je le vois encore : je suis couchée, attendant la mort ; tout à coup je vois entrer un petit vieillard assez insignifiant, tout chauve, qui demande à boire. Croiriez-vous que j'ai pensé, moi, la pécheresse :

— Que nous veut-il, celui-là?

Mais lui, voici ce qu'il a fait. Aussitôt qu'il nous a vus, il a ôté son sac, l'a posé là, à cet endroit, et l'a dénoué.

La petite fille se mêla à la conversation.

— Non, grand'mère, dit-elle. C'est ici, d'abord, au milieu de la chambre, et puis sur le banc, qu'il a posé son sac.

Et ils discutaient, ils se rappelaient toutes

ses paroles, tous ses actes, où il s'asseyait, où il dormait, ce qu'il faisait, ce qu'il disait à l'un ou à l'autre.

A la tombée de la nuit, survint le moujik à cheval. Il se mit, lui aussi, à parler de la vie d'Élysée chez eux.

— S'il n'était pas venu chez nous, nous mourions avec nos péchés ; nous mourions dans le désespoir, en maudissant Dieu et le genre humain. Et c'est lui qui nous a remis sur pied, c'est grâce à lui que nous avons reconnu Dieu, et que nous avons eu foi en la bonté des hommes. Que le Christ le sauve ! Nous vivions auparavant comme des bêtes ; et il a fait de nous des hommes.

On fit manger, boire, coucher Efim, et on se coucha aussi.

Efim ne pouvait dormir, La pensée d'Élysée le hantait, tel qu'à Jérusalem il l'avait vu trois fois au premier rang.

— Voilà comment il m'aura devancé, pensait-il. Mes efforts ont-ils été bénis ? Je ne sais : mais les siens, Dieu les a bénis.

Le lendemain, les gens de l'isba laissèrent partir Efim, après l'avoir comblé de gâteaux pour la route, et s'en allèrent au travail. Et Efim poursuivit son chemin.

XI

Efim était absent de chez lui depuis une année, lorsqu'il y rentra.

Il arriva à son logis vers la soirée. Son fils ne s'y trouvait pas, il était au cabaret. Il en revint gris. Efim l'interrogea ; il eut bien vite vu que son fils n'avait pas fait son devoir. Il avait gaspillé son argent, et envoyé au diable toutes les affaires. Le père se répandit en re-

proches, mais le fils répondit d'un ton grossier :

— Tu aurais mieux fait, dit-il, de t'occuper toi-même de ta maison et de ne pas t'en aller en emportant encore avec toi tout l'argent. Et voilà qu'à présent tu me réprimandes !

Le vieux se fâcha et battit le fils.

Efim Tarassitch sortit pour aller chez le staroste faire viser son passeport : il passa devant la maison d'Élysée ; la « vieille » d'Élysée était sur le seuil : elle le salua.

— Bonjour, compère ! dit-elle. As-tu fait bon voyage ?

Efim s'arrêta.

— Grâce à Dieu, je suis arrivé à mon but. J'ai perdu ton vieillard, mais j'ai appris qu'il est retourné au logis.

Et la vieille se mit à raconter : elle aimait à bavarder.

— Il est retourné, dit-elle, notre nourricier,

il y a longtemps qu'il est retourné : c'était vers l'Assomption. Quelle joie quand Dieu nous l'a ramené! Nous nous ennuyions tant sans lui! Son travail n'est pas considérable, il n'est plus dans la force de l'âge ; mais c'est toujours lui la tête de la maison, et nous ne nous plaisons qu'avec lui. Et son garçon, qu'il était joyeux ! Sans lui, dit-il, la maison est comme un œil sans lumière. Nous nous ennuyons quand il n'est pas là. Que nous l'aimons, et que nous le choyons !

— Eh bien ! est-il maintenant au logis ?

— Oui, compère, il est aux ruches, à soigner ses abeilles. Le miel, dit-elle, abonde. Dieu a donné tant de forces aux abeilles que mon vieillard ne se rappelle pas en avoir vu autant. La bonté de Dieu ne se mesure pas à nos péchés... Viens, ami, il en sera bien aise.

Efim traversa le corridor et la cour et s'en fut trouver Élysée au rucher. Il y entra et vit

Élysée qui, vêtu d'un caftan gris, se tenait sous un petit bouleau, sans filet, sans gants, les mains étendues, les yeux en haut, sa tête chauve et luisante, tel qu'il lui était apparu à Jérusalem, auprès du Saint-Sépulcre ; au-dessus de lui, à travers le petit bouleau, le soleil se jouait, comme à Jérusalem la clarté des lampes, et autour de sa tête les abeilles dorées, volant sans le piquer, lui faisaient une couronne. Efim s'arrêta. La « vieille » d'Élysée appela son mari :

— Notre compère, dit-elle, est là !

Élysée se retourna, poussa un cri de joie, et alla au-devant de son compère, en retirant avec précaution les abeilles de sa barbe.

— Bonjour, compère ! bonjour, cher ami ! as-tu fait bon voyage ?

— Oh ! j'ai usé toutes mes jambes. Je t'ai apporté de l'eau de Jourdain-le-Fleuve. Viens

chez moi la prendre. Mais je ne sais si Dieu a béni mes efforts...

— Eh bien ! que Dieu soit loué ! que le Christ te sauve !

— J'y ai été de mes jambes, dit Efim après un moment de silence, mais je ne sais si j'y ai été de mon âme. Peut-être est-ce plutôt quelqu'un autre....

— C'est l'affaire de Dieu, compère ! C'est l'affaire de Dieu !

— J'ai visité aussi en revenant l'isba où tu es entré...

Élysée, effrayé, lui coupa la parole :

— C'est l'affaire de Dieu, compère, c'est l'affaire de Dieu !... Viens-tu chez nous boire un peu de miel ?

Et Élysée, désireux de détourner la conversation, parla des affaires du ménage.

Efim poussa un soupir. Il s'abstint de rappeler à Élysée les gens de l'isba, et ce qu'il

avait vu à Jérusalem. Et il comprit que Dieu ne nous donne ici-bas qu'une seule mission : — l'amour et les bonnes œuvres.

CE QUI FAIT VIVRE LES HOMMES

I

Un cordonnier vivait dans un village avec sa femme et ses enfants. Il demeurait chez un moujik, car il ne possédait ni maison, ni champ, et gagnait à peine de quoi nourrir les siens. Le pain était cher, le travail mal rétribué; ce qu'il gagnait, il le mangeait, et il n'avait pour lui et sa femme qu'une seule *chouba* [1]; encore s'en allait-elle en loques. Voilà déjà la deuxième année que le cordonnier

1. Fourrure de mouton.

cherchait de quoi s'acheter quelques peaux de mouton pour se faire une chouba neuve.

Vers l'automne, il avait ramassé quelque argent; et trois roubles en papier se trouvaient dans le coffre de la baba. On leur devait aussi cinq roubles et vingt kopeks dans le village voisin. Un matin, le cordonnier résolut d'aller acheter les peaux de mouton. Il endossa la jaquette en nankin ouaté de la baba, mit par-dessus un caftan de drap, plaça les trois roubles dans sa poche, prit son bâton et partit après avoir déjeuné.

— Je toucherai les cinq roubles du moujik, pensait-il, j'y ajouterai mes trois, et j'achèterai des peaux pour une chouba.

Arrivé au village, il se rendit chez le moujik. Il n'était pas là : la baba promit d'envoyer son mari avec l'argent dans la semaine, mais elle ne donna rien.

Chez un autre, on lui jura qu'on n'avait

rien pour le payer; on ne lui donna que vingt kopeks pour un ressemelage. Le cordonnier croyait pouvoir acheter les peaux à crédit; mais le marchand ne voulut pas lui faire crédit.

— Apporte-moi l'argent, dit-il, et alors tu choisiras les marchandises que tu voudras; car nous savons combien il est malaisé de nous faire payer.

Le cordonnier ne fit pas d'affaires; il ne reçut, avec les vingt kopeks pour un ressemelage, qu'une vieille paire de *valenki*[1] qu'on lui donna à raccommoder.

Il s'en alla, fort triste, au cabaret, boire ses vingts kopeks, puis se remit en route sans les peaux. Le matin, il avait eu froid tout le long du chemin, mais, après avoir bu, il avait chaud, et sans chouba. Le voilà qui trotte, qui frappe de son bâton le sol glacé; il s'égaie, il fait tournoyer les valenki; il se disait :

1. Bottes en feutre pour l'hiver.

— J'ai chaud sans chouba, car j'ai bu un peu; le vin court dans mon ventre; à quoi bon une chouba toute neuve? Je m'en vais, oubliant ma misère, voilà l'homme, voilà comme je suis; qu'est-ce que cela me fait? Je puis bien vivre sans chouba, toute ma vie je m'en passerai. Mais il y a une chose : la baba sera affligée ! et vrai, il y a de quoi. On travaille pour eux, ils vous font courir, peiner, suer, ces moujiks. « Attends un peu ! tu ne m'apportes pas d'argent, je te tire ma révérence; vrai Dieu ! Je t'envoie promener... » Quelles sont ces manières de payer par des vingt kopeks ! Que peut-on faire avec vingt kopeks? On les boit au cabaret, voilà tout. Alors ils vous disent : « La misère ! » — « Ta misère, à toi ! Et la mienne donc ! Tu as une maison, du bétail, et tout, et moi, je n'ai que moi. Tu manges le pain qui vient dans ton champ, et moi j'achète le mien; coûte que coûte, j'ai

besoin de trois roubles par semaine; quand je reviens chez moi, le pain est mangé; encore un rouble et demi à dépenser... Donne-moi donc mon dû! »

Le cordonnier arrive ainsi près de la chapelle, au tournant de la route, et il voit derrière la chapelle quelque chose de blanc. Le jour tombait; le cordonnier distingue mal :

— Qu'est-ce qu'il y a là? Il n'y avait pas de pierre blanche ici. Est-ce une vache? Non, cela ne ressemble pas à une vache. Du côté de la tête, on dirait un homme; mais pourquoi est-il blanc ? et pourquoi y aurait-il un homme?

Sémen s'approche, il voit plus clair. Quel miracle! C'est bien un homme; vivant ou mort? Il est assis, il est tout nu; appuyé contre le mur de la chapelle, il ne remue pas. Le cordonnier prend peur, il pense :

— On a tué quelqu'un, on l'a dépouillé et

jeté là : si je m'approche seulement, je ne verrai plus la fin de mes ennuis.

Il passe, contourne la chapelle et ne peut plus voir l'homme. Au bout de quelques instants, il se retourne et voit que l'homme s'est écarté du mur, qu'il remue, et semble le regarder fixement. Plus effrayé que jamais, le cordonnier se signe et se demande s'il doit revenir sur ses pas ou se sauver.

— Si je vais auprès de lui, pense Sémen; il peut m'arriver malheur. Qui sait quel homme c'est ? Sa présence ici me paraît suspecte ; il va me sauter à la gorge et je ne m'en tirerai peut-être pas. S'il ne m'étouffe pas, j'aurai peut-être du mal avec lui : que faire avec un homme tout nu ? Je ne peux cependant pas me déshabiller pour l'habiller, lui donner mon unique vêtement ! Que Dieu me sauve d'ici !

Et il pressa le pas. Tout à coup il s'arrêta sur la route :

— Que fais-tu, Sémen, se dit-il, que fais-tu? Un homme se meurt dans la peine, et toi, tu prends peur, tu te sauves. Serais-tu devenu un richard? Craindrais-tu d'être dépouillé de tes trésors? Aie! Sémen, ce n'est pas bien!

II

Aussitôt Sémen retourna vers la chapelle et marcha droit à l'homme.

Une fois près de lui, il se mit à l'examiner. L'homme était jeune et robuste; aucune trace de violence ou de coups sur son corps nu, mais il était transi de froid et avait l'air épouvanté. Assis contre le mur, il ne regardait pas Sémen; comme épuisé, il ne pouvait soulever ses paupières.

Sémen se pencha vers lui, et l'homme se ranima soudain, ouvrit les yeux, tourna la tête

et le regarda. Le cordonnier n'eut pas plus tôt vu ce regard, qu'il se mit à aimer l'homme. Il laissa tomber ses valenki, détacha sa ceinture, ôta son caftan.

— Voyons, dit-il, pas de parole inutile. Habille-toi ; vite, voyons.

Il prit le malheureux dans ses bras, le souleva, le mit sur pied et regarda son corps si fin, si blanc, et son doux visage.

Sémen lui mit son caftan sur les épaules, mais l'homme ne pouvait pas passer les manches. Sémen les lui passa, ferma le caftan, lui attacha la ceinture, ôta sa casquette déchirée et voulut en coiffer l'homme, mais il se sentit froid à la tête, et il pensa :

— Je suis chauve de toute la tête, tandis que lui a de long cheveux bouclés.

Il remit sa casquette :

— Il vaut mieux, se dit-il, lui mettre des bottes.

Et, s'agenouillant devant l'homme, Sémen lui chaussa les valenki; puis, le mettant debout, il lui parla :

— Te voilà, frère ! Voyons, remue un peu, réchauffe-toi ; nous n'avons plus rien à faire ici, que d'autres s'en mêlent ; nous pouvons nous en aller.

Mais l'inconnu restait debout, sans parler, tout en regardant Sémen avec douceur : il ne pouvait articuler un seul mot.

— Eh bien ! pourquoi ne parles-tu pas? Nous ne pouvons pourtant pas hiverner ici, il faut rentrer. Voilà mon bâton, appuie-toi dessus, si tu n'as pas de forces; détalons, marche !

Et l'homme marcha, et ne resta pas en arrière.

Ils vont ensemble et Sémen dit :

— D'où es-tu?

— Je ne suis pas d'ici.

— Je connais les gens d'ici; comment es-tu tombé là, derrière la chapelle ?

— Je ne peux pas le dire.

— T'aurait-on fait du mal.

— Non, personne ne m'a maltraité ; Dieu m'a puni.

— Il est entendu que tout est de Dieu, mais enfin on vient toujours de quelque part. Où allais-tu ?

— N'importe où, cela m'est indifférent.

Sémen s'étonne. Cet homme n'a pas la figure d'un mauvais plaisant, sa voix est douce, mais il ne dit rien de lui-même. Sémen songe qu'il y a bien des choses inexplicables et il dit à l'homme :

— Eh bien! viens chez moi, tu te réchaufferas un peu dans ma maison.

Sémen marche, l'autre ne reste pas en arrière, il marche à côté de lui. Le vent s'est levé et transperce la chemise de Sémen. Le vin cuvé,

il se dégrise et commence à geler; il trotte en soufflant et pense :

— Me voilà bien ! En voilà une chouba! Je pars pour acheter une chouba, je n'ai plus même un caftan en rentrant, et je ramène encore un homme nu. Matréna ne m'en félicitera pas.

Matréna, c'est la baba. En pensant à elle, Sémen prend de l'ennui. Mais en regardant l'homme, il se rappelle le regard que celui-ci lui a jeté derrière la chapelle, et, de joie, tout son cœur tressaute dans sa poitrine.

III

La femme de Sémen a fini son ménage de bonne heure; elle a fendu du bois, apporté de l'eau, nourri les enfants, mangé; puis elle s'est mise à songer. Elle songe au pain. Faut-il cuire aujourd'hui ou demain ? Il reste une grosse miche dans l'armoire : si Sémen a dîné au village, s'il ne soupe pas ce soir, il restera assez de pain pour demain. Elle tourne et retourne sa miche.

— Je ne cuirai pas aujourd'hui, il n'y a plus beaucoup de farine; nous allons traîner jusqu'à vendredi.

Ayant serré le pain, Matréna s'assied près de la table pour rapiécer la chemise de son mari; elle coud et elle pense à Sémen, qui est allé acheter des peaux de mouton.

— Pourvu que le marchand ne l'ait pas trompé, il est si simple, mon homme; il ne trompera jamais personne, lui, et un enfant lui en ferait accroire... Huit roubles, c'est de l'argent; on peut acheter une bonne chouba, pas de première qualité, mais enfin une chouba tout de même. L'hiver dernier était si rude, sans chouba; impossible d'aller laver à la rivière sans fourrure; et le voilà parti, ayant mis ma jaquette ouatée. Puis-je quitter le logis, ainsi dévêtue?.. Quel temps il y met! Il devrait être là. Ne s'est il pas arrêté au cabaret, « mon faucon ? »

A peine a-t-elle pensé à Sémen qu'elle entend son pas sur le perron. Matréna laisse son ouvrage et va dans le vestibule. Elle voit entrer deux hommes, Sémen et un autre moujik, nu-tête, chaussé de valenki.

A l'haleine, Matréna s'aperçut tout de suite que Sémen avait bu.

— J'en étais sûre, se dit-elle.

En le voyant sans caftan, les mains vides, silencieux, intimidé, le cœur manqua à la pauvre baba.

— Il a bu l'argent, il est allé au cabaret avec quelque vaurien, et il l'amène ici. C'est complet.

Les laissant pénétrer dans l'isba, Matréna suivit en silence.

Elle aperçut un homme jeune, maigre, pâle, vêtu de leur caftan, sans chemise sous le caftan, sans bonnet. Une fois entré, il resta sans mouvement, et les yeux baissés. Et Matréna pensa :

— C'est un mauvais garnement, il a peur.

Elle alla vers le poêle, boudeuse et maussade, attendant les événements.

Sémen ôta sa casquette, et s'assit sur le banc, comme un bon garçon.

— Eh bien ! dit-il, Matréna, nous donneras-tu à souper ? Je suis à jeun.

Sans se retourner, Matréna grommela entre ses dents. Elle s'arrêta près du poêle, et, sans bouger, regarda tantôt l'un, tantôt l'autre en hochant la tête.

Sémen voit bien que la baba est furieuse, mais qu'y faire ? Sans avoir l'air de rien, il prend la main de l'étranger :

— Assieds-toi, frère, dit-il, soupons.

L'autre s'assied en silence.

— Eh bien ! femme, n'as-tu pas cuit ce soir ?

La colère prend Matréna.

— J'ai cuit, mais pas pour toi ; tu as bu jusqu'à ton bon sens.... Il va chercher une chouba neuve, et revient sans caftan ; et il amène encore avec lui un vagabond tout nu. Je n'ai pas de souper pour vous autres ivrognes.

— Assez, Matréna, pas besoin de remuer la langue pour ne rien dire de bon. Tu ferais

mieux de me demander d'abord quel est cet homme.

— Commence par dire où tu as perdu l'argent, interrompit la baba.

Sémen porta la main à sa poche et en retira les trois roubles :

— Voilà l'argent. Trofimov n'a pas payé; il a promis pour demain.

La colère reprend Matréna de plus belle. Pas de chouba, le dernier caftan mis sur le dos d'un vagabond tout nu, que, pour comble, il a amené avec lui ! Elle prend l'argent et va le cacher en disant :

— Je n'ai pas de souper ; on ne peut pas nourrir tous les ivrognes nus.

— Hé ! Matréna, tiens ta langue, prête l'oreille à ce qu'on va te dire !

— Moi ! écouter les sottises d'un imbécile qui a bu ! Que j'avais raison de me faire prier pour t'épouser ! Ma mère m'avait donné de la

toile, tu l'as bue; tu vas acheter une chouba, et tu l'as bue.

Sémen essaye en vain d'expliquer qu'il n'a bu que pour vingt kopeks, il veut lui dire comment il a trouvé l'homme; Matréna ne lui laisse pas placer un mot, elle en dit deux à la fois; même ce qui s'est passé il y a dix ans, elle le lui jette à la tête. Elle parle, elle parle, Matréna, et puis elle saisit Sémen par sa manche.

— Rends-moi ma jaquette, je n'ai que celle-là et tu me l'as prise; tu l'as sur ton dos, chien embroussaillé ! Que le Malin t'emporte !

Sémen veut ôter la jaquette, la femme tire, les coutures partent. Enfin Matréna ressaisit sa jaquette, se la jette sur la tête, et se dirige vers la porte pour s'en aller, mais soudain elle s'arrête, prise de rage; elle voudrait se dégonfler sur quelqu'un, et savoir qui est cet homme.

IV

Debout sur le seuil, Matréna dit :

— Si c'était un brave homme, il ne serait pas tout nu, il aurait au moins une chemise. Si tu avais fait chose qui vaille, tu m'aurais dit d'où tu ramenais cet élégant.

— Mais je me tue à te le dire : je passais près de la chapelle, je trouve ce garçon à moitié gelé, tout nu; nous ne sommes plus au temps chaud, tant s'en faut. C'est Dieu qui m'a conduit vers lui : il aurait péri cette nuit. Que faire? Je l'ai pris, je l'ai vêtu, je l'ai amené chez moi. Apaise-toi, Matréna, c'est un péché. On doit mourir un jour.

Matréna ouvrit la bouche pour riposter. Soudain, elle jeta les yeux sur l'étranger et se tut. Assis sur le banc, il se tenait immobile.

Sa poitrine se soulevait, il étouffait, les mains croisées sur ses genoux, la tête baissée, les yeux clos, comme oppressé. Matréna se taisait; Sémen lui dit doucement.

— Matréna, n'as-tu plus Dieu dans ton cœur?

En entendant ces paroles, la baba considéra l'étranger qui levait les yeux sur elle, et son cœur se fondit. Quittant le seuil, elle alla vers le poêle pour préparer le repas, posa l'écuelle sur la table, apporta le dernier pain et le *kvass* [1].

— Allons! mange, dit-elle.

Sémen poussa l'homme vers la table.

— Approche, jeune homme.

Il coupa du pain, le trempa et se mit à manger.

Matréna s'assit au coin de la table, y posa ses coudes, et, le menton sur ses mains, re-

1. Cidre.

garda l'étranger. Et une grande pitié la prit ; elle se mit à aimer ce malheureux. Aussitôt l'étranger devint plus gai, et, relevant la tête, regarda la pauvre femme avec un sourire. Le souper fini, la baba rangea la vaisselle et dit :

— D'où viens-tu?

— Je ne suis pas d'ici.

— Comment es-tu tombé là ?

— Je ne puis le dire.

— Qui t'a dépouillé?

— Dieu m'a châtié.

— Et c'est ainsi, tout nu, que tu restais?

— C'est ainsi, tout nu, que je restais. Je gelais, Sémen m'a vu, a eu pitié; il m'a mis son caftan, m'a dit de le suivre. Toi, tu as eu compassion de ma misère, tu m'as fait manger et boire : que Dieu vous bénisse!

Matréna se leva, ouvrit son coffre en retira la vieille chemise de Sémen qu'elle avait rapiécée pour le lendemain, prit une paire de

vieilles braies et, les donnant à l'étranger, elle lui dit doucement :

— Prends, je vois que tu n'as même pas de chemise, habille-toi; couche-toi où tu voudras, sur le banc ou sur le poêle.

L'étranger ôta le caftan, mit la chemise et les braies et s'étendit sur le banc. Matréna souffla la chandelle, ramassa le caftan et grimpa sur le poêle à côté de Sémen. Elle se couvrit d'un bout du caftan et se coucha; mais elle ne put dormir : l'étranger la préoccupait, et puis elle songea qu'on avait mangé tout ce qui restait de pain, qu'on en manquerait le lendemain, et que la chemise et les braies de Sémen étaient données; elle se sentait triste et inquiète. Mais en se rappelant le sourire de l'étranger, elle eut un tressaillement de joie. Longtemps Matréna ne put dormir. Sémen ne dormait pas non plus, et tirait le caftan de son côté.

— Sémen !

— Hé !

— Le pain est tout mangé, je n'ai pas cuit aujourd'hui. Que ferai-je demain ? Dois-je demander à notre commère Mélania de m'en prêter demain ?

— Nous vivrons. Nous aurons de quoi manger.

Un silence.

— Cet homme a l'air bon, pourquoi ne dit-il rien sur lui-même ?

— Sans doute que c'est défendu.

— Sémen !

— Quoi !

— Nous donnons, et personne ne nous donne.

Sémen ne sut que répondre.

— Assez causé, fit-il en se retournant.

Et ils s'endormirent.

V

Sémen s'éveilla de bonne heure : les enfants dormaient encore ; la baba était sortie pour demander du pain à sa voisine : seul, l'étranger était assis sur le banc, les yeux en l'air ; son visage était plus serein que la veille.

Et Sémen dit :

— Eh bien ! ma chère tête, le ventre demande du pain et le corps des vêtements. Il faut se suffire, se nourrir. Sais-tu travailler ?

— Je ne sais rien.

Sémen ouvrit de grands yeux et dit :

— On apprend ce que l'on veut, quand la bonne volonté ne manque pas.

— Tout le monde travaille, je ferai comme les autres.

— Comment t'appelles-tu ?

— Mikhaïl.

— Eh bien ! Mikhaïl, tu ne veux rien dire sur toi, c'est ton affaire ; mais il faut manger ; si tu fais ce que je te dirai, je te nourrirai.

— Que Dieu te sauve ! Enseigne-moi, montre-moi ce que j'ignore.

Sémen prit du chanvre et se mit à tordre le fil.

— Ce n'est pas malin, regarde.

Mikhaïl regarde, prend le chanvre à son tour, tord le fil, et aussitôt Sémen lui apprend à tailler, à coudre, à pousser l'alène, à mettre les semelles, à piquer les coutures. Dès la troisième journée, quelque travail qu'on lui montrât, Mikhaïl comprenait de suite ; il travaillait si proprement qu'on eût pu croire qu'il avait fait des bottes pendant cent ans. Il ne perdait pas une minute, mangeait peu ; l'ouvrage achevé, il restait dans son coin, les yeux en haut, en silence : parlant peu, ne

riant jamais, ne sortant jamais ; et on ne le vit sourire qu'une seule fois, le premier soir, quand la baba lui avait servi à souper.

VI

Jour par jour, semaine par semaine, une année se passa. Mikhaïl continuait à vivre et travailler chez Sémen. L'ouvrier devint célèbre : nul ne faisait des bottes aussi propres, aussi solides que Mikhaïl, l'ouvrier de Sémen. On le connaissait à vingt lieues à la ronde et Sémen commença à s'enrichir.

Un jour d'hiver, le patron et son ouvrier travaillaient ensemble, lorsqu'un *vozok* [1], attelé de trois beaux chevaux, dont les grelots sonnaient joyeusement, s'arrêta à la porte de

1. Voiture à trois chevaux.

l'isba. Un valet sauta du siège, ouvrit la portière : un barine. enveloppé d'un chouba, descendit du vozok et monta les marches du petit perron. Matréna ouvrit la porte toute grande. Le barine se baissa, entra dans l'isba, et se redressa : sa tête touchait presque au plafond, et il remplissait, à lui seul, tout un coin de la chambre. Sémen salua le barine avec étonnement. Jamais il n'avait vu des hommes pareils. Sémen était trapu, Mikhaïl fluet ; Matréna semblait une vieille bûche séchée. Cet homme paraissait venir d'un autre monde ; sa face rouge et pleine, son cou de taureau lui donnaient l'air d'être bâti en airain.

Après avoir soufflé avec force, le barine jeta sa fourrure, s'assit sur le banc, et dit :

— Lequel de vous est le patron cordonnier ?

Sémen s'avança :

— C'est moi, Votre Honneur, dit-il.

Le barine appela son valet.

— Fedka, apporte-moi le cuir.

Le domestique accourut avec un paquet qu'il posa sur la table.

— Défais ce paquet.

L'autre obéit.

Le barine montra le cuir à Sémen.

— Tu vois bien ce cuir, cordonnier ?

— Oui, Votre Honneur.

— Comprends-tu quelle marchandise c'est ?

Sémen tâte le cuir et dit :

— La marchandise est de première qualité.

— C'est cela, elle est bonne, imbécile ; tu n'as encore jamais vu pareille marchandise : c'est du cuir d'Allemagne, entends-tu ? Il vaut vingt roubles, ce cuir.

Sémen, intimidé, répond :

— Où pourrions-nous voir tout cela, nous autres ?

— C'est cela ; peux-tu me faire des bottes avec ce cuir ?

— Certainement, Votre Honneur.

Le barine s'écria :

— Certainement ! Comprends bien pour qui tu vas travailler, et avec quelle marchandise ; fais-moi des bottes qui puissent durer un an, que je puisse les porter un an sans les tourner ni les déchirer. Si tu peux le faire, prends et taille ce cuir, sinon refuse. Je te le dis d'avance : si les bottes se déchirent avant un an, je te fourre en prison ; si elles me servent un an, tu auras dix roubles.

Sémen, effrayé, hésite, ne sait que dire. Il regarde Mikhaïl, le pousse du coude et lui demande ce qu'il doit répondre : faut-il accepter ?

Mikhaïl fait signe que oui, et Sémen accepte, s'engageant à livrer des bottes qui ne tourneraient, ne se déchireraient pas jusqu'au bout de l'année.

Le barine appelle le valet, tend son pied et dit :

— Eh bien! prends la mesure.

Le pied du barine est si gros qu'il faut tailler une seconde feuille de papier, quoique la première soit déjà fort grande. Sémen prend la mesure de la semelle, du cou-de-pied, et se met à mesurer le mollet; mais le papier n'en peut faire le tour : le mollet est gros comme une poutre. Tandis que Sémen prenait mesure, le barine dévisageait tout le monde. Il aperçut Mikhaïl.

— Eh! qui est celui-là? dit-il.

— Mais c'est mon ouvrier, celui qui fera les bottes, dit Sémen.

— Attention! qu'elles me servent un an.

Sémen lève les yeux sur Mikhaïl, et s'aperçoit qu'il ne regarde même pas le barine, il regarde au-dessus, au-delà du barine, comme s'il voyait quelque chose. Il regardait, il regardait, Mikhaïl; tout à coup il sourit avec sérénité.

— Pourquoi ris-tu, imbécile? dit le barine. Veille plutôt à ce que mes bottes soient prêtes à temps.

Mikhaïl répondit :

— Vos bottes seront prêtes au moment voulu.

— Je l'entends bien ainsi, s'écria le barine en remettant sa chouba.

Il se dirigea vers la porte; mais, ayant oublié de se baisser, il se heurta le front contre la solive. Ce furent des cris, une colère, puis, se redressant, il se frotta la tête et remonta dans son vozok.

Une fois le barine parti, Sémen dit :

— En voilà un qui est fort comme une pierre à fusil; il a rompu la solive, et il s'en moque.

Et Matréna dit :

— Avec la vie qu'il mène, comment ne serait-il pas un bel homme? Coulé en airain, la mort même ne le prendra pas de sitôt.

VII

Sémen s'adressa à Mikhaïl :

— Nous avons accepté cette commande; qu'elle ne nous cause aucun ennui. Le cuir est cher, le barine est violent, pourvu que nous ne nous trompions pas! Tu as de meilleurs yeux, ta main est plus sûre; voici les mesures, taille-moi ce cuir, je ferai ta besogne en attendant.

Mikhaïl obéit, il prit le cuir, le déroula et se mit à tailler. Matréna le regardait faire; habituée au métier, elle s'étonna de voir Mikhaïl couper le cuir autrement que pour des bottes. Elle voulut parler, mais elle pensait :

— Je n'aurai sans doute pas compris quel genre de bottes il faut au barine; Mikhaïl sait

mieux que moi ce qu'il fait; moi, je ne m'en mêle pas.

Mikhaïl fait une paire de chaussures qu'il coud à la manière des sandaliers. Matréna s'en étonne; mais elle ne veut pas s'en mêler, et Mikhaïl continue à coudre. Le moment de dîner est venu. Sémen se lève et voit que Mikhaïl a fait avec le cuir des sandales au lieu de bottes, lui qui ne s'est jamais trompé en rien. Sémen pousse un : Ah!

— La marchandise est perdue; que vais-je dire au barine? Où trouver une pareille marchandise?

Et il dit à Mikhaïl :

— Qu'as-tu fait? mon ami, tu m'as perdu. Le barine m'a commandé des bottes, et toi, qu'as-tu fait?

Au même instant, on frappe un grand coup à la porte. On regarde par la fenêtre, on voit le domestique du barine qui attache son che-

val à l'anneau de la porte. Sémen lui ouvre; le domestique est essoufflé.

— Bonsoir, patron.

— Bonsoir, que nous veux-tu?

— La *barinia* [1] m'envoie pour chercher les bottes.

— Les bottes?

— Oui, le barine n'a plus besoin de bottes; il n'en portera plus. La barinia vous souhaite de vivre longtemps [2].

— Comment!

— Il n'est pas même rentré vivant, il est mort dans le vozok. Nous arrivons, j'ouvre, je le vois couché au fond, tout raide; c'est à grand'peine qu'on a pu le retirer. La barinia m'a envoyé chez vous, en disant :

— Va dire au cordonnier de faire des sandales pour un mort au lieu des bottes que le

1. Femme de barine, seigneur.
2. Locution populaire, pour annoncer la mort de quelqu'un.

barine est venu commander en laissant du cuir. Qu'il se presse, attends, et rapporte avec toi les sandales.

Mikhaïl prit les sandales et ce qui restait du cuir, roula le tout proprement et remit le paquet au valet qui attendait :

— Adieu, la compagnie! que l'heure vous soit propice!

VIII

Un an, deux ans se passent, et enfin voilà la sixième année que Mikhaïl demeure chez Sémen. Les choses suivent toujours le même train; il ne sort jamais, ne parle guère et n'a souri que deux fois, la première, lorsque la baba lui donna à manger, la seconde, à la visite du barine. Sémen ne saurait trop se

louer de son ouvrier, il ne lui demande plus d'où il vient ; il ne craint qu'une seule chose, le départ de Mikhaïl.

Un jour, ils étaient tous ensemble, les enfants jouaient et grimpaient sur les bancs, près des fenêtres, Matréna chauffait les fers à repasser, Sémen poussait l'alène, Mikhaïl achevait un talon. Un des enfants vint s'appuyer sur l'épaule de Mikhaïl, qui était près de la fenêtre, et lui dit :

— Regarde, oncle Mikhaïl, voilà une marchande avec deux petites filles ; elles se dirigent, je crois, de notre côté. L'une des petites est boiteuse.

A ces mots de l'enfant, Mikhaïl jette l'ouvrage et regarde au dehors. Sémen s'étonne : jamais Mikhaïl n'a regardé au dehors, et le voilà collé à la vitre. Sémen regarde à son tour à travers la fenêtre. Il voit en effet une femme proprement mise qui conduit deux fil-

lettes, enveloppées de petites pelisses, avec des fichus en laine sur la tête. Les enfants se ressemblent, impossible de les distinguer l'une de l'autre, mais l'une d'elles boite et traîne la jambe.

La femme s'arrête à la porte, tire le verrou et entre dans l'isba, en poussant les enfants devant elle.

— Bonjour, mes maîtres.

— Soyez la bienvenue, que désirez-vous?

La femme s'asseoit, les fillettes se serrent contre elle timidement.

— Il me faut des souliers pour mes petites.

— Nous n'avons jamais rien fait d'aussi petit, mais on fait ce que l'on veut, nous essayerons. On peut les faire à rebords, on peut les faire avec doublure de toile; comment les voulez-vous? Mikhaïl, mon ouvrier, est très habile.

Sémen se retourne et voit Mikhaïl qui dévore des yeux les petites filles.

Sémen s'étonne de plus en plus. Il est vrai que les petites sont jolies, potelées, des joues roses, des yeux noirs ; les petites pelisses et les fichus sont gentils, mais il ne peut pas comprendre pourquoi Mikhaïl les considère avec tant d'intérêt, comme s'il les connaissait déjà. Sémen cause avec la femme, prend mesure.

La femme place la petite boiteuse sur ses genoux, en disant :

— Prends deux mesures de celle-ci ; tu feras un soulier pour le pied bot et trois pour l'autre pied ; leurs pieds sont les mêmes, elles sont jumelles.

Après avoir pris mesure, Sémen dit, en montrant la boiteuse :

— Pourquoi est-elle estropiée ? Est-elle née ainsi ?

— Non, sa mère l'a estropiée.

Matréna se mêle à la conversation, curieuse de savoir :

— Qui es-tu ? dit-elle à la femme, qui sont ces petites ? N'es-tu pas leur mère ?

— Je ne suis ni leur mère, ni leur parente, ma bonne, ce sont mes filles adoptives.

— Elles ne sont pas de ton sang, et comme tu les choies !

— Comment ne pas les chérir ? je les ai nourries de mon lait toutes les deux. J'ai eu un enfant aussi, que Dieu m'a repris ; je ne le choyais pas autant que celles-ci.

— A qui sont-elles ?

IX

Matréna se mit à bavarder avec la femme qui leur fit ce récit.

— Il y a six ans qu'elles sont orphelines ; le père fut enterré un mardi, la mère mourut le vendredi. Orphelines de père avant de naître ; la mère ne survécut pas même un jour à leur naissance. Je vivais alors au village avec mon mari ; nous étions voisins, porte à porte. Le père était tout seul à travailler dans les bois, un arbre lui tomba dessus, l'écrasa ; il perdait ses entrailles, si bien que, de retour au logis, il rendit son âme à Dieu. Sa femme accoucha trois jours après de ces deux petites ; pauvre, solitaire, elle n'eut personne autour d'elle, ni sage-femme ni servante. Elle accoucha seule. J'allais le matin pour la voir ; j'entre et je la vois, la pauvre, toute froide déjà. En mourant, elle était retombée sur la petite et lui avait estropié le pied. Les gens s'assemblèrent, on leva, on ensevelit la morte, on lui fit un cercueil et on la mit en terre. Les voisins sont tous de braves gens ; les petites restaient seules, où

les mettre ? J'étais alors la seule nourrice du village, j'allaitais mon premier-né depuis huit semaines ; je les pris pour quelque temps chez moi.

Les moujiks se réunirent, on causa, on se demanda ce qu'on ferait d'elles, et voici ce qu'ils me dirent : « Maria, garde-les chez toi en attendant, ces petites, nourris-les de ton lait, et donne-nous du temps pour nous mettre d'accord. » J'avais déjà donné à téter à l'une, mais je n'avais rien donné à l'autre, à la pauvre estropiée ; je ne pensais pas qu'elle pût vivre ; et puis je me fis des reproches ; elle geignait, elle me fit pitié. Pourquoi cette petite âme d'ange doit-elle souffrir ? Je la fis téter et je les allaitai tous les trois, le mien et les orphelines. J'étais jeune et forte, je mangeais bien, j'eus du lait en abondance, le Seigneur me combla. Je faisais téter deux des enfants, et le troisième attendait ; l'un des

deux allaité, je prenais le troisième; et Dieu me fit la grâce de les élever. Le mien mourut deux ans après, et Dieu ne me donna plus d'enfants. Cependant nous avons acquis du bien, nous vivons maintenant au moulin, chez un marchand. Nous avons de bons gages, la vie est facile, mais je n'ai pas d'enfants. Que ferais-je si je n'avais ces fillettes? Je serais seule. Comment ne pas les aimer, les choyer? Elles sont la joie de mes yeux, la cire de mon cierge [1].

La femme pressa les enfants sur son cœur, embrassa la boiteuse et essuya ses yeux remplis de larmes.

« On vit sans père ni mère, on ne vit pas sans Dieu, » dit le proverbe.

Ainsi parlèrent-ils, et la femme allait s'en aller. Comme les patrons la reconduisaient, ils se retournèrent vers Mikhaïl, et lui restait les

1. Terme d'affection. — Locution populaire.

mains croisées sur ses genoux, les yeux en haut, et il souriait.

X

Sémen s'approcha de lui et lui dit :

— Que fais-tu, Mikhaïl ?

Mikhaïl se leva, serra l'ouvrage, ôta son tablier, salua le patron et la patronne et leur dit :

— Pardonnez-moi, patron ; Dieu m'a fait grâce, faites-moi grâce aussi.

Et les patrons voient qu'une lumière émane de Mikhaïl. Sémen se lève, le salue et lui dit.

— Je vois, Mikhaïl, que tu n'es pas un homme comme les autres, et que je ne puis pas te garder ni t'interroger. Dis-moi seulement une chose : pourquoi étais-tu si sombre, si épouvanté quand je t'ai trouvé et amené chez moi ? Pour-

quoi es-tu devenu serein quand ma femme t'a offert à manger? Tu as souri alors, tu t'es rasséréné. Plus tard, quand le barine est venu commander des bottes, tu as encore souri et tu es devenu plus serein encore, et à présent, quand cette femme a amené les petites filles, tu as souri une troisième fois et tu as rayonné. Dis-moi, Mikhaïl, pourquoi une lumière émane de toi, et pourquoi tu as souri trois fois?

Et Mikhaïl répondit :

— Je rayonne, parce que j'étais puni ; Dieu m'avait châtié, et maintenant il m'a pardonné. Et j'ai souri trois fois parce que je devais apprendre trois paroles divines : et j'ai appris les paroles. J'ai appris la première parole quand ta femme a eu pitié de mon dénuement ; alors j'ai souri pour la première fois. J'ai souri pour la seconde fois lorsque le barine est venu dans ton isba, parce que la seconde parole m'a été révélée alors ; et à présent, en voyant les peti-

tes filles, j'ai appris la troisième parole divine et j'ai souri pour la troisième fois.

Et Sémen lui demanda :

— Dis-moi, Mikhaïl, pourquoi Dieu t'avait châtié, et quelles sont ces paroles, pour que je les sache aussi.

Et Mikhaïl répondit :

— Dieu m'a châtié pour ma désobéissance. J'étais un ange au ciel et j'ai désobéi. J'étais un des anges du ciel, le Seigneur m'envoya sur la terre pour chercher une âme, l'âme d'une femme. Je descendis sur la terre, et je vis une femme couchée, malade, qui venait de donner la vie à deux petites filles. Les enfants geignaient à côté de la mère, trop faible pour leur donner le sein. Quand elle me vit, elle comprit que Dieu demandait son âme ; elle pleura, supplia :

— Ange de Dieu, mon mari a été tué il y a trois jours par la chute d'un arbre dans la fo-

rêt; je n'ai ni mère, ni sœur, ni tante; mes orphelines n'ont que moi! Ne prends pas ma pauvre âme: laisse-moi élever mes enfants, que je les mette debout, des enfants ne peuvent pas vivre sans père ni mère.

J'obéis à la femme, je mis un enfant à son sein, et l'autre dans ses bras; je remontai au ciel et je vins devant Dieu et je lui dis:

— Je n'ai pu emporter l'âme de l'accouchée. Le père a été tué, elle a des jumelles, et elle m'a supplié de lui laisser le temps d'élever ses enfants, qui ne peuvent vivre sans père ni mère; je n'ai pas pu emporter cette âme.

Le Seigneur me répondit:

— Va, et rapporte-moi l'âme de cette mère, et tu connaîtras un jour trois paroles divines: tu apprendras *ce qu'il y a dans les hommes, ce qui n'est pas donné à l'homme*, et *ce qui fait vivre les hommes*. Quand tu auras appris ces trois paroles, tu reviendras au ciel.

Je retournai sur la terre, et j'emportai l'âme de la pauvre mère. Les enfants quittèrent le sein maternel, le cadavre retomba sur le côté gauche, écrasant le pied d'une des petites filles. Tandis que je m'élevai au-dessus du hameau, pour rapporter l'âme au Créateur, un tourbillon me saisit, mes ailes s'alourdirent; elles retombèrent; l'âme monta seule à Dieu, et je restai gisant à terre au bord du chemin.

XI

Et Sémen et Matréna comprirent alors qui ils avaient vêtu et nourri, qui avait vécu avec eux. Ils pleuraient de joie et d'émotion, et l'ange leur parla encore :

— Je restai seul sur le chemin, seul et nu. Je n'avais connu jusqu'alors aucune des misè-

res humaines, ni le froid, ni la faim. Je devins homme, j'eus faim, j'eus froid, et ne sus que devenir. Je vis une chapelle consacrée à l'Éternel, je voulus m'y réfugier; la porte était cadenassée. Ne pouvant entrer, je m'assis sur le seuil, cherchant à m'abriter contre la bise. Le soir vint, j'eus froid, j'eus faim, je souffrais, je tremblais, la douleur me prit tout entier. Soudain, j'entendis des pas sur la route, un homme venait portant des bottes; il parlait tout seul. Je vis pour la première fois la face mortelle de l'homme, depuis que j'étais devenu homme moi-même, et j'eus peur de cette face; je me détournai. Je l'entendais qui se parlait à lui-même :

— Comment nourrir ma femme et mes enfants? Comment, pendant l'hiver, abriter contre le froid nos membres engourdis?

Et je pensais :

— Je péris de froid et de faim, et voilà cet

homme qui passe, il ne pense qu'à ses besoins à lui, il ne saurait me secourir.

L'homme me vit, il fronça les sourcils, devint terrible et passa... Je désespérai. Soudain, je l'entendis revenir, je le regardai et je ne le reconnus plus : la mort avait été sur sa face, et à présent il était redevenu un vivant, et je vis l'image de Dieu sur ce visage. Il vint à moi, il me vêtit, il me prit par la main et m'amena chez lui. Sa femme était sur le seuil de l'isba, et elle parla; la femme était plus terrible que l'homme, le souffle de la mort sortait de ses lèvres, le souffle mortel de ses paroles me coupa la respiration, je défaillais ; elle voulut me renvoyer au froid, à l'agonie, à la mort, et je compris qu'elle mourrait elle-même en me chassant. Tout à coup son mari lui parla de Dieu. Aussitôt la femme se transforma; elle me fit manger, et comme elle me regardait, je levai aussi les yeux sur elle : la morte était

redevenue une vivante, et je reconnus Dieu sur son visage. Et je me souvins des paroles de Dieu : « *Tu connaîtras ce qu'il y a dans les hommes.* » J'appris ainsi qu'il y a dans les hommes l'amour. Heureux d'avoir la révélation d'une des paroles divines, je souris alors pour la première fois. Mais je ne pus apprendre tout à la fois ; je ne comprenais pas encore *ce qui n'est pas donné à l'homme*, et *ce qui fait vivre les hommes.*

Je vécus chez vous un an ; le barine vint commander des bottes, des bottes qui devaient durer un an sans tourner ni se déchirer. Je le regardai et je vis à côté de lui un de mes compagnons, l'ange de la mort ; personne ne le vit, hormis moi ; je le connaissais, je savais que le soleil ne serait pas encore couché quand l'âme du barine le quitterait, et je pensais :

— L'homme accumule pour un an, mais il

ne sait pas qu'il doit mourir avant la nuit.

Et je me rappelai la seconde parole de Dieu : « *Tu connaîtras ce qui n'est pas donné à l'homme.* »

Ce qu'il y a dans l'homme, je le connaissais déjà. — J'apprenais maintenant *ce qui n'est pas donné à l'homme :* Il n'est pas donné à l'homme de savoir ce qu'il faut à son corps; et je souris pour la seconde fois.

Mais j'ignorais encore, je ne comprenais pas *ce qui fait vivre les hommes*. Je vécus ainsi, attendant toujours la révélation du créateur, la dernière parole divine. La sixième année, la femme amena les jumelles, je les reconnus, et j'appris comment elles avaient survécu. J'appris tout alors et je pensai :

— La mère implorait pour ses enfants, et j'avais écouté la mère ; j'avais cru que ces orphelines étaient destinées à périr, et voilà

qu'une femme, une étrangère, les a nourries et recueillies.

Et quand cette femme pleura d'attendrissement en parlant de ces petites étrangères, qu'elle choyait, qu'elle plaignait, je vis en elle l'image divine de Dieu et je compris *ce qui fait vivre les hommes*. Je compris alors que Dieu m'avait révélé la dernière parole, qu'il m'accordait mon pardon ; et je souris pour la troisième fois.

XII

Et l'ange dépouilla son enveloppe terrestre et se revêtit de lumière; les yeux humains ne purent en supporter l'éclat; il éleva sa voix, qui sembla venir, non de lui, mais du ciel, et il dit :

— *Et je compris que l'homme ne vit pas*

de ses besoins à lui, mais qu'il vit par l'amour.

« Il n'était pas donné à la mère de savoir ce qui ferait vivre ses enfants ; il n'était pas donné au barine de savoir ce qu'il lui fallait ; il n'est donné à aucun homme de savoir s'il lui faudra ce soir des bottes pour lui vivant, ou des sandales pour lui mort.

« Je restai vivant quand j'étais homme, non que je prisse soin de moi-même, mais parce qu'il y eut de l'amour chez un passant et chez sa femme : ils eurent pitié de moi et m'aimèrent. Les orphelines vécurent, non qu'on eût songé à elles, mais parce qu'une femme avait l'amour dans son cœur. Les hommes vivent, non qu'ils songent à eux-mêmes, mais parce que l'amour est dans le cœur des hommes.

« Je savais auparavant que Dieu a donné la vie aux hommes, et a voulu qu'ils vivent.

Maintenant, j'ai compris que Dieu ne veut pas que l'homme vive seul, et c'est pourquoi il cache à chacun ce dont il a besoin. Il veut que chacun vive pour les autres, et c'est pourquoi il révèle à chacun ce qui est utile à la fois à lui-même et aux autres.

« Je compris alors que les hommes, qui croient vivre uniquement de leurs propres soucis, ne vivent en réalité que par l'amour seul. Celui qui est en l'amour est en Dieu, et Dieu vit en lui : car Dieu, c'est l'amour. »

Et l'ange chanta les louanges de Dieu ; sa voix fit trembler l'isba ; le toit s'ouvrit, une colonne de feu s'élança de la terre au ciel. Sémen, sa femme et ses enfants se prosternèrent sur le sol. L'ange ouvrit ses grandes ailes et remonta dans les cieux.

Quand Sémen revint à lui, l'isba avait repris son aspect, et personne ne s'y trouvait plus, hormis lui et les siens.

HISTOIRE VRAIE

> Dieu voit la vérité, mais il ne la dit pas tout de suite.

Dans la ville de Vladimir vivait un jeune marchand du nom d'Aksénov. Il possédait deux boutiques et une maison.

D'un extérieur avenant, Aksénov était blond, frisé, ami de la liesse et des refrains. Dans sa jeunesse, il buvait beaucoup, et quand il avait bu il faisait du tapage. Mais une fois marié, il ne but plus que bien rarement.

Un jour d'été, Aksénov décida de se rendre à la foire de Nijni-Novogorod. Comme il faisait ses adieux aux siens, sa femme lui dit :

— Ivan Dmitriévitch, ne t'en va pas aujourd'hui. J'ai fait un mauvais rêve sur toi.

Aksénov se mit à rire et dit :

— Tu as peur que je ne fasse quelque folie à la foire.

La femme répondit :

— Je ne sais pas au juste moi-même de quoi j'ai peur. Seulement j'ai fait un mauvais rêve. Je t'ai vu : tu venais de la ville, tu as ôté ton chapeau, et tout à coup j'ai vu ta tête toute blanche.

Aksénov se mit à rire de plus belle.

— Eh bien ! c'est un bon signe. Va, je ferai de bonnes affaires et t'apporterai de beaux cadeaux.

Il prit congé des siens et partit.

A mi-chemin, il rencontra un marchand de sa connaissance et s'arrêta avec lui pour la couchée. Ils prirent le thé ensemble et allèrent se coucher dans deux chambres contiguës.

Aksénov n'était pas un grand dormeur. Il se réveilla au milieu de la nuit, et, pour voyager plus à son aise pendant la fraîcheur, il réveilla le *yamschtschik*[1] et lui donna l'ordre d'atteler. Puis il entra dans l'isba toute noire, paya le patron et partit.

Après avoir fait une quarantaine de verstes, il s'arrêta de nouveau pour laisser manger les chevaux, se reposa lui-même dans l'auberge, sortit sur le perron vers l'heure du dîner et fit préparer le samovar. Il prit une guitare et se mit à jouer. Tout à coup arrive une troïka avec sa sonnette; un *tchinovnik*[2] en descend avec deux soldats, s'approche d'Aksénov et lui demande qui il est et d'où il vient. Aksénov s'exécute et l'invite à prendre le thé avec lui. Mais le tchinovnik continue à le presser de questions :

1. Postillon.
2. Fonctionnaire de l'Etat.

— Où a-t-il dormi la nuit dernière ? Était-il seul avec le marchand ? Pourquoi a-t-il quitté l'auberge si précipitamment ?

Aksénov, surpris de cet interrogatoire, raconta ce qui lui était arrivé; puis il dit :

— Pourquoi m'en demandez-vous si long ? Je ne suis ni un voleur ni un brigand. Je voyage pour mes affaires et on n'a pas à m'interroger.

Alors le tchinovnik appela les soldats et dit :

— Je suis l'*ispravnik* [1], et si je te questionne, c'est parce que le marchand avec lequel tu as passé la nuit dernière a été égorgé. Montre tes effets... Et vous autres, fouillez-le.

On entra dans l'isba, on prit sa malle avec son sac, on les ouvrit, on chercha partout. Soudain l'ispravnik sortit du sac un couteau et s'écria :

— A qui ce couteau ?

1. Commissaire de police.

Aksénov regarda, vit un couteau taché de sang; c'était de son sac qu'on l'avait retiré, et la terreur l'envahit.

— Et pourquoi ce sang sur le couteau ?

Aksénov voulut répondre, mais il ne pouvait articuler un seul mot.

— Moi... je ne sais pas... moi... un couteau... moi... il n'est pas à moi.

Alors l'ispravnik dit :

— On a trouvé ce matin le marchand égorgé dans son lit. Hors toi, personne n'a pu commettre le crime. L'isba était fermée en dedans, et, dans l'isba, personne que toi. Voilà, de plus, un couteau taché de sang qu'on a trouvé dans ton sac. D'ailleurs, ton crime se lit sur ton visage. Avoue tout de suite comment tu l'as tué, combien d'argent tu as volé.

Aksénov jure Dieu que ce n'est pas lui le coupable; qu'il n'a pas vu le marchand depuis qu'il a pris le thé avec lui, qu'il n'a que son

propre argent, 8.000 roubles, et que le couteau n'est pas à lui. Mais sa voix s'étranglait, son visage était devenu pâle et il tremblait de peur comme un coupable.

L'ispravnik ayant appelé les soldats, ordonna de le lier et de le placer dans la voiture. Lorsqu'on l'eut mis dans la voiture, les pieds garrottés, Aksénov se signa et pleura. On lui prit tous ses effets avec son argent, et on l'envoya à la prison de la ville voisine. On fit faire une enquête à Vladimir; tous les marchands et habitants déclarèrent qu'Aksénov, quoique ayant aimé dans sa jeunesse à boire et à s'amuser, était un honnête homme. Puis l'affaire se jugea; on l'accusait d'avoir tué le marchand de Riazan et de lui avoir volé 20.000 roubles.

La femme d'Aksénov était dans la désolation et ne savait que penser. Ses enfants étaient tout petits; l'un d'eux tétait encore. Elle les prit tous avec elle et se rendit dans la ville

où son mari était emprisonné. D'abord on lui refusa de voir son mari, puis, sur ses instances on le lui permit. En l'apercevant dans son costume de la prison, enchaîné, confondu avec des brigands, elle tomba par terre et ne put, de quelque temps, revenir à elle. Puis elle posa ses enfants auprès d'elle, s'assit à côté d'Aksénov, lui rendit compte des affaires du ménage et lui demanda le récit de tout ce qui lui était arrivé. Il lui raconta tout. Et elle dit :

— Comment faire à présent?

— Il faut aller supplier le tzar, répondit-il. Car cela ne se peut pas, que l'innocent soit puni.

Sa femme lui dit alors qu'elle avait adressé une supplique au tzar ; « mais elle ne lui aura pas été transmise, » dit-elle.

Aksénov ne répondit pas et resta accablé. Et sa femme lui dit :

— Il n'était pas vain, le rêve que je fis, t'en

souviens-tu, quand je te vis avec des cheveux blancs. Te voilà véritablement tout blanchi par le chagrin. Tu n'aurais pas dû partir alors.

Elle se mit à lui passer la main dans les cheveux, et dit :

— Vania[1], cher ami, dis la vérité à ta femme... N'est-ce pas toi qui l'as tué?

Et Aksénov dit :

— Et toi aussi, tu le penses !

Il cacha son visage dans ses mains et pleura.

Un soldat parut; il annonça à la femme et aux enfants qu'il était temps de se retirer. Aksénov dit pour la dernière fois adieu à sa famille.

Quand sa femme fut partie, il repassa dans son esprit la conversation qu'ils venaient d'avoir. En se rappelant que sa femme y croyait aussi,

1. Diminutif d'Ivan.

elle, et lui avait demandé si ce n'était pas lui qui avait tué le marchand, il se dit :

— Dieu seul connaît la vérité; c'est Lui qu'il faut implorer. Attendons sa miséricorde.

Et depuis ce moment, Aksénov cessa d'envoyer des suppliques, ferma son âme à l'espoir, et ne fit plus que prier Dieu.

Le jugement condamna Aksénov au knout et, ensuite, aux travaux forcés. C'est ce qui fut fait.

On le battit du knout et, quand les blessures se furent cicatrisées, on l'envoya avec d'autres forçats en Sibérie.

En Sibérie, aux travaux forcés, Aksénov resta vingt-six ans. Ses cheveux devinrent blancs comme de la neige, et sa longue barbe grise tomba droit. Toute sa gaîté disparut. Il se voûtait, commençait à se traîner, parlait peu, ne riait jamais et priait souvent Dieu.

En prison, Aksénov apprit à faire des bottes.

Avec l'argent ainsi gagné il acheta un Martyrologe, qu'il lisait lorsqu'il y avait de la lumière dans son cachot. Les jours de fête, il se rendait à la chapelle de la prison, lisait les Apôtres et chantait au chœur : il avait toujours sa jolie voix. Les autorités l'aimaient pour sa docilité ; ses compagnons l'avaient en grande estime et l'appelaient « grand-père » et « homme de Dieu ». Quand les prisonniers avaient quelque chose à demander, c'était toujours par Aksénov qu'ils faisaient présenter leur requête, et, quand les forçats se prenaient de querelle, c'était encore Aksénov qu'ils choisissaient comme arbitre.

De sa maison, personne n'écrivait à Aksénov, il ignorait si sa femme et ses enfants vivaient encore.

Un jour on amena au bagne de nouveaux forçats. Le soir, les anciens demandèrent aux nouveaux de quelles villes, de quels villages

ils venaient, et pour quelles causes. Aksénov s'était approché, lui aussi, et, la tête baissée, il écoutait ce qui se disait. L'un des nouveaux forçats était un vieillard d'une soixantaine d'années, d'une haute stature, à barbe grise et taillée. Il racontait les motifs de sa condamnation.

— C'est ainsi, mes frères, disait-il. On m'a envoyé ici pour rien. J'ai dételé un cheval d'un traîneau : on m'a saisi, en disant que je volais. Et moi j'ai dit : « Je ne voulais qu'aller plus vite ; vous voyez bien que j'ai lâché le cheval... D'ailleurs le yamschtschik est mon ami... Il n'y a donc pas délit. » — « Non, me dit-on, tu l'as volé. » Et ils ne savaient ni où ni quand j'avais volé. Certes, j'avais commis des méfaits qui auraient dû me conduire ici depuis longtemps. Mais on ne put jamais me prendre sur le fait. Et aujourd'hui, c'est contre toute loi que l'on me déporte ici. Mais attendons... J'ai

déjà été en Sibérie, mais je n'y suis pas resté longtemps...

— Et d'où viens-tu ? demanda l'un des forçats.

— Je suis de la ville de Vladimir. Je suis un *meschtschanine* [1] de cette localité. Je m'appelle Makar, et, du nom de mon père, Sémionovitch.

Aksénov leva la tête et demanda :

— Eh! Sémionovitch, n'as-tu pas entendu parler, à Vladimir-la-Ville, des marchands Aksénov? Vivent-ils encore?

— Comment donc! mais ce sont de riches marchands, quoique leur père soit en Sibérie... Il aura sans doute péché, comme nous autres.

Aksénov n'aimait pas à parler de son malheur. Il soupira et dit :

— C'est pour mes péchés que je suis au bagne depuis vingt-six ans.

1. Petit bourgeois, boutiquier.

Makar Sémionovitch demanda :

— Et pour quels péchés ?

— C'est que je le méritais, répondit simplement Aksénov.

Il ne voulut rien dire de plus. Mais les autres forçats, ses compagnons, racontèrent aux nouveaux pourquoi Aksénov se trouvait en Sibérie; comment, pendant le voyage, quelqu'un avait assassiné un marchand et placé dans les effets d'Aksénov un couteau taché de sang, et comment, à cause de cela, on l'avait injustement condamné.

En entendant cela, Makar Sémionovitch jeta un regard sur Aksenov, frappa ses genoux avec ses mains, et s'écria :

— Oh ! quel prodige ! Voilà un prodige ! Ah! tu as bien vieilli, petit grand-père !

On lui demanda pourquoi il s'étonnait ainsi, où il avait vu Aksénov : mais Makar ne répondit pas ; il dit seulement :

— Un prodige, frères, que le sort nous ait réunis ici.

Sur ces mots, Aksénov jugea que cet homme devait être l'assassin, et il lui dit :

— As-tu déjà entendu parler de cette affaire, Sémionovitch, ou bien m'as-tu déjà vu ailleurs qu'ici ?

— Comment donc ? J'en ai entendu parler : *la terre est pleine d'oreilles* [1]. Mais il y a déjà bien longtemps que cette affaire est arrivée, et, ce qu'on m'en a dit, je l'ai oublié, dit Makar Sémionovitch.

— Peut-être as-tu appris qui a tué le marchand ? interrogea Aksénov.

Makar se mit à rire et dit :

— Mais celui dans le sac duquel on a trouvé le couteau, c'est sans doute lui qui a tué. Si c'est quelqu'un qui a placé le couteau dans tes effets... pas surpris, pas voleur. Et d'ailleurs,

1. Locution proverbiale russe.

comment aurait-il pu placer le couteau dans ton sac ? Tu l'avais à ta tête ; tu aurais entendu.

En entendant ces paroles, Aksénov vit bien que c'était ce même homme qui avait tué le marchand. Il se leva et s'en alla. Toute cette nuit, Aksénov ne put dormir.

Il tomba dans un accablement profond. Il eut alors des rêves : tantôt, c'était sa femme qu'il voyait comme elle était en l'accompagnant lors de la dernière foire ; il la voyait, encore vivante, son visage, ses yeux ; il l'entendait parler et rire ; tantôt ses enfants lui apparaissaient comme ils étaient alors, tout petits, l'un enveloppé d'un manteau fourré, l'autre au sein. Et il se revoyait lui-même comme il était alors, gai, jeune, assis et jouant de la guitare sur le perron de l'auberge où il avait été arrêté, et il se rappelait la place infamante où on l'avait fouetté, et le bourreau, et la foule tout autour, et les fers, et les forçats, et ses vingt-six ans

de prison. Il songea à sa vieillesse; et un chagrin à se donner la mort envahit Aksénov.

— Et tout cela à cause de ce brigand! pensa-t-il.

Et il se sentit pris d'une telle colère contre Makar, qu'il voulait sur l'heure périr lui-même pourvu qu'il se vengeât. Il priait toute la nuit sans pouvoir se calmer. Dans la journée il ne s'approchait jamais de Makar Sémionovitch, et ne le regardait jamais.

Ainsi se passèrent quinze jours. Les nuits, Aksénov ne pouvait pas dormir, et il était en proie à un tel ennui, qu'il ne savait où se mettre. Une fois, pendant la nuit, comme il était à se promener dans la prison, il s'aperçut que derrière un des lits de planche il tombait de la terre. Il s'arrêta pour voir ce que c'était. Tout à coup Makar Sémionovitck sortit vivement de dessous le lit et regarda Aksénov avec une expression d'épouvante. Aksénov voulut

passer pour ne pas le voir, mais Makar le saisit par la main et lui raconta comment il creusait un trou dans le mur, comment tous les jours il emportait de la terre dans ses bottes pour la jeter dans la rue quand on les menait au travail. Et il ajouta :

— Seulement, garde le silence, vieillard. Je t'emmènerai avec moi ; si tu parles, on me fouettera jusqu'au bout, mais tu me le payeras : je te tuerai.

En apercevant celui qui l'avait perdu, Aksénov trembla de colère, il retira sa main et dit :

— Je n'ai pas envie de me sauver, et toi, tu n'as pas besoin de me tuer ; tu m'as tué déjà, il y a longtemps. Quant à te dénoncer ou non, c'est Dieu qui décidera.

Le lendemain, quand on mena les forçats au travail, les soldats remarquèrent que Makar vidait ses bottes de terre ; ils firent des recherches dans la prison et trouvèrent le trou. Le

chef arriva, et demanda qui avait creusé le trou. Tous niaient. Ceux qui savaient ne voulaient point trahir Makar, car ils n'ignoraient pas qu'il serait, pour cela, battu jusqu'à la « demi-mort ». Alors le chef s'adressa à Aksénov :

— Vieillard, dit-il, toi qui es un homme juste, dis-moi devant Dieu qui a fait cela!

Makar Sémionovitch demeurait impassible, il regardait le chef sans se détourner vers Aksénov. Quant à Aksénov, ses bras et ses lèvres tremblaient, il ne pouvait proférer une seule parole.

— Me taire! pensait-il; mais pourquoi lui pardonner, puisque c'est lui qui m'a perdu! Qu'il me paie ma torture. Parler... c'est vrai qu'on le fouettera jusqu'au bout... Et si ce n'est pas lui, s'il n'est pas l'assassin que je pense... Et puis, cela me soulagerait-il?

Le chef renouvela sa demande.

Aksénov regarda Makar Sémionovitch et dit :

— Je ne peux pas le dire, Votre Noblesse, Dieu ne me permet pas de le dire ; et je ne vous le dirai pas. Faites de moi ce qu'il vous plaira : vous êtes le maître.

Malgré tous les efforts du chef, Aksénov ne dit plus rien. Et ce fut ainsi qu'on ne put savoir qui avait creusé le trou.

La nuit suivante, comme Aksénov, étendu sur son lit de planche, allait s'assoupir, il entendit quelqu'un s'approcher de lui et se mettre à ses pieds. Il regarda dans l'obscurité et reconnut Makar. Aksénov lui dit :

— Qu'as-tu encore besoin de moi? Que fais-tu là ?

Makar Sémionovitch gardait le silence. Aksénov se leva et dit :

— Que veux-tu? Va-t-en, ou j'appelle le gardien.

Makar se pencha sur Aksénov, tout près de lui, et lui dit à voix basse :

— Ivan Dmitriévitch, pardonne-moi !

— Quoi ! que te pardonnerai-je ? fit Aksénov.

— C'est moi qui ai tué le marchand, et c'est moi qui ai placé le couteau dans ton sac. Je voulais te tuer aussi, mais à ce moment on a fait du bruit dans la cour, j'ai mis le couteau dans ton sac et je me suis sauvé par la fenêtre.

Aksénov gardait le silence et ne savait que dire.

Makar Sémionovitch se laissa glisser du lit, se prosterna jusqu'à terre et dit :

— Ivan Dmitriévitch, pardonne-moi, au nom de Dieu, pardonne-moi. Je vais déclarer que c'est moi qui ai tué le marchand, on te rendra la liberté et tu retourneras chez toi.

Et Aksénov dit :

— Cela t'est facile à dire. Mais moi, j'ai

trop longtemps souffert ici. Où irais-je à présent?... Ma femme est morte, mes enfants m'ont oublié. Je n'ai plus nulle part où aller.

Makar restait toujours prosterné. Il frappait de sa tête la terre en disant :

— Ivan Dmitriévitch, pardonne-moi. Quand on m'a battu du knout, cela me fut moins douloureux que de te voir ainsi.... Et tu as encore eu pitié de moi, tu ne m'as pas dénoncé. Pardonne-moi, au nom du Christ, pardonne au malfaiteur maudit.

Et il se remit à sangloter.

En entendant pleurer Makar Sémionovitch, Aksénov se mit à pleurer lui-même, et dit :

— Dieu te pardonnera! Peut-être suis-je cent fois pire que toi.

Et il sentit soudain une joie inonder son âme. Il cessa alors de regretter sa maison; il ne désirait plus de quitter sa prison, et ne songeait qu'à sa dernière heure.

Makar Sémionovitch n'écouta pas Aksénov, et se déclara le coupable. Lorsque arriva l'ordre de mettre en liberté Aksénov, Aksénov était déjà mort.

LE MOUJIK PAKHOM

Faut-il beaucoup de terre pour un homme ?

I

La sœur aînée est venue de la ville pour visiter la sœur cadette à la campagne. L'aînée est mariée à un marchand de la ville et la cadette à un moujik de la campagne. L'aînée se met à vanter son existence à la ville; elle raconte comme elle y vit largement, comme elle est proprement mise, comme elle habille bien ses enfants, comme elle mange et boit de bonnes choses, et comme elle va aux promenades, aux théâtres.

La cadette en est vexée, et se met à rabaisser la vie d'un marchand et à rehausser la sienne, celle d'une paysanne.

— Je ne changerais pas, dit-elle, ma condition pour la tienne ; quoique notre vie soit sombre, à nous autres, nous ne connaissons pas la crainte. Vous vivez plus proprement que nous, mais tantôt vous gagnez beaucoup, tantôt vous perdez tout. Et le proverbe dit : *la perte est au profit une grande sœur.* Il arrive qu'aujourd'hui tu es riche, et que demain tu tendras la main. Notre existence de moujiks est plus sûre. Chez le moujik, le ventre est mince, mais long ; nous ne serons jamais riches, mais nous aurons toujours à manger.

L'aînée se mit à dire :

— Oui, mais en vivant avec des cochons et des veaux ! Pas de belles manières, ni de confort, malgré tout le travail de ton mari : comme vous demeurez dans l'ordure, vous y mour-

rez aussi, et le même sort attend vos enfants.

— Eh bien ! dit la cadette, c'est le métier qui l'exige. Mais par cela même notre vie est stable, quand nous avons des terres. Nous ne nous inclinons devant personne, nous ne craignons personne. Et vous, à la ville, vous êtes exposés à la tentation. Aujourd'hui, c'est bien ; mais demain viendra le diable qui tentera ton mari ou par les cartes, ou par le vin, ou par les maîtresses, et tout ira au pire. Avec cela que ça n'arrive pas ?

Pakhom, le mari, assis sur le poêle, écoutait le bavardage des babas.

— C'est la vérité vraie, dit-il. Quand nous autres nous remuons la terre nourricière, depuis notre enfance, nous ne songeons guère à des futilités. Le seul malheur, c'est d'avoir trop peu de terre. Mais si j'avais de la terre à volonté, alors je n'aurais peur de personne, pas même du diable.

Les babas, après avoir pris le thé, causèrent encore toilette, rangèrent la vaisselle, puis elles allèrent se coucher.

Et le diable était assis derrière le poêle, écoutant tout. Il se réjouit de ce que la femme du paysan eût amené son mari à le braver. Ne s'est-il pas vanté que, s'il avait de la terre, le diable lui-même ne le prendrait pas ?

— C'est bien, pensait-il, à nous deux ! je te donnerai beaucoup de terre. C'est par la terre que je te prendrai.

II

A côté du moujik demeurait une petite *barinia*. Elle avait cent vingt déciatines[1] de terre. Elle était en bons termes avec les mou-

1. La déciatine vaut un peu plus d'un hectare (1 h. 092).

jiks et ne faisait de mal à personne, lorsqu'elle prit pour gérant un soldat retraité qui se mit à accabler les moujiks d'amendes.

Malgré toutes les précautions de Pakhom, tantôt c'est son cheval qui s'aventure dans l'avoine, tantôt c'est la vache qui pénètre dans le jardin, ou les veaux qui s'en vont dans la prairie : pour tout enfin, amende.

Pakhom payait et jurait, et frappait les siens. Et il eut beaucoup à souffrir du gérant pendant cet été. Ce fut avec plaisir qu'il vit revenir le temps de rentrer le bétail, quoiqu'il regrettât d'avoir à le nourrir : du moins il n'avait plus peur, il était plus tranquille.

Pendant l'hiver, le bruit courut que la barinia vendait sa terre, et que le dvornick de la grand'route voulait l'acheter.

Les moujiks en furent très affectés.

— Eh bien ! pensaient-ils, si la terre revient

au dvornick, il nous accablera d'amendes plus que la barinia.

Les moujiks — le *mir* [1] entier — se rendirent auprès de la barinia pour la prier de ne pas vendre au dvornick, mais à eux-mêmes. Ils promirent de payer plus cher. La barinia consentit. Alors les moujiks se concertèrent pour faire acheter la terre par le mir. On se réunit une fois, deux fois, et l'affaire n'avançait guère. Le diable les divisait : ils ne pouvaient s'entendre. Finalement, ils décidèrent d'acheter chacun sa part, dans la mesure de ses ressources. La barinia y consentit.

Pakhom apprit que son voisin avait acheté vingt déciatines chez la barinia, et qu'elle lui avait laissé la faculté de payer la moitié du prix par annuités. Pakhom en fut jaloux.

1. Association des chefs de famille, qui régit les affaires de la commune rurale.

— On achètera, pensait-il, toute la terre, et moi je resterai sans rien.

Il se consulta avec sa femme.

— Les gens achètent; il faut, dit-il, acheter aussi une dizaine de déciatines; autrement nous ne pourrions pas vivre : ce gérant nous a ruinés par ses amendes.

Il réfléchit au moyen de faire l'achat.

Il avait cent roubles d'économies. En vendant le poulain et une moitié des abeilles, en louant son fils comme garçon de ferme, il put réunir la moitié de la somme.

Pakhom ramassa l'argent, choisit une quinzaine de déciatines de terre avec un petit bois, et alla chez la barinia pour faire l'affaire. Il acheta les quinze déciatines, on topa, et il laissa un acompte. On se rendit à la ville pour dresser l'acte de vente : il donnait la moitié de la somme comptant; quant au reste, il s'en-

gageait à le payer en deux ans. Et Pakhom revint maître de la terre.

Il emprunta encore de l'argent à son beau-frère pour acheter des grains. Il ensemença la terre qu'il venait d'acquérir, et tout poussa bien. En une seule année, il paya sa dette à la barinia et au beau-frère. Et il devint ainsi, lui, Pakhom, un vrai *pomeschtchik* [1]. C'était sa terre qu'il labourait et ensemençait, c'était sur sa terre qu'il coupait le foin, sur sa terre qu'il élevait son bétail, c'étaient les pieux de sa terre qu'il taillait.

Quand Pakhom va labourer sa terre à lui, quand il vient voir pousser son blé et ses prairies, il est transporté de joie. Et l'herbe lui paraît tout autre, et les fleurs lui fleurissent tout autres. Il lui semblait jadis, quand il passait sur cette terre, qu'elle était ce qu'une terre

1. Seigneur, maître du sol.

doit être ; et à présent elle lui paraît tout autre.

III

Ainsi vivait Pakhom dans le bonheur. Tout allait bien. Mais voilà que les moujiks se mirent à faire de fréquentes irruptions dans les blés et les prairies de Pakhom. Il les priait de cesser, eux continuaient. Tantôt les bergers laissaient les vaches entrer dans les prairies, tantôt c'étaient les chevaux qui allaient dans les blés. Et Pakhom les en chassait et pardonnait, et ne voulait pas aller en justice.

Puis il se fâcha, et alla se plaindre au tribunal de baillage. Il savait bien que les moujiks agissaient ainsi, non par mauvaise intention, mais parce qu'ils étaient à l'étroit, et il pensait en lui-même :

— Je ne dois pourtant pas pardonner toujours, autrement on me mangerait tout. Il faut faire un exemple.

Il fit un premier exemple, il fit un second exemple en traduisant en justice un autre moujik. Les moujiks voisins se fâchèrent contre Pakhom. Ils se mirent cette fois à envoyer paître exprès sur sa terre. Une nuit, quelqu'un vint dans le petit bois et coupa une dizaine de tilleuls pour faire des tilles. Comme il traversait la forêt, Pakhom voit quelque chose de blanc, il s'approche et aperçoit par terre des tilleuls écorcés. Il ne restait plus en terre que les souches. S'il n'avait abattu que les arbres de la lisière, s'il en avait au moins épargné un seul ! Mais le brigand avait tout coupé !

Pakhom s'indigna.

— Ah ! pensait-il, si je savais qui a fait cela, je me vengerais !

Il cherche, il cherche à qui s'en prendre : ce ne peut être que Siomka [1]. Il va voir dans la cour de Sémen, mais il ne trouve rien. Il se dispute avec Sémen, et se persuade encore plus que c'est lui qui a fait le coup. Il le cite en justice, on appelle la cause devant le tribunal. On juge, on juge, et le moujik est acquitté, faute de preuve.

Pakhom n'en fut que plus irrité ; il se disputa avec le *starschina* [2] et avec le juge :

— Vous, disait-il, vous soutenez les voleurs. Si vous faisiez votre devoir, vous n'acquitteriez pas les voleurs.

Pakhom se fâcha ainsi avec ses voisins. On finit par le menacer du *coq rouge*. Pakhom pouvait alors vivre sur sa terre largement, mais mal vu des moujiks, il se sentait à l'étroit dans le mir.

1. Diminutif de Sémen.
2. Sorte de maire élu.

Et le bruit courut en ce moment que le peuple émigrait.

— Ah ! moi, pensa Pakhom, je n'ai pas besoin de quitter ma terre ; mais si quelques-uns des nôtres s'en allaient, nous aurions ici plus de place. Je prendrais leur terre pour moi, je l'ajouterais à ma terre et je vivrais mieux, car je me sens toujours trop à l'étroit ici.

Un jour que Pakhom était à la maison, un passant, un moujik, entre chez lui. On le laisse passer la nuit, on lui donne à manger, puis on lui demande où Dieu le conduit. Il répond, le moujik, qu'il vient d'en bas, de la Volga, qu'il y a travaillé. De parole en parole, le moujik raconte comment le peuple y a émigré. Les siens s'y sont établis, se sont inscrits à la commune, et on leur a distribué dix déciatines pour chaque âme.

— Et la terre y est telle que, lorsqu'on a semé du seigle, les épis y viennent si hauts

et si drus, qu'on ne voit plus les chevaux. Cinq poignées d'épis, et voilà une gerbe. Un moujik tout à fait pauvre, venu avec ses bras tout nus, laboure maintenant cinquante déciatines de froment. L'année dernière, il a vendu son froment seul cinq mille roubles.

Et Pakhom pensait, le cœur enflammé :

— Pourquoi alors demeurer ici à l'étroit, quand on peut bien vivre ailleurs ? Je vendrai terre et maison, et avec l'argent je bâtirai là-bas, et m'y établirai. Tandis qu'ici, à l'étroit, demeurer est un péché. Il faut seulement que j'aille me renseigner en personne.

Vers l'été, il se prépara et partit. Jusqu'à Samara, il descendit la Volga sur un bateau à vapeur ; puis il fit quatre cents verstes à pied. Il arriva au but. C'était bien cela.

Les moujiks y vivent à l'aise. La commune, très hospitalière, donne à chaque âme dix déciatines. Et qui vient avec de l'argent peut,

en sus de la terre concédée à temps, acheter de la terre à perpétuité, à raison de trois roubles la déciatine, et de la meilleure terre encore. On peut en acheter tant qu'on veut.

Pakhom s'enquit de tout cela, retourna chez lui vers l'automne, et se mit à vendre tous ses biens. Il vendit avantageusement sa terre, il vendit sa maison, il vendit son bétail, se fit rayer de la commune, attendit le printemps, et s'en alla avec sa famille vers le nouveau pays.

IV

Pakhom est arrivé dans le nouveau pays avec sa famille, il s'est inscrit dans un grand village. Il a payé à boire aux anciens, il s'est mis en règle. On a reçu Pakhom, on lui a concédé, pour cinq âmes, cinquante déciatines de

terre dans différents champs, sans compter le pâturage. Pakhom bâtit sa maison, il acquiert du bétail. Il possède maintenant, rien qu'en terres concédées, deux fois ce qu'il avait auparavant. Et sa terre est fertile. Sa vie, en comparaison de celle qu'il menait jadis, est dix fois plus belle : terres de labour et pâturage, il en a tant qu'il veut.

D'abord, pendant qu'il bâtissait et s'installait, tout lui paraissait beau ; mais, quand il eut vécu là quelque temps, il lui sembla être à l'étroit. Pakhom désirait, comme les autres, semer le froment blanc, le turc. Et de la terre à froment, il y en avait peu dans les concessions. On sème le froment dans la terre vierge, où pousse la stipe plumeuse, ou bien dans la terre en jachère. On la cultive un an ou deux, puis on la laisse de nouveau, jusqu'à ce que la stipe ait repoussé. De la terre meuble, tant que tu veux ; seulement, sur cette terre on ne

peut semer que le seigle, et il faut au froment de la terre forte. Et pour la terre forte, il y a beaucoup d'amateurs; il n'y en a pas pour tout le monde, et c'est matière à discussions. Les plus riches veulent la labourer eux-mêmes, et les plus pauvres, pour payer leurs contributions, la vendent aux marchands.

La première année, Pakhom sema du vieux froment sur sa concession, et il vint bien; mais il voulait semer beaucoup de froment, et il avait peu de terre. Et celle qu'il avait n'était pas bonne pour cela, il voulait avoir mieux. Il alla chez le marchand louer de la terre pour une année. Il sema davantage, tout poussa bien, mais c'était loin du village. Il y avait une quinzaine de verstes à faire pour s'y rendre.

Pakhom s'aperçut qu'en ce pays les marchands moujiks avaient des maisons de campagne, qu'ils s'enrichissaient.

Voilà comment je serais, pensait-il, si j'avais pu acheter de la terre à perpétuité, et bâtir des maisons de campagne. J'aurais tout cela sous la main.

Et il songeait aux moyens d'avoir de la terre à perpétuité.

Pakhom vécut ainsi cinq ans. Il louait la terre et semait du blé. Les années étaient bonnes, le blé venait bien, et il gagnait de l'argent. Il n'avait qu'à se laisser vivre; mais il était ennuyé de louer chaque année la terre; c'est trop de souci : où il y a une bonne terre, le moujik accourt et la prend. S'il n'arrivait pas à temps, il n'avait plus où semer. Ou bien, une autre fois, il s'arrangeait avec des marchands pour louer un champ chez des moujiks; déjà il l'avait labouré, quand les moujiks réclamèrent en justice et tout le travail fut perdu. S'il avait de la terre à lui, il ne s'inclinerait devant personne et tout irait bien.

Et Pakhom s'enquiert où l'on peut acheter de la terre à perpétuité. Et il trouve un moujik : le moujik avait cinq cents déciatines, il s'est ruiné, et vend bon marché. Pakhom s'abouche avec lui, il discute, discute, et ils s'entendent pour quinze cents roubles, dont moitié payable comptant, moitié à échéance. Ils étaient déjà tout à fait d'accord, lorsqu'un jour un passant, un marchand, s'arrêta chez Pakhom pour faire manger ses chevaux. On prit du thé, on causa, et le marchand raconta qu'il venait de chez les Baschkirs [1]. Là, disait-il, il avait acheté cinq mille déciatines de terre, et il n'avait payé que mille roubles.

Pakhom questionnait, le marchand répondait.

— Je n'ai eu pour cela, disait-il, qu'à amadouer les anciens. Je leur ai fait cadeau de

1. Nomades asiatiques, campés dans la steppe, au delà de l'Oural.

robes, de tapis pour une certaine quantité de roubles, d'une caisse de thé, et j'ai offert à boire à qui voulait. Et j'ai acheté à vingt kopeks la déciatine.

Il montrait l'acte de vente.

La terre, continuait-il, est située auprès d'une petite rivière, et partout pousse la stipe plumeuse.

Pakhom ne se lassait pas de demander des pourquoi et des comment...

— De la terre, disait le marchand, à n'en pouvoir faire le tour en marchant pendant un an. Tout est aux Baschkirs, et ces gens-là sont simples comme des moutons : on pourrait même l'avoir pour rien.

— Ah! pensa Pakhom, pourquoi acheter, pour mes mille roubles, cinq cents déciatines, et me mettre encore une dette sur le dos; tandis que je puis, pour mille roubles, en avoir Dieu sait combien?

V

Pakhom s'informa du chemin à prendre, et, dès qu'il eut reconduit le marchand, il se prépara à s'en aller aussi. Il laissa la maison à la garde de sa femme, et partit avec son domestique. Ils se rendirent d'abord à la ville, acheter une caisse de thé, des cadeaux, du vin, tout ce que le marchand lui avait dit.

Ils allaient, ils allaient. Ils avaient déjà fait cinq cents verstes. Le septième jour, ils arrivent à un campement de Baschkirs. Tout est comme a dit le marchand. Ils demeurent tous dans la steppe, près de la petite rivière, dans des *kibitki* [1] de laine. Ils ne cultivent pas, ils ne mangent pas de pain, mais ils promènent dans la steppe leurs chevaux et leur bétail.

1. Pluriel de *kibitka*, tente de nomades.

Derrière les kibitki sont attachés les poulains ; on leur amène leurs mères deux fois par jour; on trait les juments, de leur lait on fait le *koumiss*. Les babas battent le koumiss et en font du fromage. Les moujiks ne savent que boire du koumiss et du thé, manger du mouton et jouer de la flûte. Tous sont luisants de graisse, gais, et tout l'été en fête; ce peuple est tout à fait ignorant, il ne connaît pas le russe, mais il est très affable.

A la vue de Pakhom, les Baschkirs sortirent de leurs kibitki et entourèrent l'étranger. Ils avaient parmi eux un interprète, et Pakhom leur apprit qu'il venait pour avoir de la terre. Les Baschkirs lui firent fête, ils le prirent et l'emmenèrent dans une jolie kibitka. Ils l'installèrent sur des tapis, étendirent sur lui des coussins de plume, et l'engagèrent à boire du thé et du koumiss. On tua un mouton et on lui donna à manger.

Pakhom prit les cadeaux dans son *tarantass* [1], et les distribua aux Baschkirs. Il leur donna les cadeaux et leur partagea le thé. Les Baschkirs s'en réjouirent. Ils baragouinaient, baragouinaient entre eux; puis ils ordonnèrent à l'interprète de traduire.

— On m'ordonne de dire, fit l'interprète, qu'ils t'ont pris en affection, et que nous avons coutume de traiter un hôte de notre mieux, et de rendre cadeaux pour cadeaux. Tu nous as fait des présents, dis-nous maintenant ce qui te plaît; nous te le donnerons en échange.

— C'est votre terre, répondit Pakhom, qui me plaît par-dessus tout. Chez nous, nous sommes à l'étroit pour la terre, et la terre est épuisée, tandis qu'il y a chez vous beaucoup de terre, et de la bonne terre. Jamais je n'en ai encore vu de pareille.

L'interprète traduit. Les Baschkirs parlent,

1. Voiture de voyage.

parlent. Pakhom ne comprend pas ce qu'ils disent : il voit qu'ils sont gais, qu'ils crient quelque chose et rient. Puis ils se taisent, ils regardent Pakhom, et l'interprète dit :

— On m'ordonne de te dire que, pour ta générosité, on est content de te donner des terres autant que tu en veux. Montre seulement du doigt laquelle ; elle sera à toi.

Ils recommencèrent à parler, à discuter entre eux. Et Pakhom demanda : « De quoi parlent-ils ? » Et l'interprète répondit :

— Les uns disent qu'il faut en référer au starschina, car sans lui la chose n'est pas possible, et les autres disent qu'on peut se passer de lui.

VI

Comme les Baschkirs discutaient, tout à coup parut un homme en bonnet de peau

de renard. Tous se turent et se levèrent.

— C'est le starschina, dit l'interprète.

Pakhom prit aussitôt sa plus belle robe et la présenta au starschina, ainsi que cinq livres de thé. Le starschina accepta, et se mit à la première place. Aussitôt les Baschkirs lui soumirent l'affaire. Le starschina écoutait, écoutait. Il sourit et se mit à parler russe.

— Eh bien! dit-il, soit! Il y a beaucoup de terre : choisis où tu voudras.

— Comment donc prendre autant que je veux? pensait Pakhom. Il faut que ce soit régulier, car autrement on dirait : « C'est à toi! » et puis on le reprendra.

Et il dit au starschina :

— Je vous remercie de vos bonnes paroles. Vous avez beaucoup de terres, et moi, il ne m'en faut pas beaucoup. Il s'agit seulement de savoir quelle terre sera à moi. Il faut, d'une façon ou d'une autre, la délimiter, et régula-

riser la cession. Car nous sommes tous mortels. Vous, bonnes gens, vous la donnez, mais il peut arriver que vos enfants la reprennent.

Le starschina se mit à rire.

— Soit, dit-il. Nous ferons de manière que rien ne soit plus régulier.

Et Pakhom dit :

— Moi, j'ai ouï dire qu'il est venu chez vous un marchand. Vous lui avez donné aussi de la terre, vous lui avez passé un acte, eh bien! vous m'en passerez un aussi.

Le starschina comprit.

— Soit! dit-il; nous avons un *pissar*[1]. Nous irons à la ville dresser l'acte et y apposer tous les sceaux nécessaires.

— Et quel sera le prix? dit Pakhom.

— Notre prix est unique : mille roubles pour une journée.

1. Espèce de scribe.

Pakhom ne comprenait pas cette façon de compter par journées.

— Mais combien, dit-il, cela fera-t-il de déciatines ?

— Nous ne pouvons préciser. Mais nous vendons une journée de terre. Tout ce dont tu feras le tour en marchant pendant une journée, tout cela sera à toi. Et le prix de la journée est de mille roubles.

Pakhom s'étonna.

— Mais, dit-il, on peut dans une journée faire le tour de beaucoup de terre !

Le starschina se mit à rire.

— Tout sera à toi, mais à une condition. Si tu ne reviens pas en une journée à ton point de départ, ton argent est perdu.

— Et comment, dit Pakhom, jalonner partout où je passerai ?

— Nous nous mettrons à la place qui te plaira, tu choisiras. Nous y resterons ; et toi,

va, fais le tour. Nos garçons te suivront à cheval et, là où tu l'ordonneras, planteront des jalons. Puis, d'un jalon à l'autre, nous tracerons un sillon avec la charrue. Tu peux faire un tour aussi grand que tu voudras. Seulement, avant le coucher du soleil, sois revenu à ton point de départ. Tout ce que tu engloberas sera à toi.

Pakhom consentit. On décida de partir le lendemain, dès l'aube. On causa encore un peu, on but du koumiss, on mangea du mouton, on reprit du thé. On fit coucher Pakhom sur un matelas de plume, puis les Baschkirs se retirèrent après avoir promis de se réunir le lendemain, au point du jour, et de se rendre à l'endroit avant le lever du soleil.

VIII

Pakhom se met sur le matelas de plumes, mais il ne peut dormir. Il a toujours la terre en tête.

— Que de choses j'ai faites ici, pensait-il! Je vais me tailler une grande Palestine. Dans une journée, je ferai bien une cinquantaine de verstes : la journée, en cette saison, est longue comme une année. Cinquante verstes, cela fera une dizaine de mille de déciatines. Je n'aurai plus à m'incliner devant personne. Je me procurerai des bœufs pour deux charrues. Je veux louer des domestiques. Je cultiverai la partie qu'il me plaira, et sur le reste je laisserai paître le bétail.

Pakhom ne put s'endormir de la nuit. Avant

l'aube seulement il s'assoupit un peu. A peine assoupi, il fait un rêve.

Il se voit couché dans la même kibitka, il entend quelqu'un rire au dehors et s'esclafer. Voulant savoir qui rit ainsi, il se lève et sort de la kibitka ; et il voit le même starschina des Baschkirs assis devant la kibitka, se tenant le ventre des deux mains et riant à gorge déployée. Il s'approche et demande : « Pourquoi ris-tu ? » Et il voit que ce n'est plus le starschina baschkir, mais le marchand qui vint chez lui l'autre fois lui parler de la terre. Il demande aussitôt au marchand s'il est ici depuis longtemps : et ce n'était déjà plus le marchand, mais ce même moujik qui était venu le voir. Et Pakhom s'aperçoit que ce n'est déjà plus le moujik, mais le diable lui-même avec des cornes et des pieds fourchus, s'esclafant et regardant quelque chose. Et Pakhom pense : « Qu'est-ce qu'il regarde ? pourquoi rit-il ? »

Il va de ce côté pour voir, et il voit qu'un homme est couché pieds nus, en chemise et en caleçon, le nez en l'air et blanc comme un linge. Et il regarde, Pakhom, plus fixement quel est cet homme, et il voit que c'est lui-même.

Pakhom fait : Ah ! et se réveille.

Il se réveille et pense : « Il y a tant de rêves ! » Il se retourne et voit qu'il fait déjà clair.

— Il faut réveiller les autres et partir ! pensa-t-il.

Et Pakhom se leva, réveilla son domestique dans le tarantass, lui donna l'ordre d'atteler, et alla réveiller les Baschkirs.

Les Baschkirs se levèrent, s'assemblèrent, et le starschina vint aussi. Ils se mirent à boire du koumiss.

Ils offrirent du thé à Pakhom, mais lui ne voulait pas attendre.

— Puisqu'il faut partir, partons, disait-il; il est temps.

Les Baschkirs se réunirent, montèrent qui à cheval, qui en tarantass, et partirent. Pakhom s'installa avec son domestique dans son tarantass. On arriva dans la steppe. L'aurore se levait, on monta sur une petite colline — en baschkir *schikhan*. — Les baschkirs sortirent de leurs tarantass et se réunirent en un seul groupe. Le starschina s'approcha de Pakhom, et, lui montrant le pays de la main :

— Voilà, disait-il, tout est à nous, tout ce que ton œil aperçoit. Choisis la part qui te plaît le mieux.

Les yeux de Pakhom étincelèrent. Toute la terre était couverte de stipes plumeuses, unie comme la paume de la main, noire comme les graines de pavot, et, aux ravins, il y avait de l'herbe de différentes sortes, de l'herbe jusqu'à la poitrine.

Le starchina ôta son bonnet en peau de renard, et le mit sur le sommet de la colline.

— Voilà, dit-il, le repère. Ton domestique va rester ici. Dépose ton argent. Pars d'ici et reviens ici. Ce dont tu feras le tour t'appartiendra.

Pakhom sortit l'argent, le mit dans le bonnet, ôta son caftan et ne garda que sa *poddiovka* [1]. Il serra plus fortement sa ceinture, prit un petit sac avec du pain, attacha à sa ceinture une petite bouteille d'eau, redressa la tige de ses bottes, et se tint prêt à partir. Il réfléchissait, incertain de la direction à prendre ; mais partout c'était bien. Et il pensa :

— C'est bon partout : j'irai du côté où le soleil se lève.

Il se mit du côté du soleil, et attendit qu'il se levât. Et il pensait :

— Il ne faut pas perdre de temps ; avec la fraîcheur, la marche est plus facile.

1. Léger caftan en velours ou en peluche.

Les Baschkirs à cheval se tenaient prêts, eux aussi, à quitter le schikhan à la suite de Pakhom. Dès que le bord du soleil émergea, Pakhom partit et s'en alla dans la steppe. Les cavaliers le suivirent.

Pakhom marchait d'un pas égal, ni lent, ni rapide. Il fit une verste, et ordonna de poser un jalon. Il continua sa route. Quand il fut bien en train, il accéléra sa marche. Après avoir fait un bout de chemin, il ordonna de poser un autre jalon. Pakhom se retourna : on voyait bien le schikhan éclairé par le soleil et le monde qui s'y trouvait.

Pakhom estima qu'il avait fait déjà cinq verstes. Comme il s'était échauffé, il ôta sa poddiovka, puis renoua sa ceinture, et continua son chemin. Il fit encore cinq verstes. Il faisait chaud; il regarda le soleil : il était temps de déjeuner.

— Voilà déjà un quartier de la journée,

pensa-t-il, et il y en a quatre dans la journée ; il n'est pas encore temps de tourner. Je vais seulement ôter mes bottes.

Il s'assit, se déchaussa, et poursuivit son chemin. Il se sentait dispos, et il pensait :

— Je vais faire encore cinq verstes et alors je tournerai à gauche. L'endroit est trop bon. Plus je vais, meilleur cela est.

Il continua à marcher tout droit. Il se retourna et vit à peine la colline. Et les gens paraissaient noirs comme de petits insectes.

— Eh bien ! pensa Pakhom, il faut tourner maintenant de ce côté. J'en ai déjà pris assez.

Et il se sentait déjà tout en sueur, et il avait soif. Pakhom leva sa bouteille et but en marchant. Il ordonna de mettre encore un jalon et tourna à gauche. Il marcha, marcha ; l'herbe était haute et il faisait chaud. Pakhom commençait à se fatiguer. Il regarde le soleil, et il voit qu'il est juste le temps de dîner.

— Eh ! bien ! pense-t-il, il faut se reposer.

Pakhom s'arrête : il mange un peu de pain, mais ne s'assied pas.

— Quand on s'assied, pense-t-il, on se couche, puis on s'endort.

Il reste un moment sur place, respire et poursuit sa route.

Il marchait tout d'abord d'un pas leste, le dîner lui ayant rendu ses forces. Mais il faisait très chaud, et le sommeil le gagnait. Pakhom se sentait harassé.

— Mais, pensait-il, une heure à souffrir, un siècle à bien vivre.

Pakhom marcha encore de ce côté pendant une dizaine de verstes; il allait tourner à gauche, lorsqu'il aperçut une fraîche ravine.

— C'est dommage, pensa t-il, de la laisser en dehors ; il poussera ici du bon lin.

Et il continua à aller tout droit. Il engloba aussi la ravine, y planta un jalon et fit un

second crochet. Il se retourna vers le schikhan. Les gens s'y distinguaient à peine ; il devait en être éloigné d'une quinzaine de verstes.

— Mais, pensa-t-il, j'ai trop allongé les deux premiers côtés ; il faut que celui-ci soit plus court.

Il longea le troisième côté en hâtant le pas. Il regarda le soleil : il était déjà proche de son déclin. Pakhom n'avait fait que deux verstes sur le troisième côté, et le but se trouvait encore à une quinzaine de verstes.

— Mon domaine ne sera pas régulier, pensa-t-il, mais il faut aller droit au but. Il y a déjà assez de terre comme cela.

Et Pakhom alla droit vers le schikhan.

IX

Pakhom marche droit vers le schikhan et se sent bien las. Il marche, ses pieds lui font mal.

Il les a tout meurtris, et il se sent fléchir. Il voudrait se reposer, mais il ne le doit pas. Il ne pourrait pas atteindre le but avant le coucher. Le soleil ne l'attend pas. Il semble tomber comme si quelqu'un le poussait.

— Hélas ! pensa Pakhom, je me suis peut-être trompé : j'en ai trop englobé : que vais-je devenir si je n'atteins pas le but à temps ? Qu'il est encore loin et que je suis fatigué ! Pourvu que je n'aie pas perdu pour rien mon argent et ma peine ! Il faut faire l'impossible.

Pakhom se met à trotter. Il s'est écorché les pieds jusqu'au sang, mais il court toujours ; il court, il court, mais il est encore loin. Il jette sa poddiovka, ses bottes, sa bouteille, son bonnet.

— Ah ! pensait-il, j'ai été trop gourmand. J'ai perdu mon affaire. Je ne pourrai jamais arriver avant le coucher du soleil.

Et, de peur, la respiration lui manque. Il

court, Pakhom; la sueur colle sur sa peau chemise et caleçon; sa bouche est sèche. Sa poitrine se soulève comme un soufflet de forge; son cœur bat comme un marteau, et il ne sent plus ses pieds. Il fléchit. Pakhom ne pense plus maintenant à la terre, il ne songe qu'à ne pas mourir d'épuisement. Il a peur de mourir, mais il ne peut s'arrêter.

— J'ai déjà tant couru, pensait-il; si je m'arrête à présent, on me traitera de sot.

Il entend les Baschkirs siffler, crier : à ces cris, son cœur s'enflamme encore davantage.

Pakhom use à courir ses dernières forces, et le soleil semble se précipiter exprès. Et le but n'est plus bien loin. Pakhom voit déjà le monde sur la colline! on lui fait de la main signe de se presser. Il voit aussi le bonnet par terre, avec l'argent, il voit le starschina assis par terre, et se tenant le ventre à deux mains; et Pakhom se rappelle son rêve.

— Il y a beaucoup de terre, pense-t-il; Dieu me permettra-t-il d'y vivre? Oh! je me suis perdu moi-même.

Et il continue à courir. Il regarde le soleil; le soleil est rouge, agrandi, il s'approche de la terre; déjà son bord est caché. Comme Pakhom arrivait tout courant jusqu'à la colline, le soleil s'était couché.

Pakhom fait : Ah! Il pense que tout est perdu; mais il se rappelle que si lui, d'en bas, ne voit plus le soleil, l'astre n'est pas encore couché pour ceux qui sont au sommet de la colline. Il monte rapidement, il voit le bonnet. Le voilà! Il fait un faux pas, Pakhom, il tombe, et de sa main il atteint le bonnet.

— Ah! bravo! mon gaillard, s'écrie le starschina, tu as gagné beaucoup de terre.

Le domestique de Pakhom accourt et veut le soulever; mais il voit que le sang coule de sa bouche : il est mort. Et le starschina, s'ac-

croupissant, s'esclafe et se tient le ventre à deux mains.

... Il se redressa, le starschina, leva de terre une pioche et la jeta au domestique.

— Voilà, enterre-le.

Tous les Baschkirs se levèrent et se retirèrent.

Le domestique resta seul. Il creusa à Pakhom une fosse juste de la longueur des pieds à la tête : trois archines ; — et il l'enterra.

FEU QUI FLAMBE NE S'ÉTEINT PLUS

Il y avait à la campagne un paysan du nom d'Ivan Chtcherbakov. Il vivait heureux. Il avait encore toutes ses forces, et c'était le premier travailleur du village. De plus, il possédait trois fils qui l'aidaient, l'un marié, l'autre fiancé, le troisième, un adolescent, qui commençait déjà à labourer la terre.

La « vieille » d'Ivan était une baba entendue et bonne ménagère, et la bru se trouva être aussi douce que laborieuse. Il n'y avait dans la maison de bouche inutile que le père malade

(il était asthmatique et ne bougeait guère du poêle).

L'abondance régnait chez Ivan. On y voyait trois chevaux avec un poulain, une vache et son veau, quinze moutons. Les babas travaillaient dans leur chambre et cousaient elles-mêmes les chaussures et les habits des moujiks. La huche contenait plus de pain qu'il n'en fallait pour attendre la nouvelle fournée. Son avoine suffisait pour payer tous les impôts et subvenir à tous les besoins du ménage.

Ivan Chtcherbakov n'avait qu'à se laisser vivre ainsi avec ses enfants. Malheureusement, près de sa maison, se trouvait la maison de son voisin Gavrilo le boiteux, fils de Gordey Ivanov; la haine s'était mise entre eux.

Du temps que le vieux Gordey vivait encore, et que le père d'Ivan dirigeait son ménage, les moujiks entretenaient des relations de bon voisinage. Fallait-il aux babas un tamis ou un

baquet, aux hommes une roue de rechange, on l'envoyait chercher d'une maison à l'autre, et l'on se rendait mutuellement service, en bons voisins. Si un petit veau courait sur l'aire, on se contentait de le chasser en disant :

— Ne le laisse pas venir chez nous, car nos gerbes ne sont pas encore en meules.

Quant à le cacher ou l'enfermer dans l'aire ou le hangar, c'est ce qui n'était jamais arrivé.

C'était ainsi qu'il en allait au temps des vieux. Mais quand les jeunes leur succédèrent dans la conduite du ménage, tout autres devinrent leurs rapports.

Une futilité fut la cause de tout.

La poule de la bru d'Ivan commença à pondre de bonne heure; la jeune femme recueillait les œufs pour la semaine sainte. Elle trouvait tous les jours un œuf sous le hangar, dans un caisson de charrette. Il arriva que la

poule, effrayée sans doute par les enfants, vola par-dessus la haie chez le voisin et y pondit.

La jeune femme entendit coatcader sa poule et pensa :

— Je n'ai pas le temps en ce moment, il faut que j'arrange l'isba pour la fête. J'irai tout à l'heure et prendrai l'œuf.

Elle se rendit dans la soirée sous le hangar, vers le caisson de la charrette : pas d'œuf. Elle demanda à sa belle-mère, à son beau-frère, s'ils ne l'avaient pas pris.

— Non, dirent-ils, nous ne l'avons pas pris.

Et Taraska, le frère cadet, lui dit :

— Ta poule a pondu dans la cour du voisin; c'est là qu'elle a coatcadé, et c'est de là qu'elle est revenue.

La jeune femme regarda sa poule, et la vit à côté de son coq, les yeux à moitié clos, sur le point de s'endormir. Elle lui demanderait

bien où elle a pondu, mais la poule ne répondrait pas.

Et elle alla, la jeune femme, chez sa voisine. La vieille vint à sa rencontre.

— Que te faut-il ? ma fille.

— Mais voilà, dit-elle, ma petite grand'-mère ; ma poule a volé chez vous aujourd'hui. N'aurait-elle point pondu chez vous un œuf?

— Nous n'avons rien vu. Nous avons la nôtre; Dieu merci, elle pond depuis longtemps. Nous avons ramassé nos œufs ; ceux d'autrui, nous n'en avons que faire. Nous autres, ma fille, nous n'allons pas dans la cour des voisins pour ramasser des œufs.

La jeune femme se sentit offensée. Elle dit un mot de trop, la voisine deux, et les deux babas se prirent de bec. Cependant la femme d'Ivan, partie pour aller à l'eau, se mêlait à la dispute. Alors la femme de Gavrilo sortit aussi, et se mit à accabler sa voisine de reproches,

lui jetant à la tête et ce qui était arrivé et ce qui n'était pas arrivé. Et la querelle reprit de plus belle. Tous criaient en même temps, et s'efforçaient de dire deux paroles à la fois ; et autant de mots, autant d'injures.

— Et tu es ceci... Et tu es cela... Et tu es une voleuse... Et tu es une traînée... Et ton beau-père le vieillard, tu le fais crever de faim, et tu le laisses nu.

— Et toi, tu es une chipeuse... Tu m'as pris mon tamis, et l'as vendu. Tu as gardé chez vous la palanche ; rends-la moi.

On empoigne la palanche, on renverse l'eau, on fait voler les bonnets, on se crêpe le chignon.

Gavrilo, qui revenait des champs, prit la défense de sa baba. Ce que voyant, Ivan sortit avec son fils et se jeta dans la mêlée. Ivan était un robuste gaillard. Il bouscula tout le monde, et arracha à Gavrilo une poignée de

barbe. La foule accourut, et à grand'peine on sépara les combattants.

Ce fut de là que vint la brouille.

Gavrilo ramassa les poils de sa barbe, les mit dans du papier, et alla demander justice par devant le tribunal du bailliage.

—Moi, disait-il, je n'ai pas cultivé ma barbe pour que ce grêlé d'Ivan vienne me l'arracher.

Et sa femme racontait à qui voulait l'entendre qu'on allait juger Ivan et l'envoyer en Sibérie. Et leur haine s'envenima de plus en plus.

Dès la première heure, le vieux avait poussé à la conciliation; mais les jeunes ne l'écoutaient guère.

— C'est une sottise, leur disait-il, c'est une sottise que vous faites-là! D'une taupinière vous faites une montagne. Réfléchissez un moment; tout ce bruit pour un œuf! Les enfants ont ramassé un œuf? —Grand bien leur fasse! Dans un œuf, il n'y a pas grand'chose:

Dieu en a pour tout le monde... Et puis, la vieille a prononcé une mauvaise parole? — Corrige-la, apprends-lui à mieux parler... Vous vous êtes battus? — A qui cela n'arrive-t-il pas? Allons, faites la paix, et que tout soit dit. Si vous voulez vous entêter à vous faire du mal, c'est vous qui en pâtirez.

Mais les jeunes n'ont pas écouté le vieillard. Ce qu'il en disait, pensaient-ils, ce n'était point sagesse, mais radotage de vieux .

Ivan refusa de faire la paix.

— Moi, disait-il, je ne lui ai point arraché la barbe. C'est lui-même qui, poil à poil, se l'est tirée; tandis que son fils m'a déchiré toute la chemise : regardez.

Et il s'en alla comparaître en justice.

Au cours du procès, la cheville de la charrette disparut de chez Gavrilo. A ce propos, sa baba prononça le nom du fils d'Ivan.

— Nous l'avons vu, dit-elle, pendant la nuit

passer devant la fenêtre et s'approcher de la charrette; et ma commère m'a raconté qu'il est allé au cabaret offrir la cheville au cabaretier.

On retourna en justice, et de maison à maison, tous les jours, c'étaient des disputes et des batailles. Les enfants se répétaient les injures de leurs aînés, et les babas, se rencontrant près du ruisseau, faisaient aller leurs battoirs moins que leurs langues, et toujours pour de gros mots.

Tout d'abord, les deux moujiks s'étaient bornés à se calomnier l'un l'autre. Finalement ils en vinrent à faire main basse sur tout ce qu'ils voyaient traîner, et ils poussèrent leurs babas et leurs enfants à en agir de même. Et tout alla de mal en pis.

Ivan Chtcherbakov et Gavrilo le boiteux demandèrent justice aux *skhodki*[1], au tribunal du bailliage, au juge de paix. Ils eurent bien-

1. Pluriel de *skhodka*, assemblée du mir.

tôt fatigué tous les juges. Tantôt c'était Gravilo qui cherchait à faire mettre Ivan à l'amende, tantôt Ivan qui eût bien voulu faire enfermer Gavrilo au violon. Et plus ils se nuisaient, plus ils se haïssaient. Tels deux chiens qui s'entreprennent ; plus ils se battent, plus ils enragent; frappez l'un des deux par derrière, il croit que l'autre l'a mordu, et sa fureur s'en accroît; tels les deux moujiks. Ils vont au tribunal; on les punit tour à tour de l'amende ou de la prison; et à chaque fois, ils se montent de plus en plus l'un contre l'autre. « Attends donc, tu me le paieras ! »

Les choses se traînèrent de la sorte pendant six ans.

Le vieillard était toujours le seul qui, sur son poêle, répétant son antienne, parlât raison.

— Que faites-vous, enfants? Laissez donc toutes ces histoires; vous n'entendez rien à vos intérêts. Ne soyez donc pas aussi achar-

nés contre votre prochain, cela n'en vaudra que mieux. Plus vous vous acharnerez, plus vous pâtirez.

Mais personne ne prêtait l'oreille aux discours du vieillard.

La sixième année vit surgir une nouvelle querelle. Un jour, à un mariage, la bru d'Ivan se mit à faire honte à Gavrilo devant tout le monde, en lui criant qu'on l'avait rencontré avec des chevaux qui n'étaient pas à lui.

Gavrilo était ivre, il ne put se contenir : il frappa la baba. Il la frappa de telle sorte que, pendant huit jours, elle dut garder le lit. Et elle était alors enceinte.

Ivan s'en réjouit. Il s'en alla avec une requête chez le juge d'instruction.

— A présent, pensait-il, me voici débarrassé de mon voisin : il ira sûrement en Sibérie.

Mais il fut de nouveau déçu. Le juge d'ins-

truction n'admit pas sa requête : on était venu examiner la baba, elle s'était levée : pas de marque.

Ivan courut alors chez le juge de paix, qui l'envoya devant le tribunal du bailliage. Là, il se remua si bien, donnant au pissar et au starschina un demi-seau de vodka douce, qu'il parvint à faire condamner Gavrilo aux verges.

Le pissar lut le jugement à Gavrilo : « Le tribunal ordonne que le paysan Gavrilo Gordeiev sera puni de vingt coups de verge dans le dos. »

Ivan écoutait aussi. Il regarda Gavrilo : qu'allait-il faire maintenant?

Gavrilo prêta l'oreille; après avoir entendu la lecture, il devint blanc comme une serviette et sortit dans le vestibule. Ivan le suivit; comme il se dirigeait vers ses chevaux, il entendit Gavrilo qui disait :

— C'est bien, tu vas fouetter mon dos, et

mon dos s'échauffera; mais prends garde qu'il ne se chauffe pour toi quelque chose de pire!

Ayant ouï ces paroles, Ivan retourna aussitôt auprès du juge.

— Juge équitable, dit-il, il me menace de l'incendie; écoutez ce qu'il a dit devant témoins.

Gavrilo fut appelé :

— Est-il vrai que tu aies dit cela ?

— Je n'ai rien dit. Fouettez-moi, puisque vous m'y avez condamné. Je vois que je dois seul souffrir pour la vérité, tandis que lui, tout lui est permis.

Gavrilo voulut continuer; mais ses lèvres et ses joues se mirent à trembler, et il se détourna vers le mur.

Le juge lui-même prit peur en le regardant. « Pourvu, pensait-il, qu'il ne médite pas un mauvais coup contre son voisin ou contre lui-même ! » Et le petit vieux juge leur dit à tous deux :

— Voilà, mes frères. Réconciliez-vous, cela vaudra mieux... Toi, frère Gavrilo, n'es-tu pas honteux d'avoir frappé une baba enceinte?... C'est bien que Dieu l'ait préservée, mais autrement, de quel péché tu aurais chargé ta conscience! Est-ce bien? Est-ce donc bien? Reconnais ta faute devant lui, salue-le, et il te pardonnera. Et nous réformerons notre jugement.

Le pissar, entendant cela, prit la parole.

— Cela ne se peut pas, car la conciliation à l'amiable, prévue par l'article 117, ne s'est pas produite; il y a maintenant chose jugée, et le jugement est exécutoire.

Mais le juge ne l'écouta pas.

— Assez remué ta langue, fit-il. Le premier article, frère, est celui-ci : il faut avant tout obéir à Dieu, et Dieu a ordonné de se réconcilier.

Et il se mit de nouveau à parler raison aux

moujiks, mais il y perdit sa peine : Gavrilo se montra intraitable.

— Moi, disait-il, j'ai déjà un demi-siècle moins un an. J'ai un fils marié, et je n'ai jamais frappé personne, et voici qu'aujourd'hui ce grêlé d'Ivan me fait condamner aux verges ; et ce serait moi qui irais lui demander pardon !... Eh bien ! c'est assez. Ivan se souviendra de moi.

De nouveau sa voix trembla, il ne put en dire davantage. Il se détourna et sortit.

Du tribunal jusqu'au logis, la distance était de dix verstes ; il était tard lorsque Ivan fut rendu chez lui. Déjà les babas étaient allées chercher le bétail.

Il dételа son cheval et entra dans l'isba : personne. Les fils n'étaient pas revenus des champs, les babas étaient encore au bétail.

Ivan s'assit sur le banc et se prit à songer. Il se rappela la pâleur de Gavrilo à la lecture du

jugement, comment il s'était détourné vers le mur. Son cœur se serra. Il fit un retour sur lui-même; si c'était lui, Ivan, qu'on avait condamné aux verges! Et il se sentit de la pitié pour Gavrilo.

Il entendit tout à coup le vieux qui toussait et se remuait, puis, laissant pendre ses pieds, descendait du poêle.

Le vieillard descendit et se traîna jusqu'au banc où il s'assit.

Cet effort l'avait fatigué. Après avoir encore toussé, il s'accouda sur la table et dit :

— Eh bien ! le jugement est-il rendu?

Et Ivan lui répondit :

— On l'a condamné à recevoir vingt coups de verge.

Le vieux hocha la tête.

— C'est mal, dit-il, ce que tu fais là. Oh ! que c'est mal ! Ce n'est pas à lui, c'est à toi que tu fais du mal. Ainsi, on va lui fouetter

le dos? T'en trouveras-tu mieux, toi, dis?

— Il ne le fera plus! répondit Ivan.

— Qu'est-ce qu'il ne fera plus? En quoi a-t-il plus mal agi que toi?

Ivan s'emporta:

— Comment! qu'est-ce qu'il a fait? dit-il. Mais il a failli tuer la baba, et à présent il m'a menacé de l'incendie. Faut-il encore m'incliner devant lui?

Le vieillard soupira et dit:

— Parce que tu marches, Ivan, dans le monde entier, et que je reste, moi, voilà combien d'années déjà, accroupi sur le poêle, tu t'imagines voir tout, et moi rien?... Non, mon fils, tu ne vois rien. La colère t'aveugle. Les péchés des autres sont devant toi, mais les tiens, derrière toi. Qu'as-tu dit? Il fait du mal?... Mais s'il était seul à faire le mal, il n'y aurait pas de mal: est-ce que le mal vient jamais d'un seul? Non, c'est toujours de deux qu'il

vient. Tu vois ses méfaits et tu ne vois pas les tiens. S'il n'y avait que lui de méchant, et que tu fusses bon, il n'y aurait pas de mal. Qui donc lui a arraché la barbe? La meule, qui donc l'a emportée? Qui donc l'a traîné de tribunal en tribunal? Tu le charges de tout, sans vivre toi-même mieux que lui, et voilà d'où vient le mal. Ce n'est pas ainsi, mon fils, que j'ai vécu, ce n'est pas cela que je vous ai appris. Vivions-nous ainsi, nous autres, son père et moi? Comment vivions-nous? En bons voisins... Il n'avait plus de farine? La baba venait : « Oncle Frol, il me faut de la farine. — Va, ma fille, sous le hangar, prendre ce dont tu as besoin. » Il n'avait personne à qui confier ses chevaux? « Va, Ivan, charge-toi de ses chevaux! » Si je manquais de quelque chose, j'allais chez lui. « Oncle Gordey, il me faut ceci ou cela. — Prends! oncle Frol. » C'était ainsi que nous en usions entre nous; et nous nous

en trouvions bien... Mais aujourd'hui, que se passe-t-il? Un soldat nous parlait naguère de Plewna : votre guerre, à vous, n'est-elle pas pire que celle de Plewna? Est-ce donc une vie cela? Et quel péché!... Toi, moujik, tu es le chef du ménage, c'est toi qui réponds de tout. Or, qu'apprends-tu à tes babas, à tes enfants? A vivre en chiens : hier, Taraska, ce petit morveux, n'a-t-il pas injurié sa tante Arina? Ne se rit-il pas de sa mère?... Est-ce bien, cela? Est-ce donc bien? Tu seras le premier à en souffrir. Songe donc un peu à ton âme... Est-ce ainsi qu'il faut agir? Tu me dis une injure, moi je t'en dis deux; tu me donnes un soufflet, moi je t'en donne deux. — Non, mon cher, Notre-Seigneur, lorsqu'il est descendu sur la terre, ne nous a pas appris cela, à nous autres, pauvres sots. Qui te dit une mauvaise parole, ne lui réponds pas, et il en rougira lui-même. Tels sont les enseignements de Notre-Seigneur :

quelqu'un te donne un soufflet et tu tends l'autre joue : « frappe-moi si je le mérite ; » et il en sera honteux : il se repentira et se rangera à ton avis. Voilà ce qu'Il nous a ordonné, et non pas d'être orgueilleux.

... Eh bien ! pourquoi gardes-tu le silence ? N'est-ce pas la vérité ?

Ivan se taisait, prêtant l'oreille.

Le vieillard fut pris d'une quinte si violente qu'il eut peine à revenir à lui. Puis il reprit :

— Penses-tu que Jésus-Christ est venu pour nous apprendre le mal ? Non, c'est toujours pour nous, pour nous faire du bien... Examine quelle vie est la tienne. Te sens-tu mieux ou pis depuis cette « Plewna ? » Compte un peu combien tu as dépensé en frais de procédure, de voyage, de nourriture ! Tu as des fils, de vrais aiglons, tu n'aurais qu'à « vivre et vivre [1] », toujours t'arrondissant, tandis que

1. Locution populaire.

ton bien commence à décroître, et pourquoi? Toujours pour la même cause : ton orgueil. Il te faudrait aller avec tes enfants dans les champs, semer le blé, et te voilà obligé de courir ou chez un juge, ou chez un agent d'affaires; et tu ne laboures pas au bon moment. Tu ne sèmes pas en temps utile ; elle ne donne rien pour rien, notre mère nourricière. L'avoine, pourquoi n'est-elle pas venue ? Quand l'as-tu semée ? Seulement à ton retour de la ville. Et qu'as-tu gagné? Un souci de plus sur ton échine. Eh ! mon cher, ne t'occupe que de tes affaires. Remue la terre avec tes enfants, reste chez toi. Si quelqu'un t'offense, pardonne-lui. Tu auras alors tout le temps de vaquer à ta besogne, et te sentiras aussi l'âme plus légère.

Ivan restait toujours silencieux.

— Voilà ce que j'avais à te dire, Ivan. Crois-en un vieillard. Va donc, attelle ton cheval, retourne par la même route au tribunal, retire

toutes tes plaintes; puis va demain chez Gavrilo, faire la paix avec lui, l'inviter chez toi. Demain est justement un jour de fête (c'était la veille de la Nativité de la Vierge). Apprête ton samovar, achète de la vodka. Mets un terme à tous ces péchés, qu'il n'en soit plus jamais question. Donne tes ordres aux babas et aux enfants.

Ivan poussa un soupir. « C'est vrai, pensait-il, ce que dit le vieillard. » Et il se sentait ébranlé. Seulement, il ne savait comment s'y prendre pour faire la paix.

Comme s'il eût deviné les pensées de son fils, le vieillard, reprenant la parole, lui dit :

— Va, Ivan, ne tarde pas, éteins le feu à son début ; une fois allumé, tu n'en serais plus maître.

Le vieillard avait encore à dire; mais il ne put achever, les babas entraient dans l'isba et se mettaient à caqueter comme des pies. Elles

savaient déjà la condamnation de Gavrilo et ses menaces d'incendie. Elles avaient même trouvé le temps de se chamailler dans les champs avec les babas de Gavrilo.

Elles racontèrent comment ces dernières les avaient menacées d'un membre du tribunal, un juge qui, paraissait-il, protégeait Gavrilo. Il allait maintenant changer la face du procès, et le maître d'école avait déjà rédigé une supplique au czar en personne. Dans cette supplique, tout se trouvait détaillé, et la cheville, et un certain carré de légume, et le reste. La moitié des biens d'Ivan allait revenir à Gavrilo.

Ivan les écoutait, et son cœur se glaçait de nouveau ; il ne voulait plus faire la paix.

Chez un moujik à son aise, il y a toujours quelque chose à faire. Sans s'arrêter à bavarder avec les babas, il se leva, sortit de l'isba et s'en alla dans l'aire et sous le hangar. Pendant qu'il y faisait sa besogne, le soleil avait

eu le temps de se coucher, et les enfants étaient, eux aussi, revenus des champs, où ils avaient labouré la terre pour y semer les blés d'hiver.

Ivan vint au-devant d'eux, les questionna sur leur travail, les aida à tout arranger. Il mit de côté, pour le raccommoder, un harnais déchiré; il voulait même rentrer les perches, mais il commençait à faire nuit. Il laissa donc les perches là jusqu'au lendemain matin, fit manger les bêtes, ouvrit la porte cochère pour laisser passer Taraska, qui allait partir pour la nuit avec les chevaux.

« Il ne reste plus qu'à souper et à se coucher, » pensa Ivan. Il prit le harnais déchiré et se dirigea vers l'isba. Il avait oublié et Gavrilo et ce que lui avait dit son père. Il avait déjà saisi l'anneau, et pénétré dans le vestibule, lorsqu'il entendit derrière la haie son voisin qui injuriait quelqu'un de sa voix enrouée.

— Que diable! criait Gavrilo; il mériterait d'être tué!

Ivan s'arrêta, tendit l'oreille, hocha la tête et rentra dans l'isba.

Il rentra dans l'isba. Le feu était déjà allumé; la jeune femme était dans le coin à son rouet, la vieille apprêtait le repas, le fils aîné faisait des lapti, le second tenait un livre à la main, et Taraska se préparait à partir pour la nuit.

— Tout serait bel et bien dans l'isba, n'était ce gueux de voisin.

Ivan était de mauvaise humeur. Il chassa le chat du banc, et gronda les babas de ce que le baquet n'était pas à sa place. Ennuyé, maussade, il s'assit et se mit à raccommoder le harnais. Les paroles de Gavrilo ne lui sortaient pas de la tête, ses menaces, au tribunal, et aussi les mots qu'il venait de prononcer tout-à l'heure... « Il mériterait qu'on le tue! »

La vieille prépara le souper de Taraska, qui

mangea, passa sa petite chouba et son caftan, se ceintura, prit un morceau de pain et s'en alla dans la rue retrouver ses chevaux. Son frère aîné voulait l'accompagner; mais Ivan se leva lui-même et sortit sur le perron.

L'obscurité était maintenant complète au dehors. Des nuages couvraient le ciel; le vent se mit à souffler. Ivan descendit le perron, aida son fils à enfourcher un des chevaux, excita les poulains, s'arrêta, regarda et écouta: Taraska s'éloignait au galop, rejoignait d'autres moujiks de son âge, et tous sortaient du village.

Ivan resta ainsi pendant quelque temps auprès de la porte cochère, et il ne pouvait s'empêcher de ressasser les paroles de Gavrilo:

— Prends garde qu'il ne se chauffe pour toi quelque chose de pire !

« Il est homme à ne pas reculer, pensait-il. Il fait si sec, maintenant, et voici le vent qui s'en mêle. Il peut se faufiler quelque part en

cachette, mettre le feu par derrière, et après, cherche-le... Il allumera, le brigand, et je ne pourrai pas le convaincre. Ah ! si je le prenais sur le fait, il ne s'en tirerait pas comme cela.

Et cette crainte s'ancrait si profondément dans sa tête, qu'au lieu de retourner au perron, il franchit la porte cochère, gagna la rue et tourna le coin de sa maison.

— Je vais aller par là jusqu'à ma cour ; qui sait ? Il ne faut rien négliger.

Et Ivan marcha d'un pas régulier, en longeant le mur. Le coin tourné, il regarda le long de la haie, et il lui sembla qu'à l'autre coin quelque chose avait remué, quelque chose d'apparu un moment de derrière le mur.

Ivan s'arrête et retient sa respiration. Il écoute, il regarde : tout est tranquille ; rien que le vent qui agite les petites feuilles des saules, et siffle dans le chaume. Il fait noir à rendre inutiles les yeux ; mais sa vue finit par

s'habituer à cette obscurité, et Ivan distingue tout le coin, et la charrue qui se trouve là, et l'avant-toit de l'isba. Il demeure ainsi quelques instants, regarde et ne voit personne.

— J'aurai mal vu, se dit Ivan; mais je vais tout de même faire mon tour.

Et il s'avance à tâtons en longeant extérieurement le hangar. Il marche sans faire de bruit avec ses lapti; à peine entend-il ses propres pas. Il marche, il marche; tout à coup il voit, à l'autre coin, quelque chose étinceler auprès de la charrue, puis disparaître.

Ce fut comme un coup dans son cœur. Il s'arrêta, et alors, à la même place, quelque chose étincela, avec une clarté plus vive; et l'on voyait distinctement un homme accroupi, avec un bonnet, allumant une botte de paille.

Le cœur d'Ivan tressauta dans sa poitrine comme un oiseau. Il ramassa ses forces, et se

mit à parcourir à grandes enjambées la distance qui le séparait de l'homme. Il ne sentait pas la terre sous ses pieds.

— En bien, pensait-il, je te prends sur le fait.

Il avait à peine fait quelques pas, qu'un grand feu s'allumait, mais non plus à la place où avaient brillé les étincelles ; c'était la paille de l'avant-toit qui flambait et la flamme se rabattait sur le toit.

Gavrilo était là, on le voyait tout entier. Comme un milan qui fond sur une alouette, Ivan se jeta sur le boiteux.

— Je vais le lier, se dit-il, il ne m'échappera plus.

Mais le boiteux entendit sans doute les pas; il se retourna et — d'où lui vint cette légèreté? — il se mit à sautiller comme un lièvre le long du hangar.

— Tu ne m'échapperas pas, s'écria Ivan en se lançant à sa poursuite.

Déjà il allait le saisir au collet ; mais Gavrilo lui glissa des mains et prit Ivan par le pan de son habit. Le pan se déchira, et Ivan tomba.

Ivan se leva vivement et se mit à crier :

— Au secours ! au secours ! arrêtez-le !

Et il continua sa poursuite.

Pendant qu'il se relevait, Gavrilo était arrivé près de sa cour. Mais Ivan le rejoignit, et il était enfin sur le point de le saisir, quand soudain quelque chose l'étourdit, comme si une pierre l'eût atteint à la tête. C'était Gavrilo qui, près de sa maison, avait soulevé une barre en bois de chêne ; et, au moment où son adversaire courait à lui, il lui en avait asséné un coup sur la tête à toute volée.

Le coup l'assomma. Il en vit trente-six chandelles ; puis tout s'obscurcit, et il chancela.

Quand il revint à lui, Gavrilo n'était plus là. Il faisait clair comme en plein jour, et, du côté de sa cour, quelque chose crépitait et

fusait comme une machine. Ivan se retourna : son hangar de derrière était tout en feu, le hangar latéral s'enflammait déjà et sur l'isba, dans la fumée, tombaient des flammèches et des pailles allumées.

— Mais que faites-vous donc, frères ? s'écria Ivan.

Il leva les mains et les laissa tomber sur ses cuisses.

— Mais je n'avais qu'à retirer de l'avant-toit la botte de paille et à l'éteindre, pensait-il.

Il voulut crier, mais le souffle lui manqua, il ne put proférer une parole. Il voulut courir, ses jambes, s'accrochant l'une à l'autre, refusèrent de lui obéir. Il se traîna lentement, fit deux pas, chancela, et le souffle lui manqua de nouveau. Il s'arrêta, reprit ses sens et recommença à marcher. Avant qu'il eût pu contourner tout le hangar du fond et se rap-

procher du foyer de l'incendie, le hangar latéral était entièrement embrasé à son tour. Un coin de la maison brûlait aussi, ainsi que la porte cochère ; et de l'isba jaillissait haut la flamme. On ne pouvait plus entrer dans la cour.

Une foule accourut ; mais impossible de lutter. Les voisins emportaient leur mobilier et emmenaient le bétail.

De la cour d'Ivan, l'incendie gagna celle de Gavrilo. Le vent redoubla, la flamme franchit la rue. La moitié du village fut enlevée comme avec un balai.

De l'isba d'Ivan, on ne retira que le vieillard. Les siens se sauvèrent comme ils étaient. A part les chevaux, sortis pour la nuit, on dut tout abandonner : le bétail fut brûlé, les poules flambèrent dans leur poulailler ; les charrettes, les charrues, la herse, les coffres des babas, les blés sous les hangars, tout fut consumé.

Chez Gavrilo, on réussit à sortir le bétail, et à sauver une partie de l'avoir.

L'incendie dura toute la nuit.

— Qu'est-ce donc, frères? Il n'y avait qu'à retirer la paille et à l'éteindre.

Mais quand le plancher de son isba s'écroula, il entra au plus fort du feu, saisit une poutre embrasée et la retira. Les babas, l'ayant aperçu, l'appelaient à grands cris. Mais il retira sa poutre et revint en chercher une autre. Il chancela et tomba dans le feu. Son fils se jeta à son secours et le tira du brasier. Ivan avait sa barbe, ses cheveux, ses mains et ses vêtements brûlés; mais il ne s'en apercevait pas.

— C'est le chagrin qui l'affole, disait-on dans la foule.

L'incendie commençait à s'apaiser qu'Ivan était toujours au même endroit, répétant toujours :

— Frères, mais qu'est-ce donc? Il n'y avait qu'à retirer la paille.

Vers le matin, le staroste envoya son fils chercher Ivan.

— Oncle Ivan, ton père se meurt et il te demande.

Ivan avait oublié son père, il ne comprenait pas ce qu'on lui disait.

— Quel père! Qui demande-t-on? faisait-il.

— Il te demande; il se meurt dans notre isba; viens, oncle Ivan.

A grand'peine, Ivan finit par comprendre et suivit le fils du staroste. Pendant qu'on retirait le vieillard, des pailles enflammées étaient tombées sur lui, et il avait reçu de graves brûlures. On l'avait emporté chez le staroste, dans un faubourg assez éloigné que le fléau avait épargné.

Lorsqu'Ivan arriva, il ne se trouvait dans l'isba que la vieille femme du staroste avec

les enfants assis sur le poêle. Tous les autres avaient couru au feu. Le vieillard était étendu sur un banc, une bougie à la main, les yeux tournés vers la porte.

Quand Ivan entra, son père fit un mouvement. La vieille s'approcha et lui annonça que son fils était là.

— Dis lui de venir plus près de moi, fit le vieillard.

Et quand Ivan se fut placé tout près de lui, il lui dit :

— Eh bien ! Ivan, que te disais-je ? Qui donc a incendié le village?

— C'est lui, mon petit père! répondit Ivan. C'est lui, je l'ai pris sur le fait. C'est sous mes yeux qu'il a mis le feu au toit... je n'avais qu'à retirer la paille enflammée et à l'éteindre sous mes pieds : rien ne serait arrivé.

— Ivan, dit le vieillard, je vais mourir, et tu mourras aussi. Qui a péché?

Ivan regardait son père et gardait le silence. Il ne pouvait dire un seul mot.

— Dis-le devant Dieu : qui a péché ? Que t'avais-je dit?

Alors seulement Ivan revint à lui. Il comprit. Sa respiration se précipita, il tomba à genoux devant son père, fondit en larmes et dit :

— C'est moi qui ai péché, mon petit père. Pardonne-moi! Je suis coupable devant toi et devant Dieu !

Le vieillard agita ses mains ; il prit la bougie dans sa main gauche, souleva la droite vers le front d'Ivan et voulut lui faire le signe de la croix, mais il ne put y arriver.

— Que Dieu soit loué ! que Dieu soit loué ! dit-il en regardant de nouveau son fils... Ivan ! Eh ! Ivan !

— Quoi ? mon petit père !

— Qu'allons-nous devenir maintenant ?

Ivan pleurait toujours :

— Je ne sais pas, mon petit père, comment nous allons vivre à présent.

Le vieillard ferma les yeux et remua les lèvres. Puis, réunissant ses dernières forces, il ouvrit les yeux et murmura :

— Vous vivrez, si vous êtes justes; vous vivrez.

Le vieillard se tut. Puis il sourit et reprit :

— Écoute, Ivan, ne révèle pas qui a allumé l'incendie. Cache le péché d'autrui, Dieu t'en remettra deux.

Et le vieillard, prenant la bougie daus ses deux mains, les joignit sur son cœur, laissa échapper un soupir, se raidit et mourut.

Ivan ne dénonça point Gavrilo, et personne ne sut d'où venait l'incendie.

Et le cœur d'Ivan n'était plus aigri contre Gavrilo, et Gavrilo s'étonnait qu'Ivan ne le dénonçât point. Il avait peur d'abord, puis il se rassura. Les moujiks ne se querellaient plus, les leurs pas davantage. Tandis qu'on reconstruisait les maisons, les deux familles demeurèrent côte à côte dans la même cour. Et Ivan avec Gavrilo se retrouvèrent voisins dans le même nid. Et ils vécurent tous les deux comme de bons voisins, ainsi qu'avaient fait leurs anciens.

Et il se rappelait, Ivan Chtcherbakov, il se rappelait sans cesse les dernières paroles du vieillard, et cet enseignement de Dieu, qu'il faut éteindre le feu à son début. Et si quelqu'un te fait du mal, n'en tire point vengeance, mais tâche d'arranger les choses ; et si quelqu'un te dit une mauvaise parole, ne riposte

pas par une pire ; mais au contraire abstiens-toi des mauvaises paroles, apprends à tes babas, à tes enfants, à s'en abstenir aussi.

Et Ivan Chtcherbakov se trouva bien de suivre ces préceptes et vécut mieux qu'auparavant.

TABLE DES MATIÈRES

733. — Poitiers, Imprimerie Générale de l'Ouest (Blais, Roy et Cie),
7, rue Victor-Hugo et rue des Hautes-Treilles, 13

T 43





